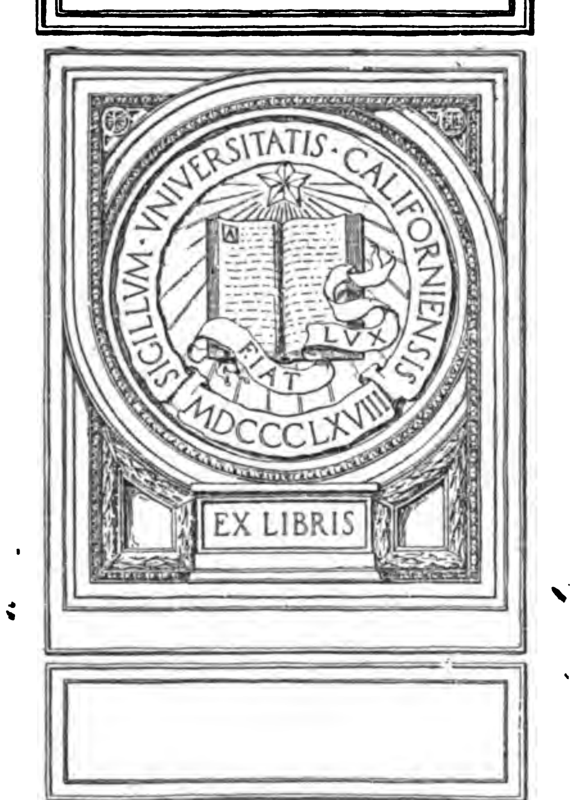
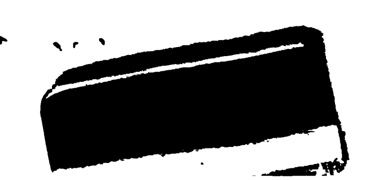

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



EXPÉDITION DE CHINE.

1860.

LETTRES INTIMES

PAR

ARMAND LUCY



MARSEILLE

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE JULES BARILE,
Rue Paradis, 13.

1861.

Expédition de Chine.

1860.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

LETTRES INTIMES

SUR

LA CAMPAGNE DE CHINE

En 1860.



CH. COUSIN DE MONTAUBAN

GÉNÉRAL DE DIVISION, SÉNATEUR

Grand'Croix de l'ordre impérial de la Légion-d'Honneur,
de l'ordre pontifical de Pie IX,
Chevalier-Commandeur de l'ordre du Bain,
Commandant en chef le corps expéditionnaire de Chine.



Imp. Arnaud et Comp., Paris

SOUVENIRS DE VOYAGE.

LETTRES INTIMES

SUR

LA CAMPAGNE DE CHINE

EN 1860.

ARMAND LUCY.



Médaille de Chine.

MARSEILLE

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE JULES BARILE,

Rue Paradis, 13.

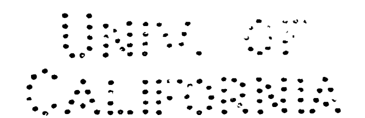
1861.

Mon fils ayant été assez heureux pour faire la campagne de Chine, grâce à la haute bienveillance de M. le Général de Montauban qui avait bien voulu l'attacher à sa personne en qualité d'interprète anglais, j'ai reçu de lui de nombreuses lettres qui ont paru intéresser ses amis. — C'est à l'adresse de ceux-ci que j'ai cru devoir réunir ces lettres en un petit volume, offrant au complet cet épisode si intéressant de ses voyages.

La lettre que m'écrivait le Général, le 24 *mai* 1860, *et par laquelle j'ai fait précéder celles de mon fils, montrera mieux que je ne saurais le faire, la position qu'il lui ménageait, au milieu de son état-major, aussi j'éprouve le besoin de lui exprimer ma profonde reconnaissance pour les bontés quasi paternelles dont il a honoré mon jeune voyageur pendant cette glorieuse expédition, où il a su ouvrir enfin l'empire Chinois aux peuples de l'Occident*

Marseille, 1er Juillet 1861.

Ad. LUCY



LETTRE

DU GÉNÉRAL DE MONTAUBAN.

QUARTIER GÉNÉRAL DE SHANG-HAI, 24 mai 1860.

MON CHER MONSIEUR,

Votre bonne lettre écrite de Marseille, le 23 mars, m'arrive à Shang-Haï, 60 jours après avoir quitté la France; ce chiffre me rappelle l'éloignement où je me trouve de ma famille et de mes amis et je supporte avec courage cette pensée, me croyant appelé à remplir une grande mission.

Je serai bien charmé de recevoir votre jeune voyageur, cher Monsieur, et de pouvoir lui offrir près de moi, une hospitalité qui, sans être aussi complète que celle que j'ai reçue de vous à Marseille, n'en sera pas moins cordiale. Mon fils sera heureux de rencontrer en lui un aimable compagnon, et je suis sûr qu'il se mettra à sa disposition.

Depuis bientôt trois mois il est au Japon chargé d'une mission qui a complètement réussi et je l'at-

tends sous très peu de jours ; il sera donc certainement de retour à Shang-Haï pour y recevoir votre jeune touriste.

Soyez donc sans inquiétude, cher Monsieur, sur le sort de votre fils, il trouvera ici un frère et en moi un second père.

G^al Ch. de MONTAUBAN.

A Monsieur Lucy,

Receveur-Général des Bouches-du-Rhône,

Marseille.

KANDY, (Ceylan) 30 avril 1860.

MON BON PÈRE,

Ton premier mouvement sera de te demander ce que c'est que Kandy, dont tu n'as vraisemblablement jamais entendu le nom. C'est tout bonnement l'ancienne capitale des rois de Ceylan, des anciens princes *Cingalèse* comme disent les Anglais, *Cingalis*, comme disent les Français, ou *Tchingalisses* comme on dit dans le pays. Nous sommes à deux jours de Pointe-de-Galle. Nous sommes venus ici dans une assez bonne diligence, installée comme un char-à-bancs de chasse, ce qui a l'avantage de donner beaucoup d'air, et traînée toujours au galop par des chevaux dont quelques paires, s'ils étaient moins vicieux, ne dépareraient pas une voiture de maître.

Je te disais que Pointe-de-Galle était un délicieux endroit, comme rade. Figure toi une jolie baie faisant un crochet dans les terres, de manière à protéger les navires, entourée de forêts, de cocotiers magnifiques et bordée de chaumières. Mais ce n'est pas là l'affreuse paillotte du Bengali et du Malabar. Tout cela est bâti en torchis, souvent couvert en tuiles, à

défaut desquelles il y a un chaume qui donne envie d'y dormir. Généralement tout cela est blanchi à la chaux et, à droite et à gauche de la porte, orné, de deux bancs dont les bras forment de magnifiques volutes. Est-ce que par hasard le style Louis XV serait venu de Ceylan ? Les Hollandais avaient eu bon nez de s'établir dans ce délicieux coin du globe.

De Galle à Colombo la route suit la mer à peu de distance entre des milliers de cocotiers. Ce n'est qu'une immense forêt au milieu de laquelle vous ne pouvez faire cinquante pas sans trouver une case. La population n'est pas, comme à Calcutta, et surtout à Madras, un hideux ramassis de mendiants, de lépreux, d'éléphantiasiques, d'estropiés de toutes sortes enfin. Au contraire, les Cingalis ont des épaules rondes, potelées à faire plaisir. Ils sont beaux hommes, n'ont pas les membres grèles des Bengalis, (sans être plus forts il est vrai;) ils semblent plus intelligents ; enfin tout cela a un air vraiment charmant. Leur costume est très particulier. C'est une pièce d'étoffe appelée *Camboïe* qu'ils roulent et drapent autour d'eux en forme de jupe, ce à quoi les élégants, les *mossieurs* ajoutent une veste européenne, ou même une redingote. Ils portent les cheveux longs et les relèvent derrière la tête en chignon. Ils les retiennent en outre, avec un peigne circulaire, comme ceux que portent les petites filles quand elles ont les cheveux courts. Quelques-uns, mais ce sont les nobles, les *aristos*, plantent dans leur chignon un peigne

d'écaille dont le haut est quelquefois large comme mes deux mains Il y a trois mois, des troubles qu'on a eu quelque peine à apaiser, ont éclaté à Galle. Les pêcheurs s'étaient mis à porter des peignes. Alors les agriculteurs et les marchands, ébouriffés, c'est le cas de le dire, d'un pareil acte sont tombés sur eux à coups de trique. Les pêcheurs ont répondu à coup d'aviron. On a eu recours à la garnison pour mettre le holà, ce qui n'a pas été petite affaire. C'est qu'ici on ne plaisante pas avec les castes !

Du reste, les enfants et les jeunes gens ont des types d'une beauté ravissante. Les hommes sont moins bien. Il y a des jeunes femmes, qui, si on trouvait le moyen de les blanchir, feraient sensation en Europe. Après cela c'étaient peut-être des hommes! Ces gaillards là sont tellement potelés, plaisanterie à part, qu'il faut quelque habitude pour distinguer les jeunes gens des femmes.—Il n'y a rien de particulier à Galle.

Même observation sur Colombo.

De Colombo ici, la route monte sans cesse, ce qui se fait au galop. De temps en temps on rencontre des ponts de bateaux (toujours au galop.) Ils sont parfaitement tenus. Il y a, dans quelques passages, des points de vue qui feraient ton bonheur. Nous sommes à 1760 pieds au-dessus du niveau de la mer. En venant nous avons eu dans la montagne une pluie, mais une pluie vraiment tropicale, avec des coups de tonnerre effrayants. Quant à la sombre poésie du fameux orage à Ceylan, qu'on m'a fait faire en dic-

tée française : pas connu ! Décidément le récit de mon voyage manquera un peu d'intérêt si je ne dis que ce que j'ai vu. Mais, franchement, il faut convenir que les braves gens qui m'ont précédé ont un peu trop abusé du droit conféré aux voyageurs de *raser* leurs compatriotes. (Pardon de l'expression !) Il y a ici près un temple qui, dit-on, est taillé dans le roc. Je vais aller voir cela tout-à-l'heure. Mais je ne pourrai t'en parler que dans ma prochaine lettre, car on me dit qu'il faut écrire d'ici trois jours avant la malle, et nous n'avons pas trouvé place dans la diligence pour aujourd'hui ni demain. C'est donc à tout hasard que je t'écris cette lettre ; mais comme en cas de malheur je ne veux pas te laisser sans nouvelles, je vais envoyer une dépêche télégraphique à notre maître d'hôtel à Galle, avec ordre de la mettre à la poste à ton adresse.

(J'ai été interrompu au milieu de ma phrase par une dizaine de dindes qui viennent gravement de faire un tour dans le salon où je suis. Enfin les voilà parties, mais c'était un vrai tableau de genre)

J'oubliais de te dire qu'à deux lieues de Galle nous avions rencontré un joli petit alligator qui se promenait dans le fossé. Par malheur nous avions laissé nos fusils à Galle ! Il avait 15 à 18 pieds de long. Nous avons aussi rencontré à moitié chemin de Colombo ici deux éléphants qui labouraient comme de simples mulets. Ils ne connaissaient pas Toby, (*) mais

(*) L'Éléphant du Jardin Zoologique de Marseille.

ils lui font néanmoins leurs compliments affectueux. — Troisième rencontre!

Un jeune naturaliste Génevois qui demande à Zill(*) s'il est parent de l'explorateur du Souf ! Tu juges si Mustapha a été fier ! — A Ceylan !

Enfin, mon bon père, samedi, (c'est aujourd'hui lundi) je serai en route pour Chine, et, vogue le vapeur ! Tu peux compter que tes recommandations de prudence seront observées avec soin, je te le promets.

(*) M. Charles Zill, savant naturaliste, compagnon de voyage de M. Armand Lucy, ayant habité l'Algérie pendant 15 ans pour se livrer à ses travaux scientifiques, a reçu des Arabes dans l'intimité desquels il a vécu, le nom de Mustapha-Ben-Zill. M. Zill a publié de nombreux écrits très-estimés sur l'histoire naturelle de l'Algérie, particulièrement sur le Souf qu'il a exploré jusqu'au Sahara. M. le général de Montauban, a bien voulu, pendant l'expédition, l'autoriser à se joindre à la brigade topographique, en sa qualité de naturaliste.

HONG-KONG, 22 mai 1860.

Mon Bon Père,

Depuis deux jours je suis ici, c'est-à-dire que j'y suis arrivé un an, jour pour jour, après mon départ de Marseille.

Le voyage, bien que nous ayons eu grosse mer les dernières 36 heures, a été excellent, et nous n'avons pas eu apparence de mal de mer. Parlons maintenant de ce qui se fait ici : 1° Le Général de Montauban n'a passé ici que trois jours. Il est parti pour Shang-Haï, point de réunion de l'armée qui de là se rendra à Husan, et non à Chusan, qui serait une singulière base d'opération. Husan est un port du Continent sur le golfe de Pé-Tché-Li.

2° L'Amiral Page était ici, je viens d'aller le voir tout-à-l'heure. Il m'a reçu à merveille et m'a offert de m'envoyer à Shang-Haï quand je le voudrais. J'ai naturellement accepté, et je partirai dans huit jours, vraisemblablement par la *Nièvre*. Espérons qu'elle aura meilleur sort que l'*Isère*, dont on annonce la perte avec deux canons rayés, des munitions et des

harnachements. Personne n'aurait péri. Mais l'Amiral, tout en envoyant un vapeur pour vérifier le fait qui se serait passé en vue d'Amoy, doute encore. Car il faut te dire que si Hong-Kong est un pays de magots, c'est encore bien plus un pays de ragots, et comme le naufrage en question est annoncé par un capitaine, qui le tient d'un deuxième, qui l'a appris d'un troisième, il n'y a peut-être pas un mot de vrai, ce qui n'empêche pas les nouvellistes d'aller leur train et de donner les détails les plus précis, sinon les plus exacts.

D'Hong-Kong je n'ai encore presque rien vu qu'une rade admirable qu'il faut connaître pour s'en faire idée, et quelques rues d'un caractère plus Européen que tout ce que j'ai encore rencontré depuis mon départ. La population est extraordinairement industrieuse. Il y a entre autres des peintres qui copient des portraits d'une manière incroyable, et qui font d'après des photographies des miniatures surprenantes. Peut-être, si le Seigneur *A-Tchou*, (Dieu le bénisse!) ne prend pas des prix désordonnés, ferai-je faire ton portrait d'après la photographie que j'ai. C'est bien la plus jolie curiosité que je pourrai rapporter de Chine, que ton portrait fait à 4,000 lieues de distance.

Quand je déguste mon thé, je ne puis m'empêcher d'avoir pitié de vous autres et de cette substance incroyable dont vous prenez des infusions. De votre thé au mien, il y a autant de différence que de la nuit au jour. Mon thé est parfumé, délicat, chatoie au

palais comme dirait notre ami M. R..... ce fin gourmet. Parles-en à M. Itier et demande lui si ce n'est pas vrai. Enfin le vôtre est du vin de Brie de deux ans et le mien du Chambertin 1811. Et la limonade gazeuse donc ! il faut avoir joui du soleil de la Chine pour l'apprécier. C'est, avec la bière, la grande boisson des officiers Français ; aussi admire-t-on leur sobriété. Il est vrai que les Anglais font un contraste éclatant.

La police est assez bien faite ici, ce qui ne m'empêche pas d'être toujours armé. Tes pistolets de poche ne me quittent pas.

Cela fait du reste pitié de voir comme les policemen nègres ou mulâtres pour la plupart traitent les Chinois. Et vli ! et vlan ! Pour un rien, les coups de poing, les soufflets, les coups de pied, les coups de *staff* (*) et de fouet. Du reste, ils arrêtent peu, et leur système expéditif les fait bien plus respecter de cette population abrutie.

Le bruit court que le capitaine de Montauban a été assassiné à Canton. Si cela est, malheur, trois fois malheur à ses assassins. Mais est-ce vrai ? J'en doute. Pourvu qu'un maladroit n'aille pas dire cela à Madame de Montauban !

(*) Sorte d'assommoir en forme de massue, long de 70 à 80 c. sur lequel est peint le V. R. (Victoria Regina) couronné, et dont les Policemen sont armés le jour. Ils ont, la nuit, la carabine et le sabre-baïonnette.

HONG-KONG, 27 mai 1860.

MON BON PÈRE,

Voici la dernière lettre que je t'écrirai de Hong-Kong, vraisemblablement d'ici à longtemps. L'Amiral Page nous a reçus à merveille, et grâce à lui, nous partons demain par la *Loire*, transport à vapeur de la Marine Impériale. Nous mettrons, il est vrai, une dizaine de jours pour arriver à Woosung (que j'écrivais *Husan* dans ma dernière lettre.) Cela nous donnera le temps de rejoindre le Général de Montauban. Car il faut te dire que les deux Généraux de Montauban et Sir Hope Grant, se sont donné rendez-vous pour le 10 juillet, et j'ai idée qu'ils pourront bien commencer le branle-bas sans le Baron Gros et Lord Elgin, qui viendront avec leur cargaison diplomatique et leurs protocoles, couper l'herbe sous le pied à nos braves troupiers. *Sic vos non vobis* est donc aussi bon Chinois que bon Français! — Si nous prenions la malle, qui ne mettra que cinq jours il est vrai, mais portera la diplomatie à son bord, nous arriverions six jours après le départ de l'armée pour le Golfe de

Pé-Tché-Li, (car Woosung est sur la rive droite du Yang-Tzé-Kiang à quatre lieues de Shang-Haï, où est le quartier général, et non pas dans le golfe.)

Mon Dieu ! quelle chance si les Ambassadeurs pouvaient rater le bateau ! Quinze jours dans notre position actuelle, c'est le Rubicon passé, les hostilités ouvertes..... et alors ! — Ma foi ! alors comme alors ! aux militaires à faire des protocoles à leur manière, ça ne serait peut-être pas la pire. . . .

J'ai couru les boutiques sans rien acheter encore, ayant besoin d'étudier le marchand avant la marchandise. L... qui m'a accompagné riait de bon cœur à voir avec quel charabias superbe j'envoyais..... promener ces drôles qui demandaient effrontément des prix fous, — promettant bien aux autres de revenir. — Va-t-en voir s'ils viennent ! — Il prétend que je suis né pour ce pays-ci : 1° à cause de la façon dont je brave la chaleur; 2° parce que je refuse de me laisser voler. — Merci du compliment ! au risque de manquer ma vocation, je préfère le pays... — le pays ! comme il est loin !...

Maintenant, un crêpe à la fourchette ! le brave Zill a eu hier un gros crève-cœur. Ayant laissé dans sa chaise à porteurs, pendant deux minutes, un sac de 120 piastres, les porteurs ont pris la poudre d'escampette avec le sac ! — Malgré les recherches de la police, son pauvre argent a été flambé. Ah ! si c'eût été moi, quels yeux, quel sabbat ! Grâce à Dieu, cette fois-là, je n'étais pas l'éditeur responsable.

Que te dirai-je de Hong-Kong? Population à part, c'est la ville la plus européenne d'aspect que j'aie vue depuis mon départ. Les Chinois ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. C'est un peuple industrieux, laborieux, intelligent, affreusement canaille, il est vrai, mais qui a bien son mérite. Je n'ai encore vu de mendiants que des aveugles et des lépreux (en très-petit nombre) — Il y a une autre maladie que je ne te nommerai pas, fléau qui les abîme, et qui n'est pas particulière à la Chine. Quant à leur probité, c'est chose divertissante que de les voir vous demander crànement dix piastres pour un objet, lorsqu'ils vous supposent nouveau venu, et le laisser pour une piastre, pour moitié, pour le quart, dès qu'ils ont vu clair à l'endroit de leur acheteur. Il est vrai que vous les traitez de canailles — mais non moins vrai que rien ne leur paraît plus divertissant, à voir leurs éclats de rire.

Ils me rappellent à chaque minute le mot magnifique du père D...... ce fameux négociant grec de Marseille « Eh ! mon cher monsieur, dans *lé coumerce* « *qu'est-ce* qu'il est pas un *pé volour* ! — »

J'espère vivement que le Général va m'utiliser, *le seul* qui parle anglais dans l'État-Major, étant son secrétaire, M. Irisson, mon ancien camarade. Ai-je besoin de te dire que j'essayerais avec bonheur de mériter la faveur qui m'est faite de suivre l'armée ! — Enfin, à la grâce de Dieu !

Une chose fort amusante c'est le baragouin du

pays, la langue *Piggin*, prononciation Chinoise du mot : *Business*. Cela équivaut à notre *Sabir* d'Algérie ou à la *Lingua Franca* du Levant. On s'y fait vite, quand on sait l'anglais. Toutefois, je restai un peu capot, quand un tailleur me dit : « Me no can. Me too *muchy piggin*. You *look see* other tailor. He *maky chopchop* one *piecy*, two *piecy* coat. Me *maky piggin* for *fa-lan-cé tee-lee bamboo*.

Ce qui veut dire : I cannot. Me too much business. Look at another tailor he will make quickly (*chopchop*) one piece, two pieces coats. I make business for the french (fa-lan-cé) three (thee-lee) bamboo (masts.)

Néanmoins je roucoule le Piggin maintenant comme si c'était ma langue maternelle.

A présent, bruits de Hong-Kong :

1° Assassinat du capitaine de Montauban non plus à Canton, mais au Japon : Blague !

2° Perte de l'*Isère*. Trop vrai, hélas ! les canons rayés seront sauvés, mais 400 tonneaux de poudre qui étaient à bord, mais les harnais de l'artillerie, tout cela est flambé, si ça peut se dire de choses qui sont au fond de l'eau.

3° et 4° Rupture de l'alliance Anglo-Française. Renonciation à la guerre de Chine.

5° Et c'est là le bouquet : Guerre entre la France et l'Angleterre. Après de si belles choses, je tombe de sommeil, permets-moi, de couper court, j'y vois tout juste assez clair pour t'embrasser un million de fois.

HONG-KONG, 6 juin 1860.

MON BON PÈRE,

Nous ne sommes pas partis par la *Loire* comme je te l'avais annoncé, et je ne peux pas dire que mal nous en ait pris, car il y a eu des temps affreux ces jours derniers. Une frégate anglaise, *l'Assistance*, a péri à quelques lieues d'ici avec une partie de son équipage. Plusieurs navires sont revenus démâtés. Tous les transports anglais sont rentrés. D'un autre côté, la *Reine des Clippers*, de Marseille, est arrivée aux Ladrones, près Macao ayant beaucoup de malades sur ses 400 passagers. Pour comble de malheur, elle y a brûlé avec 1,500 tonneaux de charbon et une grande quantité de matériel d'hôpital et d'effets de rechange.

Nous attendons la malle aujourd'hui ou demain avec le baron Gros et Lord Elgin.

L'Amiral a reçu du Général de Montauban une lettre où il lui dit qu'il m'attend et me réserve une place auprès de lui.

A mon arrivée ici, je lui avais écrit pour lui annoncer ma prochaine apparition à Shang-Haï, et je lui

exprimais mon désir de mériter, en me rendant utile, la faveur qu'il me fait de me laisser suivre l'expédition. Sa lettre y est une réponse. Il me recommande d'avoir lit, selle et tente. Il ne manque que la selle, mais je l'aurai demain. Enfin j'ai bon espoir de le contenter, et je ne m'y épargnerai pas.

J'espère recevoir demain une lettre de toi. Voici bien longtemps que j'en suis privé : depuis mon départ de Calcutta, 24 mars.

Je te dirai que je sors armé plus que jamais. Deux policemen ont été assassinés il y a trois jours. Quelles canailles que ces Chinois!

Nous n'avons, bien entendu, plus ouï parler de nos 120 piastres. C'eût été, au dire de l'Amiral Page, la première fois que la police d'Hong-Kong aurait découvert quelque chose.

Je vois souvent ces Messieurs de la Trésorerie : MM. Pochon, Valette, Saillard et Maignan. J'ai dîné hier avec eux, et le soir nous avons joué au whist et aux échecs comme des sénateurs.

Comment trouves-tu un marchand qui a l'aplomb de me demander 12 livres sterling (300 francs) d'une selle et d'une bride. C'est à donner la chair de poule ! Aussi vais-je en acheter une 30 piastres, avec bride, fontes, etc., etc. chez son voisin.

Que te dirai-je de plus ? que je pense bien souvent à toi ; tu n'en doutes pas, je l'espère, et que je vais à merveille, c'est une répétition. Adieu !

HONG-KONG, 22 Juin 1860.

Mon Bon Père,

Toujours sans lettres, mais non plus pour longtemps. Demain matin je pars pour Shang-Haï, à bord du *Shang-Haï*, et dans six ou sept jours je vais lire de vos nouvelles à tous. J'aurai encore une fois passé trois mois sans lettres. Nous nous arrêterons quelque peu à Amoy pour y prendre quelques-uns des passagers de l'*Isère*. Tant mieux ; cela me fera voir une ville de plus. Nous avons ici une chaleur affreuse, et, au grand désespoir du général Collineau qui aurait voulu voir à nos troupiers une tenue Castellane, personne ne sort sans un casque en aloès, avec coiffe cirée. C'est que sans cela on attrape des coups de soleil qui ne badinent pas, et vous troussent un homme en quelques heures.

Tu dois déjà savoir, par les courriers de Calcutta la perte du *Malabar* dans le port de Ceylan avec les ambassadeurs à bord. Dix-sept caisses de lettres pour Hong-Kong et Shang-Haï y sont restées. Je te demande donc une chose pour l'avenir : ce sera de

m'écrire avec l'encre à copier et de m'envoyer par la malle suivante le duplicata de ta lettre. Et puis, ne cachète pas à la cire, mais à la gomme, sans quoi les lettres arrivent souvent déchirées. Enfin : envoie-moi tes lettres sous enveloppe à l'adresse du capitaine de Montauban. Comme cela, elles passeront par la poste française et me parviendront plus vite.

L'excellent Amiral Page que je vois souvent me charge de ses meilleurs compliments pour toi. J'ai vu aussi le R. P. Libois. J'irai tout à l'heure lui faire mes adieux.

Tu trouveras sans doute mes lettres bien peu pittoresques, si tu les compares aux correspondances des journaux, mais que veux-tu, je ne dis que ce que je vois et ce qui est. Ce matin je lis dans la *Patrie* que Hong-Kong possède un magnifique champ de course où se rendent chaque jour un grand nombre de chevaux et de voitures de luxe.

Il y a un champ de course fort beau, c'est vrai, mais pour des chevaux et des voitures, allons donc! Il y a pourtant dans ce pays tant de choses à dire sans inventer.

Pour te parler un peu de ce qui se fait ici, je vais te donner un sommaire des évènements : Le Baron Gros et Lord Elgin partent demain pour le Nord; nos troupes sont presque toutes parties de Shang-Haï pour Ché-Fu. On parle ici d'un échec éprouvé en Cochinchine, mais ce n'est qu'un bruit vague et qui demande confirmation. Voilà pour les nouvelles.

Une des choses les plus curieuses d'Hong-Kong c'est la maison Jardine Matheson & C°, sur qui est mon crédit. Voici leur manière de procéder. Ils ont des vapeurs de grande marche qui font le service de Calcutta. Ces bâtiments attendent à Penang l'arrivée de la malle d'Europe, prennent là les dépêches de la maison, et arrivent ici deux jours avant la malle. La maison peut alors faire des affaires à l'aide de ses agents, avant que les concurrents n'aient l'éveil, et jouer ainsi à coup sûr. Ici elle a deux autres vapeurs dont les capitaines, qui passent pour les meilleurs marins de ces mers-ci, ont 45,000 piastres (*quarante-cinq mille piastres*) d'appointement. Ces bâtiments vont à Shang-Haï, mais d'autres fois nul ne sait où ils vont. Pas de passagers; le capitaine seul fait le point, et va opérer dans des endroits où nul ne songerait à aller mettre le nez. Elle opère sur une somme de 40,000,000 de piastres (240 millions environ!) Ces messieurs habitent une gigantesque maison au fond de la rade, et sont gardés par 50 cipayes à leur solde et à leur livrée, une douzaine de canons, deux goëlettes de 50 et 35 tonneaux armées en guerre. C'est phénoménal! Rothschild n'est qu'un pauvre hère en comparaison.

La Trésorerie se rappelle à ton souvenir.

Le résultat du vote en Savoie a complètement aplati les Anglais.

Voilà, mon bon Père, impressions de voyage et nouvelles. Quant à ma santé elle est admirable.

QUARTIER GÉNÉRAL DE CHÉ-FU, le 7 juillet 1860.

(Prononcer Tché-Fou).

Mon Bon Père,

Dans ma dernière lettre de Hong-Kong, je t'annonçais mon départ pour Shang-Haï et me voici au camp de Ché-Fu sans avoir eu le temps de t'écrire.

Comment cela s'est fait, je ne te le dis pas en ce moment, tu vas le voir par la suite de ma lettre. Que je te dise d'abord que le Général en chef m'a accueilli à merveille. Tu ne peux te faire une idée des bontés que lui et son fils ont eues pour moi depuis mon arrivée ici, c'est-à-dire auprès d'eux.

Remercies-en mille fois l'excellent maréchal Pélissier à qui j'écrirai par la malle prochaine.

J'ai d'abord eu le bonheur de recevoir tes lettres et ton petit portrait qui est délicieux. Merci mille fois de cette bonne attention.

Maintenant, voici ce que je vais faire : je t'enverrai un journal quotidien de l'expédition, c'est-à-dire de moi. J'y noterai mes lettres, et si quelque *Malabar* venait à te jouer le tour qui m'a été joué, (car il me manque un courrier) je te renverrais la partie qui manquerait par la poste suivante.

Voici donc mon bulletin :

Dimanche, 24 juin.

Départ de Hong-Kong à bord du vapeur anglo-français, le *Shang-Haï*, et je dis anglo-français, parce que c'est un bâtiment de la compagnie Péninsulaire et Orientale qui a été affrété par le Gouvernement français et autorisé à battre pavillon et flamme de guerre français. En conséquence, il y a à bord un enseigne de vaisseau, M. Coste, de Châlons-sur-Saône, neveu du propriétaire des forges de la Canche, que tu connais. Il est embarqué en qualité de subrécargue, car le *Shang-Haï* a conservé son brave commandant, le capitaine Townsend et son équipage anglais. J'y ai été aussi bien que j'avais été mal sur certaines barcasses de la susdite Compagnie.

Nos compagnons de voyage, car Zill avait pu partir avec moi, étaient des officiers d'artillerie et de génie, naufragés de la *Reine des Clippers*. Le voyage a été fort gai.

Dans la nuit, mouillé à Amoy.

25 juin.

Amoy, l'un des ports ouverts au commerce européen, a acquis dernièrement une triste célébrité par suite du naufrage de l'*Isère*, magnifique transport à vapeur de l'État. A propos de naufrage, un de mes compagnons de voyage me raconte que lors de l'in-

cendie de la *Reine des Clippers*, le grand mât tomba le dernier. Le pavillon français qui s'y trouvait arboré en signe de détresse, flotta jusqu'à la chûte du mât, au milieu des flammes, sans être atteint. Cette particularité bien simple causa, me dit-on, une profonde émotion parmi les hommes.

26 juin.

Descendu à Amoy; *armé*, d'après le conseil d'un des officiers de l'*Isère*. C'est, me dit-il, le meilleur moyen de n'avoir pas besoin d'armes que d'en avoir. Dans ce cas, les Chinois y regardent à deux fois avant de vous attaquer. Aussi tous ces messieurs de l'*Isère* avaient-ils le poignard ou le pistolet à la ceinture. Notre promenade, par un soleil à cuire les œufs dans la glace, fut d'autant plus longue que notre guide ne nous comprenant pas, nous emmena deux fois à l'opposé du point où nous voulions nous rendre. En outre, comme surcroît de fatigue, des rues mal dallées, glissantes, où le soleil, quoique perpendiculaire, ne parvient pas à sécher la boue. Somme toute, il n'y a rien de curieux dans la ville. Nous avons bien vu un temple, mais plus insignifiant encore que le reste. Un brave capitaine d'artillerie, se croyant sans doute ailleurs, nous conjura de ne pas entrer. Nous ne le vîmes donc que de la porte, et ce fut un tort, car les Chinois ne se moquent pas mal que nous y entrions, au contraire. Amoy, pour terminer les renseignements sur cet ignoble trou,

renferme de 25 à 40,000 âmes. Ne t'étonne pas de la latitude de l'approximation ; on ne peut savoir au juste.

Le soir nous descendîmes dans un *sampan*, espèce de système du pays, que je ne puis appeler une embarcation, et qui nous fit bien regretter les coquettes yoles d'Hong-Kong. Le sampan nous conduisit à bord de l'*Isère*. Tu as dû avoir des détails sur le naufrage. Je ne te les répète donc pas. Quand j'ai été à bord, voici quelle était la position : le navire est crevé par le fond, à peu près vers le milieu. L'arrière se trouve sous l'eau à marée haute. Il ne reste que les bas mâts. L'aspect du bord est navrant. Outre l'apparence triste d'un ponton, le pont est gondolé d'une manière épouvantable.

La partie de babord devant, contre le grand panneau, est à 45° par le milieu du navire. Les barrots se sont brisés de toutes parts sous l'effort des épontilles, qui, étant debout, ont résisté plus longtemps, et portant sur la roche qui a causé le malheur, sont montées à chaque mouvement de roulis. Aujourd'hui l'*Isère* est fixe, mais non pour toujours, car on espère la relever. Comme il faudra la couper en deux pour refaire un milieu, c'est là un gigantesque travail. L'administration du dock d'Amoy va, dit-on, l'entreprendre. L'opération sera moins coûteuse qu'on ne le croit, car elle se fera à bon compte pour acquérir la clientèle de la Marine Impé-

riale. Il y a environ quarante Européens à Amoy. Ce serait une fortune pour eux. L'équipage de l'*Isère*, qui n'a perdu personne, est logé sur un brick et un trois-mâts mouillés auprès. Ils ont, en outre, un camp sur une petite île. C'est le dépôt des objets sauvés. On a sauvé toute la cargaison moins 250 bœufs qu'un séjour de six semaines sans nourriture, et sous l'eau, a sans doute quelque peu avariés, et une assez forte quantité de poudre à laquelle le soleil a mis le feu sur l'île où on l'avait portée pour sécher. Tu juges donc si cela sent bon à bord. Aussi peut-on à peine comprendre comment font les plongeurs Chinois, (quinze sous par jour,) qui restent dans cette eau. L'équipage reçoit une ration de vin de quinquina chaque jour, et tout va à merveille.

Cet affreux sinistre est dû à un malheureux concours de circonstances. L'*Isère* n'avait pu se procurer de pilote. Or, au bout du chenal est une roche sous-marine conique, qui, sur les cartes est portée plus en dehors et indiquée presque comme un banc. A quelques encâblures plus loin étaient mouillés des navires. Le Commandant, jugeant que le danger était passé, vint sur tribord, et soudain, presque sans secousse, la pauvre *Isère* fut arrêtée, avant que son Commandant prévenu par un Capitaine de frégate anglais, un des hommes les plus distingués de la Marine Royale, dont j'ai malheureusement oublié le nom, eût eu le temps de faire machine en arrière.

De l'*Isère*, nous allâmes faire un tour sur une île

charmante, où nous admirâmes l'habileté des Chinois comme maçons, et où nous vîmes du *Chinois* pour la première fois. Et à ce sujet, que je fasse une réparation d'honneur. Les kiosques dont on s'est tant moqué, moi le premier, sont exacts, très exacts même, et il y a des sonnettes au pointes. Enfoncés les critiques !

27 juin.

La matinée se perd à attendre M. Coste qui déjeûne chez le Consul, puis va prendre les ordres du commandant de l'*Isère*. Enfin à une heure et demie : *Steam ahead* ! et nous voilà partis.

Vers 6 heures, le baromètre tombe subitement de deux pouces. Sans perdre une minute, nous nous dirigeons vers la côte afin de chercher un mouillage de refuge au milieu des îles sans nombre qui bordent le littoral de Chine. En effet, nous avons 250 troupiers passagers dont 100 seulement trouvent place dans l'entrepont. Ces malheureux eussent été mouillés jusqu'aux os, peut-être même quelques-uns eussent-ils été enlevés par la mer, car un typhon nous menaçait.

28 juin.

Il s'en tint heureusement à la menace, et le lendemain à quatre heures du matin nous levions l'ancre. Ce jour est houleux et sans émotion, car malgré les mouvements de roulis désordonnés du

Shang-Haï, pas un chat n'est malade. pas même mes deux amis *Perrito* et *Buffalo*, charmants petits chiens qui font les délices du bord; profitons-en, pour t'expliquer notre installation : l'arrière de l'entrepont est séparé par une toile à voile. Tout autour sont six lits. C'est là que j'étais avec les lieutenants et sous-lieutenants. et je te jure que le voyage a été gai!

29 juin.

En route! Houle! Houle! Un canonnier se révolte, on le flanque aux fers avec un de ses camarades.

30 juin.

Dans la nuit, mouillé à l'embouchure du Yang-Tzé-Kiang. Le *Duperré* parti de Hong-Kong huit jours avant nous était mouillé près de nous; l'entrée étant dangereuse, nous attendons le jour. Houle toujours!

1er juillet.

Remonté le Yang Tzé à petite vitesse. Sur les deux rives apparaissent, comme sur tous les points de la côte que nous avons rangés à portée de lorgnette, de nombreuses batteries, mal entretenues, du reste, ainsi que nous pûmes nous en convaincre le soir. Nous passâmes une division russe mouillée au bas de Woosung, et composée d'une frégate, le *Sveltano*, de deux corvettes et d'un transport, tous à vapeur. L'après-midi se passa à attendre les ordres de l'Ami-

ral Charner, pour savoir si nous irions à Shang-Haï, ou si nous mouillerions où nous étions à Woosung. Un grand nombre de navires de guerre et de commerce français se trouvaient au mouillage. Les Anglais avaient mouillé plus haut, à Shang-Haï même. Je salue en passant la *Renommée*, la *Marne*, la *Vengeance*, la *Meurthe*, la colossale *Entreprenante*, le *Calvados* et d'autres. Enfin, le signal : *Mouillez* ! vint. Je n'ai pas besoin de dire si le soir nous descendîmes à terre avec plaisir. Nous vîmes d'abord dans un magasin à charbon, ou, pour mieux dire, dans la cour, des chevaux japonnais envoyés par les capitaines de Montauban, de Cools et Mocquart. Je dois dire que cette première visite nous donna fort mauvaise opinion de leur caractère. Mais j'ai reconnu depuis que le principe *Ab uno disce omnes* eût été une injustice. C'est précisément l'escadron des intraitables qui se trouvait là, les braves gens étant déjà partis pour le Nord. Nous avions rencontré en rivière le transport du Gouvernement, la *Marne*, qui partait avec quelques-uns d'entr'eux.

Woosung est un endroit sans caractère, plus propre qu'Amoy, et, à la différence de celui-ci, situé dans un pays plat, que protègent seules contre les inondations du fleuve des chaussées fort bien entretenues. Nous visitâmes une pagode. Elle ne renfermait que trois divinités. On retrouve ces divinités dans toutes les pagodes. C'est, *assavoir*, comme disent les troupiers : un vieillard assis, orné

de favoris gigantesques et de moustaches à la Victor Emmanuel, flanqué à tribord d'un *Mossieu* au visage noir ou vert, avec une barbe magnifique et une pertuisane. C'est le génie du mal. A babord est une femme au visage gracieux; qui est le génie du bien. C'est assez joli.

2 juillet.

Vers midi nous partîmes dans une petite jonque ou grand sampan à un mât, au nombre de quatre: MM. Coste, Zill, un aide-major nommé M. Tardy et moi. Il soufflait une assez forte brise, la jonque était pesamment chargée de nos bagages, aussi obligeâmes-nous nos bateliers à amener un bon tiers de leur voile. Cela leur convenait peu, mais nous avions nos cannes, il fallut donc en passer par là. En remontant avec la marée, nous vîmes deux ou trois mille jonques, qui, effrayées de l'approche des rebelles ou *Taï-Pings*, étaient descendues un peu et attendaient là. On les a désarmées, car chacune portait de huit à vingt canons. Enfin, après avoir passé entre les cinq ou six bâtiments de guerre Anglais qui se trouvaient là, nous arrivâmes à 2 heures à *Astor Hotel*, le premier hôtel digne de ce nom que nous eussions vû encore depuis France. Nous nous fîmes très-beaux, ce qui, tu le comprendras, puisque tu nous connais, n'est nullement difficile, et nous nous rendîmes par un quai admirablement pavé en cailloux pointus qui vous brisent les pieds, chez le Général

en chef. Shang-Haï, d'après le peu que j'en ai vu, a le caractère aussi européen que possible. Le Général logeait dans une maison fort belle appartenant au seul négociant français important qu'il y ait malheureusement en Chine, à un M. Schmidt.

Le Général m'accueillit à merveille, nous retint à diner, et me dit qu'une fois au Peï-Ho, je serais chargé de la correspondance anglaise. Il a été plein de bonté pour moi, ainsi que M. Charles de Montauban. Je te le répète de nouveau, tu ne peux te faire une idée de toute leur bonté et de leur gracieuseté. Le Général nous offrit de partir le lendemain avec lui pour Ché-Fu. Zill, ayant à installer son bagage scientifique comme pour la campagne, ne put profiter de l'offre. En conséquence il a dû partir sur un autre bâtiment et je l'attends aujourd'hui ou demain (8 ou 9 juillet). J'eus le plaisir de trouver dans le secrétaire du Général, que tu as vu à Marseille, M. Irisson, un de mes anciens camarades, fort aimable garçon que j'ai eu beaucoup de plaisir à revoir. Zill ayant retrouvé le fils d'un de ses vieux amis dans le capitaine d'état-major Fœrster, qui fait partie de la brigade topographique, va se joindre à ces Messieurs, avec autorisation du Général. Il pourra ainsi, dans leurs tournées, collectionner plus facilement qu'au camp même.

3 juillet.

J'arrivai sur le *Forbin* à six heures. On chauffait; le Général en chef arriva peu après, vers 7 heures. Le *Forbin* partit à 7 heures et demie. Le *Forbin* est un joli aviso, armé de quatre pièces de 48 et muni d'une mâture énorme, grâce à laquelle il est venu de France en 67 jours dont cinq de chauffe seulement. Il est commandé par l'excellent commandant Morier. A bord se trouvaient en outre le commissaire du gouvernement Anglais : l'honorable lieutenant-colonel Saint-George Foley, que tu as reçu lorsqu'il remplissait cette fonction près du Maréchal Duc de Malakoff à son retour de Crimée; un des aides-de-camp, le commandant Deschiens, et les officiers d'ordonnance : le capitaine de Montauban, le comte de Pina, lieutenant de vaisseau et M. de Clauzade, sous-lieutenant d'infanterie de marine, plus mon camarade Irisson, qui est caporal au 101e. En descendant la rivière, nous fûmes salués par la musique de l'Amiral Charner, à bord de la *Renommée*. On ne tira pas le canon, les chefs préférant garder leur poudre pour les forts du Peï-Ho. J'oubliais un incident. Le Général partit à l'heure qu'il avait indiquée sans s'inquiéter de la marée. L'eau nous manqua, et nous fûmes obligés d'attendre le flot deux heures. Sur les bancs nous rencontrâmes le *Duperré* à la voile. Plus loin, nous vîmes le *Wéser*, superbe bâtiment à en juger sur l'apparence, acheté aux Anglais, et à

bord duquel se trouvaient trois canonnières démontées (*).

Après avoir communiqué, malgré une houle qui, grâce à sa gigantesque mâture, fait rouler le *Forbin* comme une barrique, nous repartons, non sans une certaine inquiétude. Le commandant du *Wéser* avait eu l'imprudence de débarquer dans une jonque chinoise six religieuses, un prêtre, et 300,000 francs appartenant à la communauté, sans autre garde qu'un quartier-maître. Les Chinois avaient donc la partie belle et facile. Il faut bien peu les connaître pour agir ainsi.

Nous sommes en vue du cap Shan-Tong. Le temps est beau. Le *Forbin* roule peu ce jour là. Le soir nous descendons à Whé-Haï-Whé, où le Général en chef comptait rencontrer une partie de l'armée Anglaise. Par une précaution bien inutile, quelques-uns d'entre nous étaient armés, car d'armée Anglaise, il n'y en avait pas, et on croyait devoir se tenir sur ses gardes. Jamais je ne vis population plus inoffensive. Ils débutèrent par s'enfuir en emportant les avirons d'une jonque. Puis, il s'en approcha un, deux, trois, et, cinq minutes après tout le village nous suivait. Le village était d'une propreté qui eût fait honte à beaucoup de villages de France. Nous

(*) Le *Wéser* a péri depuis à Saigon, royaume de Cambodge (Cochinchine où il transportait des troupes et du matériel. Tout le personnel a été sauvé et même la plus grande partie du matériel.

arrivâmes à un temple. Là ce fut une chose des plus amusantes que leur admiration pour les boutons et les broderies du général, leur joie à l'aspect des secondes et au bruit du tic-tac de nos montres. La porte du temple était fermée, mais un des habitants nous fit signe de ne pas nous retirer, et la clef fut apportée. Ce temple contenait une vingtaine d'idoles dont les trois que j'ai décrites. Il y régnait une épaisse poussière et une forte odeur d'encens. Nous revînmes coucher à bord, pour partir le lendemain matin, l'entrée de la rade de Ché-Fu étant difficile la nuit.

Le lendemain, à 8 heures du matin, nous arrivâmes à Ché-Fu. Le panorama est magnifique, surtout de la mer. Le camp s'étage sur un mamelon que couronne un fortin carré, B, (*) surmonté d'un pavillon tricolore, une vraie décoration d'opéra-comique. Les navires sont obligés de mouiller fort au large, à cause du peu de profondeur de la plage. Voici du reste une légende de mon espèce de plan : A. Quartier-Général. — B. Fort chinois. — C. Quartier du général Collineau. — J. Quartier du général Jamin. — I. Intendance. — G. Génie. — K. Camp du 101e. — F. Camp d'infanterie de marine. — V.

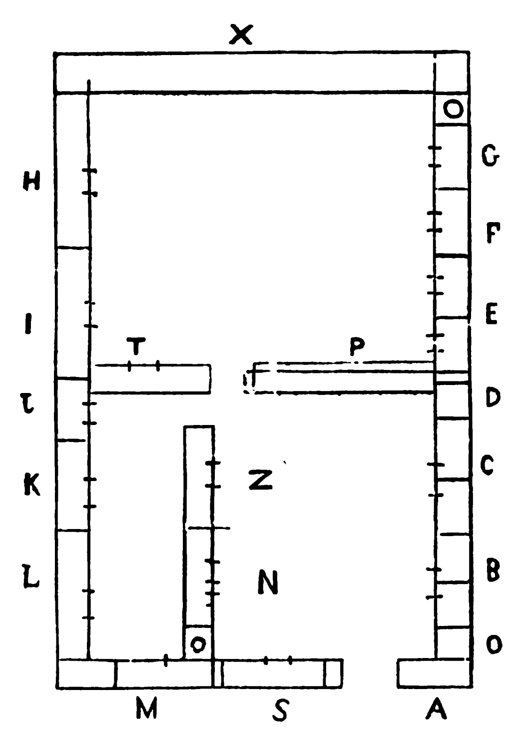
(*) C'était une erreur : ce fortin n'était autre qu'une tour ayant servi à faire des signaux à l'aide du feu, avant la décadence de l'empire du Milieu.

2me Bataillon de chasseurs à pied. — S. 102e de ligne.



A notre entrée nous vîmes un petit vapeur dont, à ce qu'il paraît, la machine était détraquée, car il ne bougeait pas. C'était le *Prégent*, commandant Aubaret, l'ancien second du comte d'Escayrac de Lauture dans la fameuse expédition du Nil, que les missionnaires Autrichiens, peu soucieux de voir dévoiler toutes les infamies de leur mission du Nil-Blanc, parvinrent à faire rater. L'Amiral Protet était à bord. Nous passons à poupe de la *Dryade* dont le commandant nous crie que l'Amiral est parti au devant de nous. Dix minutes après, Boum ! Boum ! la *Dryade* se met à saluer. Mieux vaut tard que jamais. Le général Jamin arrive à bord, puis l'amiral Protet,

fort ennuyé d'avoir raté sa politesse. Après déjeûner, nous descendons à terre. Là se trouvait le général Collineau, dans l'officier d'ordonnance duquel je reconnus Ernest Bourcart, un de mes camarades du collége Bourbon, qui vient d'être nommé lieutenant en Italie. Le général Jamin, qui t'a connu chez ton ami le général de Cramayel, m'a chargé de ses compliments pour toi. Avec lui était le capitaine d'état-major de Bouillé. aide-de-camp du Général en chef. Enfin, nous arrivâmes au quartier-général. En voici le plan :



A. Chambre occupée par les Abbés Trégaro et de Séré.—B. C. Trésorerie

Je fus installé dans la chambre Z avec Irisson et un charmant jeune homme, M. Lemaire, interprête du consulat de Sang-Haï. A 21 ans, il a de magnifiques appointements, mais il est en Chine depuis l'âge de 14 ans. Notre chambre a cinq mètres sur trois. Malgré cela nous nous y sommes installés à merveille. Le soir, une fois couchés, nous lisons les romans socialistes d'Eugène Sue, qui nous amusent énormément, quand même. Et dire que ce farouche ennemi des *riches* avait 30,000 francs de rente! Un cousin du général, M. Dehau, se joint à nous pour ces lectures, et Dieu sait l'entrain.

Nous allâmes dîner chez le général Jamin qui occupe une petite pagode. Aussi y avait-il deux tables, et ce ne fut pas la plus grande qui fut la plus gaie, tu le comprends. Le *Wéser* arriva dans la soirée, sans apporter de nouvelles des religieuses.

6 juillet.

La journée se passe à nous installer à grand renfort de nattes et de clous. Je retrouve encore un camarade, du Lycée de Dijon, nommé de Montille,

et Postes.— D. Cuisine du Général.— E. Bureau du Général.— F. Chambre du Capitaine de Montauban.— G. Chambre du Général.— H. Commandant Deschiens. — I. Colonel Foley. — J, K, L. Officiers d'État-Major. — M. État-Major général.— N. MM. de Guentz, de Clauzade, Dehau et de Pina. — O. Cuisine. — P. Salle à manger. — S. Brigade Topographique. — Z. MM. Irisson, Lucy, Lemaire.— T. État-Major.— X. Magasin du Propriétaire.

sous-lieutenant au 2e chasseurs à pied. (*) L'Amiral Charner arrive sur le *Saigon*. Quant à moi, je m'aperçois avec douleur que les cancrelats ont légèrement attaqué une de mes bottes à l'écuyère. J'en ai le cœur navré! Je m'en console par un bain de mer. Fait un tour en ville par une nuit des plus obscures.—Aussi je ne t'en dis rien.

Le camp a un marché magnifique, parfaitement approvisionné en légumes, fruits, moutons, chèvres et ignames, délicieux frits, mais détestables autrement. Les habitants, qui d'abord avaient pris la fuite, sont revenus, et l'approvisionnement s'en est ressenti. C'est du reste l'ordre du *Tao-Taï* (Magistrat).

7 juillet.

Promenade en ville avec M. Lemaire. Tous les Chinois, dans les magasins de qui nous entrons, nous offraient du thé et des pipes à fourneau argenté de la contenance d'une noisette, avec embout de jade. Leur tabac est assez fort, coupé très-fin et brûle lentement. Le thé faible, presque brûlant et sans sucre est médiocre; c'est une habitude à prendre. M. Lemaire, à mon grand amusement, explique aux Chinois notre système décimal qui les émerveille. Nous visitons une pagode où loge le

(*) Nommé Lieutenant au retour à Shang-Haï.

commandant de place. Deux grands mâts (*vénitiens !* comme disait l'autre jour un troupier intelligent), en indiquent l'entrée. Au milieu de la cour est un grand vase, bois et bronze, de 10 pieds de haut. C'est fort curieux. Au fond de la cour, à gauche, se trouve une pièce dont les murs sont couverts de barbouillages représentant des nuages, ou du moins, en ayant l'intention. Là sont les trois Dieux dont je t'ai parlé. Puis dans une pièce plus grande, est, abritée par des rideaux de soie jaune, une statue de femme richement vêtue, dorée à l'or rouge, et d'un profil délicieux. La Chinoise est décidément moins laide qu'on ne le croit, puisqu'elle fournit de tels modèles. Derrière elle est le Dieu central. Ses deux accolytes, dont le noir (détail oublié) tient un maillet, sont en avant.

J'ai été voir manœuvrer les chevaux de l'artillerie, ces fameux japonnais dont on ne devait rien pouvoir faire de bon. Quelques-uns se défendent, mais en général ils traînent comme s'ils n'avaient fait autre chose de leur vie. On les habituera ces jours-ci au canon. Le Général m'a fait faire l'emplète d'un charmant petit mulet. Je l'ai baptisé *Brisquet*. Le soir, grand whist payable en sapecs. J'ai gagné quelques fiches. Le *sapec* est une affreuse monnaie de cuivre. (1100 sapecs à la piastre à Sang-Haï, 850 ici). La piastre, en sapecs, pèse environ un kilo. Ils sont percés au centre d'un trou carré, et cela s'enfile comme des perles, bien qu'avec moins de soin.

Dimanche, 8 juillet.

Après la messe, célébrée sur le mamelon, réception des notables qui apportent au général en chef quantité de gâteaux. Une seule espèce est mangeable et ressemble au gâteau de Savoie. Il y a, en outre le *Sam-Chou*, ignoble liqueur dont le riz fermenté est la base, et dont l'odeur dégoûte les plus hardis expérimentateurs. Je ne puis mieux la comparer qu'à celle des grains avariés que j'ai vu débarquer à la Joliette.

9 juillet.

Le courrier est retardé. L'*Entreprenante* arrive avec M. Dubut, intendant militaire, qui a dansé chez toi à Metz, lorsqu'il était élève de l'école, le colonel Schmitz, chef d'état-major général, et le capitaine Fœrster, l'ami de Zill. Zill est à bord de la *Renommée* qui est arrivée aussi. On débarque les canonnières coupées par tranches, qui sont à bord du *Wéser*. La difficulté ne sera pas de les monter : 3,000 boulons ne seront pas une affaire, et il y a ici M. Bienaymé, ingénieur de la marine; mais il faudra les lancer, c'est-à-dire porter à un mille, sur le sable, un poids de 60 tonneaux, et cela n'est pas petit travail. Les religieuses du *Wéser* sont, grâce à Dieu, arrivées à Shang-Haï sans encombre.

Voici deux remarques qui arrivent à leur date, sinon à leur place, mais c'est un journal : 1° Les

hommes sont plus grands, mieux faits et ont des traits plus réguliers que dans le Sud. Presque tous ont ma taille. — 2° Détail curieux : les villes chinoises terminent leur nom par une dénomination indiquant leur classe. Ainsi :

1re Classe, capitales, en *Kin-King* :	Pe-kin-King. Nan-Kin-King.
2me Classe, en *Tchéou-Fou* :	Sou-Tchéou-Fou. Hang-Tchéou-Fou
3me Classe, en *Fou* :	Song-Kiang-Fou. Ning-Po-Fou.
4me Classe, en *Hien* :	Shang-Haï-Hien. Pan-Yu-Hien (ou Tchen).
5me Classe. en *Tinn* :	Ting-Haï-Tinn.
6me Classe, en *So* :	Ki-Sien-So.

7me Les bourgs se terminent en *Tchcn-Teou*. — 8me Les villages en *Souen*. — 9me Les hameaux comme *Yen-Taï*, près du point où nous sommes n'ont pas de désignation particulière.

10 juillet.

Dans la nuit on vient me dire que mon mulet, Brisquet, s'est évaporé. Je saurai demain ce qui en est.

11 juillet.

Pas de nouvelles du susdit. S'il ne se retrouve pas, le Tao-Taï en remboursera le prix. Je l'ai vu, le Tao-Taï; c'est un homme de six pieds, maigre et décharné, plié en deux et âgé de 80 ans environ. Son mulet, plus maigre que lui, est probablement son doyen. Il porte (pas le mulet) un bouton doré sur son bonnet. C'est l'insigne des fonctionnaires inférieurs.

A 11 heures et demie, sept coups de canon annoncent l'arrivée et le débarquement du général Grant, qui est en bourgeois, avec un sabre gigantesque et le casque. Tout son état-major est dans le même chic, passe-moi le mot. Le *Duperré* arrive avec la cavalerie (30 chasseurs, 16 spahis), — Quant à moi, je coupe ma barbe. Croirais-tu que j'ai les joues pleines !!! Et que cela ne me va pas mal.

Pas de nouvelles de Brisquet. Les notables apportent une diffâ. Le baron Gros débarque (je n'ai pu lui parler). — Et je clos ma lettre.

Comme les opérations cesseront fin octobre, peut-être plus tôt, nous cinglerons, selon nos plans, vers Manille et Batavia. Quant à l'itinéraire du commandant Dubut (le tour du globe), merci, il est par trop beau ! Ma santé est meilleure que jamais ; mais je ne suis pas moins impatient de te revoir. Mille mercis des délicieux petits portraits ! Ils m'ont fait

un immense plaisir, d'autant que tu y parais mieux portant qu'à mon départ. Tant mieux ! Tant mieux ! Que Dieu en soit béni ! mon bon père chéri !

La brigade topographique est partie ce soir pour une destination secrète. Quant à nous, le Général en chef compte partir le 23 ; j'emboîte le pas.

CAMP DE CHÉ-FU, 24 juillet 1860.

MON BON PÈRE,

J'ai vu M. le baron Gros ici, il a été parfaitement gracieux pour moi, et m'a chargé de ses compliments à ton adresse. Tu sais sa triste mésaventure : ses appareils photographiques, ses précieux cahiers de notes renfermés dans des boîtes de fer blanc, tout cela est au fond de l'eau avec une lettre de toi. Que je suis heureux d'être ici ! au moins, j'y reçois assez régulièrement tes lettres. J'en attendais depuis si longtemps ! Sais-tu bien que voilà quatorze mois que je cours le monde, et que si j'achève mon programme, bien modifié, il est vrai, par la campagne de Chine, j'en aurai encore pour..... ne comptons pas, je ne veux pas laisser un regret derrière moi.

Maintenant, au journal :

12 juillet.

Rien de particulier, si ce n'est grand dîner chez le Général. Dans l'après-midi je suis allé à environ quatre kilomètres du camp en compagnie d'un officier d'infanterie de marine. Nous avons visité une

petite pagode sur le haut d'un mamelon. Elle présente le même caractère que les autres. Nous avons traversé deux villages inoffensifs au possible. Aujourd'hui même deux officiers sont allés à cheval à 16 ou 18 kilomètres d'ici, sans armes. On leur a fait signe de ne pas pénétrer dans un village; ils ont insisté, passé outre, et les Chinois leur ont offert du thé! Ailleurs, les paysans poussaient des rugissements derrière les haies pour les effrayer; c'est très sûr, comme tu vois. Les habitants ont, à ce qu'il paraît, reçu l'ordre de rendre tous les services possibles aux étrangers « DE QUI L'EMPEREUR ATTEND DE GRANDS SERVICES... ». A la bonne heure!

13 juillet.

Le Général est parti pour Tah-Lien-Whan. Dans la soirée, j'ai été me promener avec M. de Guentz, maréchal-des-logis de chasseurs d'Afrique, cousin et porte-fanion du général de Montauban. Nous nous sommes égarés et avons erré une ou deux heures dans l'obscurité. Si braves gens que soient les habitants, c'était assez peu prudent; aussi nous ne nous y frotterons plus.

Le Général est accompagné de son fils et de M. de Pina.

14 juillet.

Retour du Général. — Les Anglais sont bien, mais leur camp est moins commode que le nôtre. La

cavalerie et l'artillerie sont à 6 kilomètres de l'infanterie, faute d'eau. Le Général est dans l'admiration des Dragons Anglais et des Sikhes. (Ah ça, comment vont-ils s'arranger une fois à Tien-Tsin pour empêcher ces gaillards-là de piller? Car il paraît décidément que l'on agira de concert avec nos alliés). Quant aux fameux Armstrong, 10 fois plus lourds que les petits rayés et guères meilleurs, si même aussi bons. La cavalerie anglaise est admirablement montée. Mais une chose bizarre, c'est que venant de l'Inde, et par suite, avec une moindre provision d'eau et de vivres que nos bâtiments, l'intendance Anglaise ait eu besoin de noliser un tonnage triple du nôtre. Le gouvernement anglais dépense. au dire de Lord Elgin, 100,000 l. s. soit 2,500,000 francs par mois pour ce service seul. — Et dire que, dans l'Inde, les Anglais ont vendu les chevaux de trois régiments de cavalerie! Quel dommage qu'ils n'aient pu être achetés pour le service de notre petite armée, de préférence à ces affreuses rosses japonnaises. Seraient-ils revenus beaucoup plus cher en definitive? Ma foi, j'en doute.

Un triste évènement a eu lieu aujourd'hui. M. Gary, chef d'escadron d'artillerie, a succombé à l'hôpital, à la suite d'une attaque d'apoplexie, que, sans aucun doute, les journaux de France mettront sur le compte d'une insolation. (Ne fais pas attention s'il y a des lapsus, j'ai là deux camarades de chambre qui paquetent avec force commentaires et font un

tapage affreux Mon paquetage à moi est fait depuis deux jours).

15 juillet.

Dimanche. Rien. Enterrement du commandant Gary.— Pauvre homme ! Si loin des siens !

16 juillet.

Rantamplan, tamplan ! Grand dîner ! Lord Elgin, le Baron Gros, l'Amiral Charner, les contre Amiraux Page et Protet : aussi les jeunes gens sont-ils invités à chercher pitance où ils pourront ; et comme je suis du nombre, je vais gratter à la porte du 2e bataillon de chasseurs à pied, et diner avec mon camarade de Montille.

Le dîner fut gai, du reste. Le soir nous allâmes au théâtre ; oui, au théâtre, car il y en a un, mais je n'ai jamais rien rencontré d'aussi affreux.—Deux pièces de la composition du sergent régisseur, jouées en dépit du bon sens. Lord Elgin a dû se trouver drôlement servi. Il y avait en outre de répétée une pièce d'un officier, que l'on dit fort jolie, mais elle a été rayée de l'affiche par ordre supérieur, parce que l'un des acteurs, jouant le rôle de John Bull, y était, passe moi le mot, *blagué* par Chauvin.

Chronique scandaleuse du camp : Un factionnaire Alsacien, n'étant pas compris par un Chinois, a allongé au susdit un coup de sabre dont le pauvre diable est mort dans la nuit. Il passera au conseil de

guerre et les Chinois verront comment nous entendons la justice, même chez l'ennemi.

17 juillet.

Passé la journée à bord de la *Nièvre* avec M. Rebel, lieutenant de vaisseau, commandant en second, un ami. Nous sommes allés voir monter les canonnières venues par tranches de France. Le montage va assez vite. Elles seront bientôt parées. J'aurais bien voulu voir la figure de Jean Bart ou de Duquesne, s'ils étaient tombés là. Elles ont déjà des surnoms à revendre : les casseroles, les chaudrons, les boîtes à conserves, etc., etc.

18 juillet.

N'aie pas peur : J'ai fait la sottise d'attraper un coup de soleil pour être resté cinq minutes tête nue à la vente des effets du pauvre commandant Gary ; j'y voulais acheter ses cantines, car rien de pis qu'une malle en campagne, le mulet se trouvant inégalement chargé. Donc, je traînasse toute la journée, — mais le soir : lettres de toi, quel bonheur ! plus de mal.

19 juillet.

Ce jour là, je suis obligé de me rappeler mon insolation, mais bientôt il n'y paraîtra plus.

Conseil de guerre auquel assistent l'Amiral Hope et le général Grant. Naturellement je ne sais ce qui

s'y passe, n'ayant pas été consulté, ce qui est un grand malheur pour la France.

20 juillet.

Arrivée du général Ignatcheff, ambassadeur de Russie à Pé-King, qui vient soi-disant voir le Général. M. Ignatcheff est jeune; c'est un franc militaire qui a l'air assez peu diplomate.

Il vient *doncque* nous examiner. Le soir, il repart pour le Peï-Ho. — Il semble comprendre lui-même tout ce qu'il y a d'étrange dans sa démarche, et paraît assez embarassé de son personnage. *Eh ! doncque !* D'autant plus que tous ceux qu'il essaie de faire causer lui font des réponses évasives, et lui parlent insensiblement d'autre chose.

Le général lui a fait connaître le jour du départ et puis a ajouté qu'on débarquerait *quelque part sur la côte*, sans désigner le point. Cherche et apporte !

Du Peh-Tang, il n'en a pas été plus question que de la comète de Charles-Quint. Il nous a montré un admirable plan de Pé-King fait par lui pendant un séjour de 9 à 10 mois dans la capitale du Fils du Ciel. Il compte offrir au Général une carte du Peï-Ho ; nous verrons cela. Pendant le dîner, il nous raconte une bonne histoire : les Chinois ont préparé *pour nous effrayer* des masques hideux qui vomissent le feu et et seront placés sur les murailles ! sont-ils bien sûrs, eux-mêmes, de n'en avoir pas peur ? Charles de

Montauban m'en a promis un, s'il en prend ; voilà une curiosité à rapporter.

Le soir, l'aide de camp du général Ignatcheff vient le rejoindre. On lui offre du champagne, il préfère du rouge ; les goûts sont libres ! — Le commandant Deschiens lui flanque une rasade de petit bleu de distribution qu'il sirote, et il y revient !!! Quelle force d'absorption !

Le Tao-Taï m'envoie un fort beau mulet pour remplacer le mien.

Un Chinois est blessé dans le camp d'un coup de bouteille par un soldat. On le porte à l'hôpital. Deux heures après, le Général lui envoie deux piastres à retenir sur la solde du coupable. Le Chinois s'était évadé !

21 juillet.

Encore fatigué, je reste au quartier général. La veille, on m'avait procuré un Chinois pour soigner mes bêtes, je l'avais fait habiller pour une piastre ; le gaillard se sauve avec les habits. O peuple intelligent ! mais peu délicat !

22 juillet.

Je me promène dans le camp, mais ne voilà-t-il pas que mon premier mulet m'est triomphalement ramené ! C'est jouer de malheur, j'aimais bien mieux son remplaçant, il était plus beau.

Je vais faire visite au général Jamin. La pagode

qu'il habite renferme un diable vert affreusement beau ! Les autres divinités n'ont rien de particulier. Ah ! le beau diable vert ! je voudrais bien te le porter.

23 juillet.

Rien de saillant, un jour qui passe.

24 juillet.

Les troupes commencent à embarquer. Ce camp désert est d'une tristesse navrante. Je vois souvent le jeune Darré, le beau-frère de ton ami le colonel Lapasset. Enfin je t'écris, la journée finit bien.

Demain dans l'après-midi, nous retournons à bord du *Forbin*, et le 26, au point du jour, l'armée appareille en masse pour le Peï-Ho, ou pour mieux dire pour le Peh-Tang à quelques lieues de là. Nous y serons le 27 au matin, et ce jour là même ou le lendemain au plus tard, le grand coup sera frappé. Mais, hélas ! à mon grand regret, je ne verrai tout cela qu'à grande distance, si même je le vois, car le Général de Montauban n'entend pas m'autoriser à débarquer avant la fin de l'affaire. Après tout, a-t-il précisément tort ? Je n'ai rien à gagner là..... et pourtant, sans m'exposer, je ne serais pas fâché de voir les choses de pas mal plus près, et à mon âge, le baptême du feu est une fête.

Le Peh-Tang, où l'on doit débarquer, est ce fameux fleuve par où l'autorité Chinoise avait voulu faire

passer les Ambassadeurs. C'est parce qu'ils s'y sont refusés et se sont obstinés à passer par le Peï-Ho que nous avons reçu la fameuse brûlée de Ta-Kou. L'affaire sera chaude sans aucun doute, bien que le débarquement doive s'effectuer dans une petite baie à plage de sable, qui semble avoir été faite exprès. On soupçonne que MM. les Russes et MM. les Américains auront prêté la main aux Chinois. Quitte, quand nous aurons été les plus forts, à se mettre à notre remorque et à profiter du sang de nos braves soldats. (*) Oui, mais malheur aux individus de race blanche qui seront pris les armes à la main; le Général l'a formellement déclaré : ils seront fusillés sans rémission ni délai.

(*) L'évènement a-t-il complètement donné tort à cette prévision ?

A BORD DU FORBIN.—EMBOUCHURE DU PEH-TANG,

le 5 Août 1860.

Pas de bataille ! Débarqué sans coup férir ! Quand partira-t-elle, cette lettre, mon bon père ? ma foi, elle le sait mieux que moi ! A tout hasard, je commence par la copie de mon journal.

24 juillet.

Le 24, jour où je t'écrivais, les troupes avaient embarqué à 4 heures du matin. Ce camp, hier encore si gai, si animé est triste et désert. Ce coteau qui était couvert de tentes est aujourd'hui nu et désolé. Comme il restera ici peu de monde, un bataillon à peu près, le génie a creusé un fossé et élevé un retranchement qui passe près du quartier général, et coupe en deux la langue de terre que je t'ai indiquée sur mon croquis. Les précautions sont donc prises.

Avant d'embarquer, nous assistons au lancement de la canonnière 26, apportée en tranches par le *Wéser*. L'opération réussit à merveille. Je ne te décris pas cette canonnière, les journaux vous ont raconté cela. La reconstruction et le lancement ont été dirigés par M. Bienaymé, jeune ingénieur dont j'avais fait la connaissance à Hong-Kong, et dont le succès me fit grand plaisir.

25 juillet.

Le matin, appareillé à 4 heures 1/2, les premiers de l'escadre; nous faisons route vers une ville chinoise appelée Sou-Tchéou-Fou. C'est un endroit fort important, entouré d'une muraille crénelée que l'on aperçoit de fort loin. Elle est dominée par une citadelle et les remparts étaient couverts de monde. Un grand mouvement y régnait, mais bien que nous soyons restés trois quarts d'heure à 6 ou 700 mètres, ils ne firent pas la moindre démonstration hostile. Du reste nous n'avons aperçu de canons que sur une tour carrée qui défend l'entrée d'un petit port où nous avons pu compter un assez grand nombre de jonques. A notre approche, on fit rentrer en ville au galop une grande quantité de mulets et de bœufs. Pauvres Chinois! quelle peur! Il est vrai de dire que si les Chinois s'effarouchent comme des poules, comme celles-ci, une poignée de riz les fait revenir et les apprivoise. La curiosité satisfaite, nous avons été rejoindre l'escadre au large; elle naviguait sur trois colonnes. Nous prîmes notre place en tête de la colonne de babord. Mais l'escadre marchait mal, à cause des nombreuses remorques et de la lenteur des transports à vapeur. Aussi le *Forbin*, habitué à filer 10, 11, 12 nœuds, était-il obligé de stopper à chaque minute. L'Amiral avait beau signaler : « *Ordre à l'escadre de forcer de vitesse* »; il était obligé dix

minutes après de signaler : « *L'Amiral prévient qu'il va diminuer de vitesse.* » Le *Forbin* était bâtiment répétiteur, et je pose en fait qu'il n'est pas resté, du 25 juillet au 1er août, vingt minutes sans faire le signal : *Arrivez d'un quart.* — *Loffez d'un quart*, et ainsi desuite. On sentait un commandement agacé, et certes il y avait de quoi !

26 juillet.

On aperçoit à l'horizon un grand nombre de transports anglais. Comment diable ont-il fait pour en avoir autant? Dans la soirée, nous mouillons. L'escadre anglaise est mouillée plus loin sur l'avant.

27 juillet.

Nous changeons de mouillage et venons nous ranger près des Anglais. Bien que les amiraux jouent en ce moment à l'escadre à qui mieux mieux, et aient voulu mouiller leurs bâtiments bien en ligne, les courants tourbillonnent sans rime ni raison, et les navires évitent chacun dans un sens. Cela a un petit air fouillis des plus réjouissants.

28 juillet.

Ce jour-là, les chefs de service, puis lord Elgin, le général Grant, viennent à bord, les signaux se succèdent sans interruption. Le clairon du *Forbin* qui joue faux à faire dresser les cheveux sur une tête à perruque, nous casse les oreilles sans discontinuer.

Je le donne au diable de bon cœur, le diable n'en veut pas, l'instrument lui fait peur! — Mon brave Zill est sur le *Rhône*. Mon cheval et mon mulet ont la chance d'y être aussi.

29 juillet.

Le Général va rendre ses visites. Le soir, arrive le commandant du *Rhône*, M. Picard, qui vient nous annoncer qu'on manque de fourrage. Pauvres bêtes! —A qui la faute?

30 juillet.

Que vont devenir nos pauvres chevaux?— Il passe constamment des bœufs et des chevaux le long du bord, le ventre en l'air; que le diable soit . . . . . .

Le général Grant, l'amiral Charner et l'amiral Hope viennent à bord.— Conseil de guerre.— C'est pour demain le branlebas. — Chacun astique son sabre et charge ses pistolets. Les transports anglais arrivent en masse.

C'est que ces chers voisins sont riches en transports et ne les ménagent pas. A mon modeste point de vue, je remarque, par comparaison, que c'est une manie chez nous de charger les bâtiments à outrance; aussi quand un sinistre arrive, il est bon! — Imagine-toi donc de 6 à 800 hommes dans la même coque, et les vivres et les munitions, et le matériel, et les impedimenta? Ajoute à cela deux ou trois canonnières démontées par pièces? et puis

suppose une tempête, un sinistre! tout périrait d'un coup! Suppose seulement une machine détraquée, un arbre de couche rompu sous la zône intertropicale, par un affreux calme plat, vois-tu d'ici la faim, la soif, le typhus et le reste!..... Voilà le danger! Les Anglais le savent bien; de là cette nuée de transports, dont je suis jaloux; et la division des chargements dont une sorte n'est jamais confiée tout entière à un même navire, chose essentielle pour qu'elle ne manque pas, l'éparpillement des hommes, et ma foi, s'il arrive malheur, le mal est alors moins grand; il a sa limite! — En vérité, chez nous, c'est à faire trembler avec ces grandes guimbardes maigres de côtes et d'étoffe, l'*Européen*, le *Wéser*, la *Reine des Clippers*; celle-ci y a passé malheureusement, (et tu sais ce qu'on en pensait à Marseille),— et pourtant nous les avons payées aux Anglais et aux Américains, à beaux millions comptant. Tiens, je voudrais que l'Empereur... mais est-ce que l'Empereur peut tout voir?

28, 29, 30 juillet.

Il y a là une frégate russe et une frégate américaine qui ne font que saluer: qui? quoi? Personne ne le sait. Les mauvais plaisants disent que ce sont des signaux aux Chinois! Les chevaux continuent à mourir de faim avec le plus bel ensemble. Sur un bâtiment on leur a flanqué des tourteaux sans les tremper. Ils ont gonflé dans les malheureuses

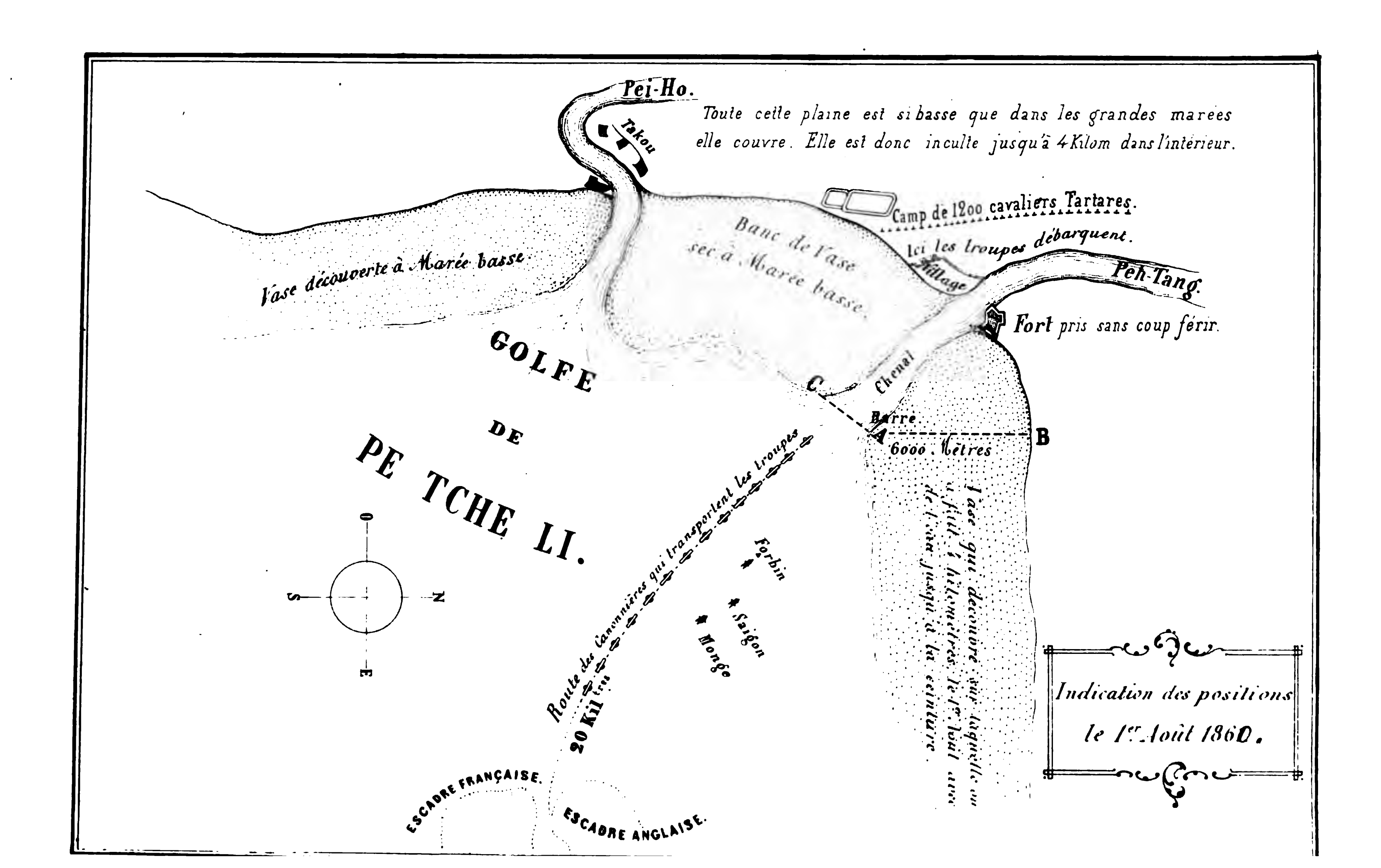
bêtes et les ont étouffées net. Matelots de mon cœur, va !

1er Août.

Vers 10 heures le Général embarque sur le *Kien-Shan*, et se dirige vers la plage. Les canonnières, en branlebas de combat, la mâture haute dépassée, les hunes garnies de prélarts, partent en remorquant les chaloupes des navires, des jonques et des chalans chargés de troupes. La petite boîte à conserve n° 26, dont je t'ai raconté le lancement, est partout et se donne un mal incroyable. C'est égal : elle étale ses 7 ou 8 nœuds, et, avec son gros canon, sera bien utile pour remonter la rivière, une fois les forts pris. On en a une flotille. Le *Forbin* appareille et vient mouiller à 3 milles 1/2 environ de la barre ainsi que le *Monge* et le *Saigon*. Les troupes se dirigent vers la barre et la franchissent. Mystification complète ! buisson creux ! Les Chinois n'y sont pas, la population de la ville de Peh-Tang-Ho est bien là, en partie, mais de troupes Chinoises : néant. Les lauriers ne sont pas pour aujourd'hui. Et pourtant on voit d'ici un fort assez important qui domine la ville. Nous voyons aussi en plein les forts du Peï-Ho. On distingue à l'œil nu quatre énormes cavaliers reliés par des ouvrages qui paraissent assez bien entendus.

2 août.

Nous avons des nouvelles de terre. L'artillerie et


Pei-Ho.
Toute cette plaine est si basse que dans les grandes marées elle couvre. Elle est donc inculte jusqu'à 4 Kilom dans l'intérieur.
Takou
Camp de 1200 cavaliers Tartares.
Ici les troupes débarquent.
Village
Peh-Tang.
Fort pris sans coup férir.
Vase découverte à Marée basse
Banc de Vase sec à Marée basse.
Chenal
C
Barre
A
B
6000 Mètres
GOLFE
DE
PE TCHE LI.
O
S
N
E
Route des Canonnières qui transportent les troupes
20 Kil tres
Forbin
Saigon
Monge
Vase qui découvre sur laquelle on a fait 4 kilomètres le 1er Août avec de l'eau jusqu'à la ceinture.
ESCADRE FRANÇAISE.
ESCADRE ANGLAISE.
Indication des positions le 1er Août 1860.

le génie déclarent que si les forts du Peï-Ho sont construits comme ceux de Peh-Tang, ils ne tiendront pas une heure. Ce sera donc simplement une affaire d'artillerie. Hier soir, le lieutenant-colonel d'état-major Dupin est allé en reconnaissance au fort. Il était seul avec quelques Chinois qui se refusèrent à entrer les premiers, exprimant par gestes qu'ils sauteraient. Le colonnel remit la partie au jour, mais alors, il aperçut de petites planchettes en travers de la route; le génie creusa à l'instant, et découvrit qu'elles étaient attachées à une batterie en cuivre, fort bien installée, avec pierre et bassinet. Elles devaient mettre le feu à quatre bombes de 22 pouces, communiquant par des bambous pleins de poudre. On a découvert quatre ou cinq de ces ingénieux petits systêmes. — Que te disais-je? Nos soldats pillent ferme. L'artillerie et les chasseurs à pied s'abstiennent, d'autres peu, d'autres à mort! Les coolies sont enragés. Et les Sikhes donc! Quant aux Anglais, leur réputation est faite de longtemps, ce sont nos maîtres; on ne trouve pas un clou où ils ont passé. Nos troupiers se promènent en robes de soie et bonnets de mandarin. Empêchez les donc? c'est si bon de faire le carnaval si loin du clocher! D'autant qu'il ont déniché un Mont-de-Piété bondé d'effets de toutes sortes.

Le fort était armé de canons en *bois* cerclés en fer, plus, de canons de bois peint. Drôles de loustics que ces Chinois!

3 août.

Reconnaissance de 1000 Français (général Collineau) et 1000 Anglais. On rencontre une forte cavalerie Chinoise et l'on se replie après leur avoir à 600 mètres tué une trentaine d'hommes, et avoir ramené une douzaine de blessés dont un grièvement (un officier anglais). Ils sont fort braves, bien montés, manœuvrent convenablement et tirent avec des *gingoles*, sorte de fusil à fourche de six pieds de long. Dans la soirée, il vente la peau du diable et il pleut à noyer les poissons.

4 août.

Rien. Il paraît que dans les rues on enfonce plus haut que le genou. Notre dîner est tristement interrompu. Un cadavre passe contre l'échelle de babord. Il est enveloppé d'une toile, mais n'est pas assez chargé pour enfoncer. Il est simplement lesté. On distingue la forme du nez. Le poids le fait tenir debout, enfoncé dans l'eau à mi-corps. Il monte et descend à chaque lame. On lui fait l'aumône d'une gueuse qu'on amarre à sa ceinture, et il disparait pour jamais.

5 août.

Il passe encore des bœufs et des chevaux morts. Un pauvre diable de canonnier est resté 36 heures à terre sans manger, à garder sur un monticule

de vase durcie un mulet qui est embourbé jusqu'aux épaules. Deux officiers du bord qui allaient à terre lui donnent du biscuit et une demi boîte de sardines qu'il dévore, comme bien tu comprends.

6 août.

On l'a relevé ce matin de faction. Ouf! le devoir! — Il est mis à l'ordre du jour. — Le commandant du *Forbin* a idée de franchir la barre, mais le *Forbin* cale 13 pieds 1/2, et il n'y en a que douze sur la barre. Hier et aujourd'hui les officiers ont été sonder en vain, ce qui est peu divertissant, comme tu le comprends; et cette maudite barre qui s'obstine à ne pas se baisser! Changé de mouillage dans la soirée.

7 août.

Rien de particulier. Retenu à bord par une petite indisposition que j'ai traitée énergiquement pour en finir; mais le docteur commande: en place repos! J'obéis, mais le diable n'y perd rien! J'irai à terre dans cinq — quatre — trois jours; mon débarquement définitif n'aura lieu que dans une quinzaine.

Point de lettres encore, et pourtant on les a reçues au quartier-général. J'espère qu'elles ne seront point égarées; une lettre perdue à cette distance, c'est quelque chose comme un malheur! Tu le comprends, n'est-ce pas?

Allons, adieu, mon bon père, mille tendresses à tous, je t'embrasse mille millions de fois.

CAMP DE TSIN-KOU, 24 août.

Grande victoire! mon bon père. Les forts du Peï-Ho, cette nouvelle muraille de la Chine, sont pris! nos pertes sont comparativement légères. Moins de 200 hommes hors de combat. Un seul officier tué, M. Grandperrier, le sous-lieutenant Porte a reçu trois blessures. Le Général lui a promis le ruban rouge.

Les Chinois ont perdu un millier d'hommes, tant de drapeaux qu'on ne les ramasse pas, car ils n'ont pas la même portée que chez nous, 500 canons magnifiques.

Le général en chef Tartare et le frère du fameux San-ko-lin-sin (ancien officier de l'armée du Caucase, dit-on), tués.

Cette lettre te sera remise par l'ex-commandant Deschiens, promu lieutenant-colonel à la suite de l'affaire du 14, car il y a eu plusieurs affaires. Reprenons plus haut :

3 août.

Reconnaissance du général Collineau, affaire insignifiante.

9 août.

Affaire assez sérieuse au camp retranché de Tsin-Kou. Les marins débarqués sont mis à l'ordre du jour. Pertes insignifiantes.

14 août.

Prise du fort de Tang-Kou. Le lieutenant-colonel Schmitz, chef d'état-major, était au lit fort souffrant d'une éruption. Au bruit du canon, il saute à cheval, arrive le premier au fossé, s'y jette, et arrive toujours le premier sur le fort, mais son mal avait empiré, son corps n'était qu'une plaie. Il est fait colonel, et c'est justice. — Faits lieutenant-colonel : M. Deschiens; chef-d'escadron : M. de Bouillé; capitaine, M. Haillot.

21 août.

Prise des forts par l'armée seule. Il y avait bien quatre petites canonnières qui ont fait feu, mais sur un autre fort, dont les canons furent du reste retournés dans les embrasures pour faire feu du côté de terre. Il y a eu deux explosions de poudrière. Après cinq heures de canonnade, un des forts (le plus haut de la rive Nord ou gauche) est enlevé par le général Collineau, le héros de Malakoff. Démoralisés par la mort de leurs chefs, les défenseurs des forts hissent le drapeau blanc vers midi. A quatre heures, une capitulation générale était signée, dans laquelle l'armée Chinoise se *reconnaît vaincue*.

22 août.

Dans la matinée, les pavillons alliés flottent sur

les forts du sud comme sur ceux du nord. Les estacades sont rompues, les canonnières entrent dans le fleuve. L'Amiral anglais qui entrait avec le *Coromandel*, donne ordre de stopper à la canonnière française N° 27, commandant Dol, lieutenant de vaisseau, sur laquelle j'étais. Le commandant Dol refuse, et l'amiral Hope se voit forcé, vu le fond, de stopper à son tour. Nous le dépassons, et c'est le pavillon français qui flotte le premier dans le fleuve où je débarque assez haut, à trois quarts de lieue du quartier-général de Tsin-Kou, où a eu lieu l'affaire du 9. Les Chinois s'y sont bravement conduits, et ont tenté d'envelopper l'artillerie anglaise. Mais les Sikhes et les canons français les en ont fait vivement repentir. Armstrong lourd et fragile est distancé par nos rayés. — A ce propos, bien que plusieurs de ces pièces, trois, je crois aient été mises hors de service par suite de la rupture de l'écran d'acier qui ferme la culasse, laisse-moi te signaler une particularité. Te rappelles-tu le canon de notre ami Bousquet-Nuiry de Marseille? Le canon Armstrong est purement et simplement son canon, avec de légères modifications que voici : après avoir fait glisser la culasse, comme dans le canon Bousquet, ils font reculer à l'aide d'une vis une pièce correspondant à la cartouche Bousquet. Cette pièce, ouverte en dessus, a, en outre de son mouvement horizontal, un mouvement tournant simultané qui permet d'y déposer la gargousse, comme dans le fusil

prussien. Sir W. Armstrong, cet illustre inventeur, ne serait-il qu'un plagiaire, ayant un peu perfectionné une *invention française*. J'en ai bien peur.

Mes faits et gestes personnels ont peu de couleur auprès de ces grandes choses, et pourtant, comment te laisser ignorer des faits mémorables comme ceux-ci : — Le 13 août, partis pour Ché-Fu. — Le 15, embarqué des œufs et légumes pour l'armée. — Dans la nuit, un coup de vent, à décorner les bœufs. Nous étions partis à midi, avions laissé tomber un homme à la mer, — admirable nageur, qui n'a été sauvé que 35 à 40 minutes après, grâce à ce qu'il s'était déshabillé dans l'eau. Tu n'aurais pas mieux fait. Le coup de vent se passe sans autre inconvénient qu'une omelette de 5 à 600 œufs dans la dunette !—Arrivés le 15, nous sommes repartis le 16 pour Tah-Lien-Whan, acheter bœufs et moutons aux Anglais qui en ont en masse. Le 20 au soir, nous étions de retour. Dans la nuit nous voyons éclater des brûlots chinois. Était-ce un feu d'artifice à notre adresse ? — Le 25, dans la matinée, nous voyons sauter les deux poudrières. A dix heures, nous nous rapprochons des forts dans la baleinière du *Forbin*, une canonnière anglaise nous donne la remorque.— A bord de l'Amiral, on m'offre de me mettre à terre, mais les fuyards Chinois battent la plaine et ce débarquement eût pu devenir trop glorieux, je me rends à bord de la *Fusée*, commandant Bailly, encore un ami, pour y attendre les événements. Les événements

furent ceux-ci : La *Fusée* devait forcer le passage en tête des autres canonnières. Il ne s'agissait donc de rien moins que de passer à portée de pistolet de l'ennemi en rompant trois estacades. Je l'avouerai de toi à moi, cela me fit plus d'effet que je ne m'y attendais. Pourtant j'en pris mon parti au bout de deux minutes. — Comme on est exposé partout sur ces bateaux là, je demandai à être sur la dunette, où au moins on voit ce qui se passe et où l'on évite un peu le danger des éclats de bois. — Mais, hélas ! il n'était pas écrit là haut que je verrais encore le feu cette fois-là. Le lendemain, les forts s'étaient rendus. Et, comme je te l'ai dit, je remontai le fleuve sur une petite canonnière (N° 27). Entre le premier fort de la rive gauche et le second (enlevé le premier) la plaine est jonchée de cadavres ennemis, si les morts sont encore des ennemis ! J'en ai vu à peu près 300, — mais on leur a démoli environ 2000 hommes Les Anglais ont eu 300 hommes hors de combat, dont 18 officiers. — Aujourd'hui, deux canonnières portant les amiraux sont remontées dans le fleuve pour aller reconnaître Tien-Tsin. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que nous eussions une grande bataille avant d'y entrer.

Quant à moi, je suis entièrement rétabli, et aujourd'hui j'ai pu monter à cheval pour porter un ordre du Général au pont de bateaux, à une lieue d'ici, et je ne ressens aucune fatigue. La campagne ira grand train selon toute apparence.

Je t'ai dit que notre Zill était sur un autre bâtiment, avec ses amis les topographes. Figure-toi qu'en débarquant au Peh-Tang, on a laissé tomber du pont sur le bord de la chaloupe, une de ses caisses où se trouvaien t les lettres de crédit et au tres ! — La caisse a filé à la mer, mais Dieu est grand et juste, la caisse s'est effondrée, et Zill a pu repêcher le portefeuille rouge. Les lettres convenablement séchées seront encore présentables en expliquant la glorieuse cause de l'humidité qui les a fripées.

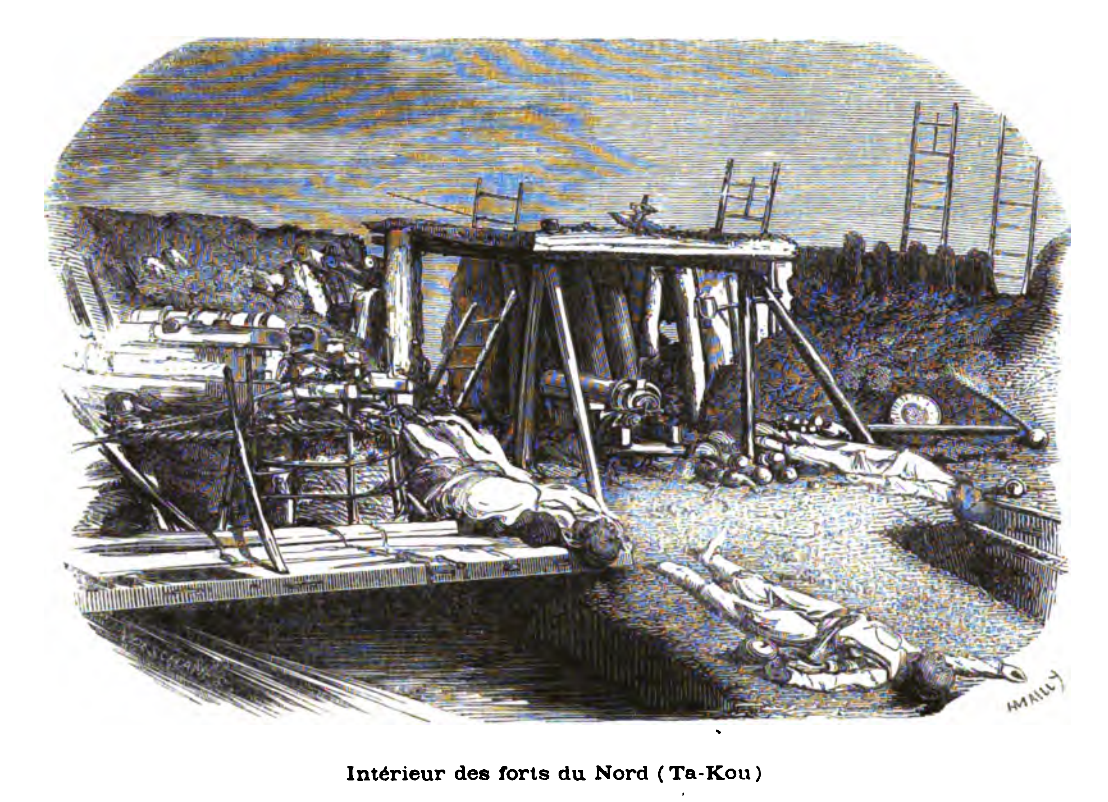
Notre triomphe est d'autant plus glorieux qu'il y avait en rade des navires de guerre : russes, américains et prussiens. Le général aura bien gagné sa Grand-Croix et le Sénat. Zill a eu une bonne aventure. Il s'en allait chevauchant de par la plaine, avec son ami Fauchery, le correspondant du *Moniteur*. Les boulets sillonnaient l'espace. Mais réflexion est mère de prudence, et prudence de sûreté. Un des messagers de mort passa tellement près de nos deux curieux qu'ils se dirent avec raison qu'ils n'avaient rien à faire là, et qu'ils se décidèrent à appliquer séance tenante la grande théorie du défilement parallèle. Ils se mirent donc derrière un tumulus. Mais au plus beau moment, c'est-à-dire quand M. Fauchery s'applaudissait d'être si bien abrité, un boulet malin survient, écrête le tumulus, et leur caresse la nuque d'une motte de terre qui leur fait littéralement mordre la poussière à deux

pas de là.— Ils se retirèrent en toussant, et ce qu'il y a de joli, c'est que tous deux ont voulu profiter du nuage pour se persuader l'un à l'autre qu'ils n'avaient pas été culbutés ! Oh ! les hommes ! les hommes !

Nous voici dans un pays plat, pauvre de végétation, bien plus joli pourtant que Shang-Haï. Il y a de la boue à revendre, mais avec de la paille et des nattes dans les tentes on en prend son parti. Point de pluie aujourd'hui, les routes se sèchent, c'est dans quatre ou cinq jours que nous allons marcher vers Tien-Tsin. On a dû renoncer à amener le Fils du Ciel à composition avant qu'on n'en soit maître.

Le petit-fils de Blanquet Duchayla a été tué en escaladant le fort. Atteint de trois balles à la cheville, à la cuisse et au ventre, d'un coup de lance sous la clavicule gauche, il a pourtant combattu encore, a eu la bouche fendue d'une oreille à l'autre par un coup de sabre, puis, après avoir tué les deux Chinois qui l'avaient blessé, est tombé expirant sur leurs corps. Il est des noms qui ne dégénèrent pas, et ce pauvre jeune homme, maréchal-des-logis de dragons, était digne de celui qu'il portait. Il est regretté de tout le monde.

Les Chinois sont armés de fusils à mèche, montés sur un grand pied composé de trois bambous. Ils ont des arcs, des flèches à pointe triangulaire et des arbalètes d'une forme toute particulière. Au lieu de rainure pour la flèche, il y a une caisse étroite



Intérieur des forts du Nord (Ta-Kou)

21 AOUT 1860

Typ. Arnaud et Comp., Marseille.

où ils mettent un grand nombre de flèches et naturellement le poids en amène toujours une devant la corde. Triste engin pour tirer juste. Peu ont des sabres. Leurs canons sont pour la plupart en bronze, un grand nombre vient d'Amérique, de Russie et d'Angleterre.

Aujourd'hui 24, nous avons eu des promotions d'officiers d'état-major : colonel, M. Dupin; lieutenant-colonel, M. Campenon; chef d'escadron, M. de Cools. M. Dupin, arrivé le second dans les forts, a tué quatre chinois à coups de revolver et deux à coups de sabre. Le premier est un brave tambour nommé Pacot.

Demain, le Général se rendra avec 500 hommes seulement à Tien-Tsin, qui, décidément, ne sera pas défendu. Il reviendra ici après demain, et dans quatre ou cinq jours : En avant; *Arche* !

Mon camarade Irisson est fait maréchal-des-logis.

Enfin, mon bon père, avec un peu moins de mouches (dont nous sommes infectés), tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes. (Ceci est une abominable figure de rhétorique, car franchement, la Chine, vue d'ici, est un pays infâme.) Adieu.

TIEN-SIN, Lundi, 7 ou 8 septembre.

Nous sommes arrivés à Tien-Sin le 2 courant, mon bon père, après deux jours de marche à cheval, par une fraîcheur de 35° à l'ombre. J'ai bravé la fatigue fort joliment, mais je n'étais point assez fort et la dyssenterie m'a empoigné. Je l'ai attaquée vigoureusement, et grâce au traitement c'était si peu de chose que je devais aujourd'hui même enfourcher mon bucéphale (M. Peh-Tang), et partir pour Pé-King avec l'armée, lorsque cette nuit vers deux heures nous avons eu une alarme. Le feu était aux écuries du Général. J'y ai perdu ma selle, et, qui pis est, hélas! ma pauvre carabine, que mon soldat avait prise pour l'astiquer, et qui est passée par le feu à l'état de ferraille! — Trois chevaux ont péri. J'ai sauvé mes bêtes, heureusement. Je pars demain avec des officiers de l'État-Major et le colonel Foley, qui ont comme moi perdu leurs selleries. Nous allons nous percher sur des selles chinoises, c'est dur! — mais que veux-tu? — Ça me rappellera les selles arabes de Fil-Ali, notre brigand de scheik de l'Oued Saf-Saf.

Le baron Gros est parti ce matin avec le Général.

Ma plume se fait lourde et ma tête aussi, je te dis adieu jusqu'à la prochaine malle . . .

Mon pauvre Zill est repris de ses fièvres d'Afrique! j'en suis désespéré! — Heureusement il a le corps et l'âme d'acier trempé! Adieu.

CAMP DE PA-LI-KIA-HO, 25 septembre 1860.

BULLETIN SOMMAIRE.

La santé de mon Excellence n'a jamais été meilleure.

On croyait à la paix. Les généraux partent pour Pé-King le 9 septembre avec 2,500 hommes et quatre batteries d'artillerie.

Le 18 à Tong-Tchéou, MM. Dubut, intendant; Ader, officier d'administration; Foullon-Grandchamps, colonel d'artillerie; d'Escayrac de Lauture, président de la Commission Scientifique; Lock, premier secrétaire de lord Elgin; Bowlby, correspondant du *Times*; le Révérend Père du Luc et M. Parks, ex-consul général d'Angleterre à Canton, ces deux derniers faisant fonction d'interprête, de Norman attaché d'ambassade anglais; le colonel anglais Walker, sont traîtreusement saisis et emmenés à Pé-King. M. Ader a la tête tranchée. Les autres sont attachés par les quatre membres et emportés suspendus à un bambou comme des pourceaux.—Le colonel Walker s'échappe à fond de train légèrement blessé; le feu s'engage: 1,600 Chinois tués, au moins, et laissés sur le terrain, 100 canons pris. Le 21, à Pa-Li-Kia-Ho, passage d'un pont; prise des camps Chinois, deux mille Chinois sur le carreau; 18 canons pris. Nous sommes à 15 kilomètres de Pé-King.

Nos ambassadeurs refusent de traiter avant la remise des prisonniers.

Nos pertes sont légères. Mais tant mieux ; à Isly on a fait un Duc et il n'y a eu pourtant que neuf hommes tués. Le comte de Damas, lieutenant de chasseurs d'Afrique, est tué le 18.

Les résultats sont immenses.

L'ennemi refuse de rendre les prisonniers avant le traité.

Nous allons marcher d'un moment à l'autre.

26 septembre.

Ce matin reconnaissance à 200 mètres de Peking. Rien. Tout ira bien.

28 septembre.

Il paraît que les 31 prisonniers sont bien traités ; les blessés vont bien. On contredit la mort de M. Ader. M. Parks a écrit. Nous partons le 4. On se battra le 5 ; du reste la nouvelle arrivera avec ceci, sans aucun doute.

3 octobre.

Nous ne partons que le 5.

AU CAMP DE PA-LI-KIA-HO, 25 septembre 1860.

MON BON PÈRE,

C'est plus qu'une lettre, c'est un volume que je commence là si je te dis tout ce que j'ai à te raconter; mais n'importe, je vais essayer.

Pour te parler d'abord des incroyables évènements dont je suis témoin depuis quelques jours, je me contenterai de te dire que je suis entièrement rétabli, la date de ma lettre en est la preuve.

Ma dernière lettre étant de quelques lignes écrites à la hâte, je reprends ma correspondance où je l'ai laissée le 25 août.

J'étais donc au camp de Tsin-Kou dans l'emplacement de l'ancien camp retranché Tartare. La Chine, je crois te l'avoir dit, est un immense cimetière. Partout, dans tous les sens, on voit des tumulus arrondis de 4 à 20 pieds de haut, quelquefois au nombre de 30 ou 40 pour une sépulture, et sous l'un desquels seulement est un mort. Ceci une fois dit, je ne mentionnerai plus la rencontre que nous en faisons tous les cinq cents pas. Le camp retranché de Tsin-kou était au milieu d'un cimetière. Mon lit de cantine

reposait sur une tombe, qui montait ou descendait suivant le temps comme un baromètre, de sorte qu'en cas de pluie pénétrant dans ma tente je ne me serais pas réveillé noyé; le défunt ne vint pas me tirer par les pieds pendant la nuit, et, à part quelques effluves rien moins qu'agréables, partant des tombes voisines, et que la brise nous apportait de temps à autre, je me trouvai on ne peut mieux.

Le 25 ou le 26, partit le brave colonel Deschiens qui t'aura remis ma lettre. Le même jour le Général en chef, accompagné du commandant de Bouillé, du capitaine de Montauban, du colonel Schmitz, du capitaine de Cools, va à Tien-Sin où sont les Amiraux.

Le lendemain, je vais voir les forts avec un spahis, nommé Dumont, et le maréchal-des-logis de Guentz, porte fanion. Ils sont plus terribles encore de près que de loin. On y arrive par une plaine immense, toute sillonnée par les boulets. Les Chinois tiraient toujours à la même place. On a donc facilement défilé le feu, et nous n'avons perdu que peu de monde. Les compagnies d'élite du 102e ont eu 100 hommes hors de combat sur 120, à l'assaut. Une quantité de cadavres couvre encore la plaine. C'est hideux!

Quant aux forts, voici leurs défenses : 512 canons, des fossés de trente pieds de large et dix de profondeur, en avant desquels étaient dix rangées, vingt rangées de bambous pointus, parsemées de chausse-trappes; après quoi des murs crénelés de

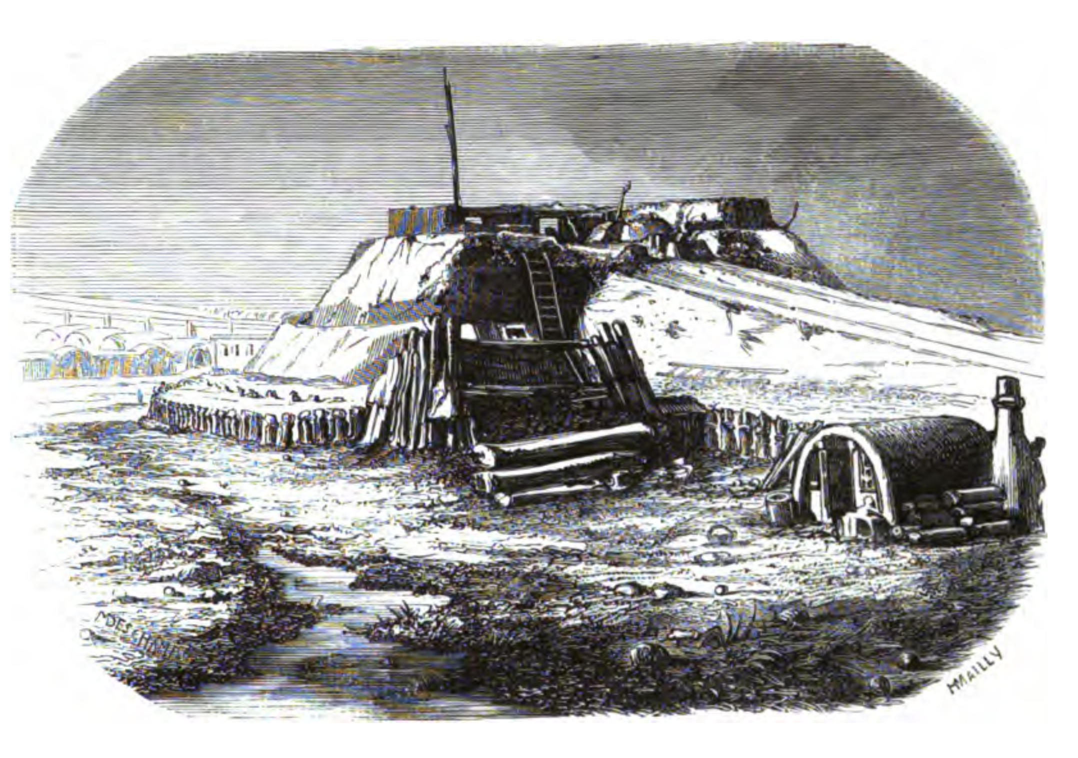
vingt-cinq pieds de haut, qu'il a fallu escalader sous une grêle de balles, de pierres, de boulets, de boîtes à balles, de flèches, de madriers hérissés de pointes de fer. Il y a des canons en bronze du poids de 8,000 kilos! On ne croit pas pouvoir les rapporter en Europe. L'intérieur présente un aspect navrant.

Les trous des boulets explosibles, les armes brisées, les effets jetés çà et là, une natte ensanglantée, des baillons sanglants, un trou immense creusé par l'explosion de la poudrière et où peut-être 300 Chinois sont ensevelis, çà et là des taches d'un brun rougeâtre qui font reculer au moment d'y poser le pied, à gauche de l'entrée, la tombe du pauvre Duchayla et de quatre de ses camarades, voilà le spectacle qui vous attend à votre entrée et qui vous inspire non pas un sentiment d'horreur, mais plutôt une impression sérieuse. C'est une affreuse désolation que pourtant on voit sans tristesse. L'amour propre national étouffe le sentiment naturel. Au premier cadavre que j'ai rencontré, et qui pourtant était bien horrible (cinq jours sous le soleil de Chine, c'est beaucoup pour notre pauvre carcasse quand la vie l'a abandonnée) je me suis arrêté, te l'avouerai-je, avec plus de curiosité que de dégoût. Le pauvre diable avait été traversé par une balle. C'est là une émotion qui ne dure pas longtemps quand on fait campagne. En visitant le terrain du 18 septembre, j'ai vu des blessures épouvantables, ainsi des hommes coupés en deux par des boulets, déjà c'était de l'indifférence

que j'éprouvais. En arrivant ici, je n'ai pu m'empêcher de rire du désordre où était le camp tartare : tentes renversées, marmites culbutées, d'autres encore pleines, des quantités de bonnets, et surtout de drapeaux, les flèches éparpillées, les fusils brisés, les arcs, les arbres jetés çà et là, les cartes à jouer, les tam-tams, tout cela pêle-mêle. Quant aux cadavres qui étaient au milieu de ce tohu-bohu, je n'y faisais pas attention, et tout le monde est ainsi. C'est curieux comme nous nous bronzons aux émotions avec rapidité, et comme tout cela semble vite tout naturel.

Dans le deuxième fort qui se rendit sans combat, une poudrière avait également sauté en tuant un très-grand nombre d'hommes. Les Chinois, je te l'ai dit dans ma lettre, ont montré une très-grande bravoure. S'ils avaient eu des fusils à silex seulement, Dieu sait à quel prix nous en serions venus à bout. Il faut avoir parcouru ces forts pour se faire une idée de ce qui s'est passé.

Dans les forts, tant du sud que du nord, nous avons trouvé des pièces anglaises marquées du V. R. (*Victoria Regina*) enlacé, provenant des bâtiments anglais coulés par les Chinois l'an dernier. Sur les tapes en bois qui fermaient la gueule des canons étaient des caricatures représentant des officiers et des marins anglais et français avec des fusils à baïonnette et des longue-vues, les deux sujets habituels d'ébahissement des Chinois. (Si mon écriture est



Second grand fort du Nord

VUE PRISE DE LA PORTE D'ENTRÉE EN ARRIÈRE DU FORT

Typ. Arnaud et Comp., Marseille

très-irrégulière, il ne faut pas t en étonner. Il y a trois jours nous mettions de la glace dans notre eau, aujourd'hui il n'y a que douze degrés, et j'ai les doigts gelés). Gare à l'hiver avec d'aussi brusques changements de température !

On a trouvé dans les forts plusieurs choses fort intéressantes comme souvenir ; ainsi : une carabine perdue par un homme du *Duchayla* lors de l'affaire de l'an dernier, le sabre d'un officier Anglais tué à la même époque, l'uniforme dans lequel avait été enterré, il y a deux ans, un aspirant Français. Les embrasures étaient fermées par des nattes tendues sur des chassis avec des charnières en bas et des poulies en haut, de manière à abriter de la mousqueterie les artilleurs qui chargeaient. Le premier Français qui ait pénétré dans le fort est un tambour de voltigeurs. Le colonel Dupin, de l'état-major, a suivi et tué six Chinois à coups de revolver. Entre chaque embrasure, à l'extérieur, est une sorte de cible destinée à simuler une embrasure et à égarer le tir de l'assaillant.

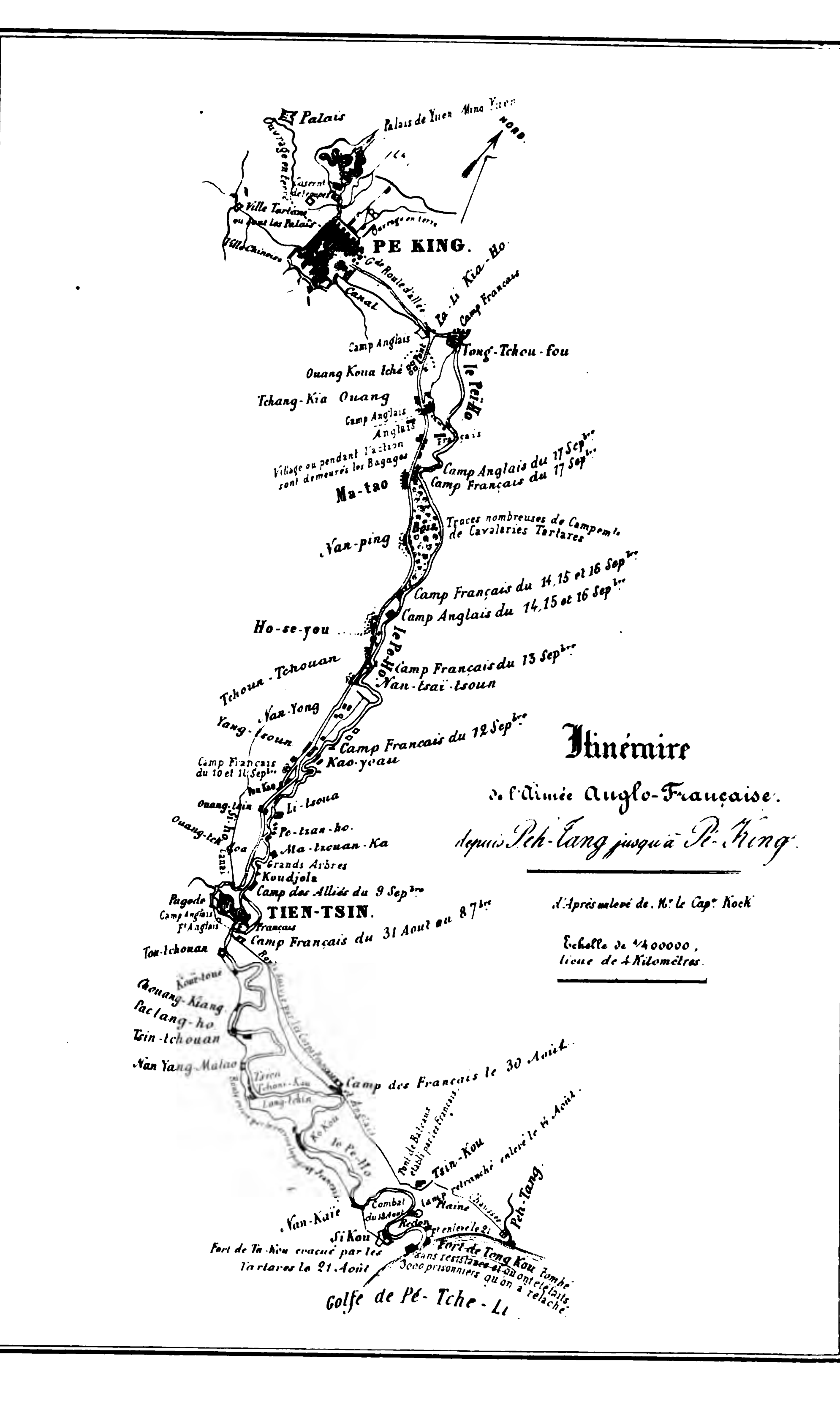
Chacune des pièces chinoises portait un écriteau en bois sur lequel étaient inscrits : le numéro d'ordre de la pièce, sa matière, son poids, sa provenance, la date d'acquisition, le poids de la charge et du boulet, le nombre et le grade des servants ; elles étaient approvisionnées à 500 coups. Comme je te l'ai dit, le général Tartare a péri dans le combat. La marine (lisez : quatre petites canonnières en fer) a donné,

mais sans aucun résultat. Ses boulets ont néanmoins une énorme portée, car, en allant avec le Général aux forts du sud, nous en avons trouvé un, non éclaté, à 500 mètres en arrière des forts. Un Chinois ayant voulu se l'approprier deux jours après notre départ, le boulet est tombé à terre, a éclaté, et lui a brisé un bras et une jambe. Je t'ai raconté les hauts faits de Zill, qui était allé voir le combat avec le correspondant du *Moniteur*, et comme quoi ces Messieurs ont été couverts d'une glorieuse poussière. Le lieutenant de vaisseau Rouvier qui commande les Coolies, a reçu un biscaïen sur la tête en escaladant. Il en a été quitte pour deux jours de bandages. Un aumônier de la marine, M. Trégaro, était au milieu du feu, soignant les blessés avec autant de de sang-froid qu'à l'ambulance. Il a été *admirable*. Il est proposé pour la croix d'officier à la grande satisfaction de l'armée. J'allais oublier de te dire où les troupes Chinoises étaient logées. C'est dans des huttes à toit demi cylindrique, construites en torchis et fort propres. Je t'en envoie le dessin ainsi que celui de la brèche.

Le 20, nous avons été voir les forts du sud avec le Général. L'attaque eût été autrement meurtrière si elle avait eu lieu de ce côté. La plaine est inondée. Une chaussée battue d'enfilade est le seul moyen d'accès.

31 août.

Le 31, anniversaire de ma naissance, nous partons


Itinéraire
de l'Armée Anglo-Française.
depuis Peh-Tang jusqu'à Pé-King.
d'Après relevé de M. le Capt. Kock
Echelle de 1/400000,
lieue de 4 Kilomètres.
Palais
Palais de Yuen Ming Yuen
NORD
Ville Tartare ou sont les Palais
Ville Chinoise
PE KING.
Canal
La Li Kia-Ho
Camp Français
Camp Anglais
Tong-Tchou-fou
Ouang Koua Iché
le Peiho
Tchang-Kia Ouang
Camp Anglais
Ma-tao
Camp Anglais du 17 Sepbre
Camp Français du 17 Sepbre
Traces nombreuses de Campemts de Cavaleries Tartares
Nan-ping
Camp Français du 14,15 et 16 Sepbre
Camp Anglais du 14,15 et 16 Sepbre
Ho-se-you
le Pe-Ho
Camp Français du 13 Sepbre
Nan-tsai-tsoun
Tchoua-Tchouan
Nan-Yong
Yang-tsoun
Camp Français du 12 Sepbre
Kao-youu
Camp Français du 10 et 11 Sepbre
Ouang-tcin
Li-tsoua
Po-tsan-ho
Ma-tsouan-Ka
Grands Arbres
Koudjola
Camp des Alliés du 9 Sepbre
Pagode
Camp Anglais
TIEN-TSIN.
Français
Camp Français du 31 Aout au 8 7bre
Tou-tchouan
Chouang-Kiang
Paclang-ho
Tsin-tchouan
Nan Yang Matao
Camp des Français le 30 Aout
le Pe-Ho
Tsin-Kou
Peh-Tang
Nan-Kaie
Si Kou
Plaine
Fort de Ta-Kou evacué par les Tartares le 21 Août
Fort de Tang Kou tombé sans resistance et où ont été faits 3000 prisonniers qu'on a relaché
Golfe de Pé-Tche-Li

pour Tien-Sin, après avoir entre camarades bu un verre de champagne aux absents, qui sont restés au pays, car c'est notre pensée constante. La route est laide. C'est une immense plaine sans végétation, avec une chaleur de 30° à l'ombre. Je me tire bien de la marche, et ne sens pas la moindre fatigue. Le soir on couche près d'un village dont je ne sais pas le nom. Je suis tout-à-fait habitué à ma tente qui me paraît chaque jour plus charmante. Mes 23 ans ne peuvent mieux commencer.

1er septembre.

Le 1er septembre, la route, à la sortie du village, s'encaisse entre des champs de sorgho, qui interceptent la brise; le soleil nous tape sur la tête. Un homme meurt de chaleur et de fatigue. Quelques chevaux succombent. La poussière est affreuse. Nous sommes donc enchantés quand nous franchissons l'enceinte crénelée de Tien-Sin et rencontrons deux ponts de bateaux construits d'une manière assez bizarre, car ce sont des espèces de chalans sans tablier. Il en résulte un mouvement de bascule quand on passe d'un bateau à l'autre; des jours s'ouvrent et les chevaux risquent de se casser les jambes. Heureusement les nôtres ne furent qu'effrayés, et passèrent tout de même. Après le passage de ces deux ponts et une circulation assez dangereuse sur un quai écroulé et réduit à un mètre de largeur, de sorte que l'un de vos pieds domine le fleuve à 30 pieds de profondeur

et l'autre gratte le mur, nous arrivâmes au quartier-général. Deux hommes avaient roulé dans le fleuve avec leurs chevaux, mais heureusement sans accident. — Repêchés mouillés.

A propos de pont, à Tsin-Kou, la brigade Jamin était campée sur une rive, la brigade Collineau sur l'autre; les Anglais étant dans le même cas, on avait construit un pont de bateaux, de compte à demi avec nos alliés. Mais je constate avec amour propre que si notre côté était admirablement construit, celui des Anglais l'était si mal que nous ne jugions pas prudent d'y passer à cheval, et que nous mettions pied à terre pour aller au Camp des Fleurs, comme on appelait le camp de la brigade Jamin, qui était au milieu de vergers délicieux.

On ne peut se faire une idée de la population de Tien-Sin. Une fourmilière de monde se presse dans les rues, qui ne sont pas trop sales et sont bordées de boutiques de toutes sortes, groupées par industrie, et où pas mal de nous se sont fait écorcher. D'autres ont trouvé de magnifiques choses. — Pour moi, je n'ai rien acheté. — Je ne bibeloterai (c'est le mot consacré) qu'après ou pendant le pillage de Pé-King, si pillage il y a; cela me coûtera moins cher. Je ne rapporterai du reste, que deux ou trois fourrures et quelques porcelaines, si j'en trouve de très-belles, si non, non. Ces jours-ci, il y a eu, dit-on, des occasions admirables.

Les canonnières remontent jusqu'à Tien-Sin. De-

vant le quartier-général, il y en avait plusieurs. Du quartier-général je ne te dirai rien, si ce n'est que c'est vieux, mais que c'était propre. Au lieu de te le décrire je te renvoie à l'Illustration qui te le peindra d'après un fort joli croquis de M. Jaurès, lieutenant de vaisseau.

La ville est traversée par le Peï-Ho, qui fait un coude de 90° juste en face du quartier-général. La branche d'amont est continuée par un canal qu'on a pris à tort pour le canal de Pé-King, et qui est celui de Nang-King. Il est connu sous le nom de Grand canal Impérial. On ne voit à Tien-Sin (*La céleste rivière*) aucun monument qui vaille la peine d'être cité. Excepté peut être l'horrible pagode des supplices, où on a représenté en sculpture les divers supplices que MM. les Mandarins ont à leur disposition, et Dieu sait s'il y en a ! C'est affreux à voir.

Il y a une foule de bacs, que l'on passe pour un sapec (un dixième de sou) et qui, d'après les probabilités, rapportent six ou sept francs par jour, ce qui est énorme en Chine, où un homme peut vivre avec 160 sapecs par jour environ. Ils sont manœuvrés par un homme armé d'un aviron placé à l'arrière.

Le 9, nous devions partir tous ensemble. J'avais donné ma carabine à mon soldat pour la graisser. Au milieu de la nuit je suis réveillé par un cauchemar. Quelques minutes après, j'entends un cri : Au feu, au feu ! C'était le hangar en nattes qui nous servait d'écurie qui avait pris feu. Comme l'incendie

commença du côté opposé à celui où étaient nos ordonnances, rien ne m'ôtera de la tête que c'est un tour des Chinois qui étaient dans la maison. Le feu gagna avec une rapidité effrayante. En moins d'une minute tout était en flammes. Nos pauvres chevaux hennissaient douloureusement. Par bonheur, mon cheval et mon mulet qui étaient au premier rang furent lâchés les premiers. Mais le commandant de Bouillé perdit ses deux chevaux, M. de Pina en perdit un, et fut obligé d'abattre l'autre le lendemain. Quand aux selles de tout l'état-major, il n'en restait que des cendres. MM. de Bouillé, de Clauzade et le colonel Foley qui avaient des selles de rechange, partirent dans l'après-midi. Je restai avec M. de Pina. J'ai soigneusement ramassé les débris de ma pauvre carabine ; peut-être pourra-t-on la réparer. Un cheval étant tombé dessus, les canons ont peu souffert. M. de Pina rejoignit deux jours après. Pour moi, bien que presqu'entièrement guéri de ma petite attaque de dyssenterie, je ne voulus partir qu'avec le convoi de jonques, redoutant, comme j'étais encore un peu faible, la fatigue d'étapes doublées sur une affreuse selle tartare.

Mais permets, puisque je vais bien, que je me laisse de côté pour m'inquiéter de l'armée et te raconter les évènements.

Plusieurs Princes et Mandarins, MM. Hen-Ki, Tsaï, Koué-Liang, I, etc., etc., étaient successivement venus au devant de l'armée pour traiter, ou plutôt

pour nous leurrer de fausses négociations, comme un sauteur de mandarin qui était venu à Tien-Sin, et, au moment de signer, s'était trouvé n'avoir jamais eu de pouvoirs. Le 17 juillet, l'armée, en arrivant à Koat-Soun, se trouva en présence de 50,000 Tartares, infanterie et cavalerie, soutenus par 200 pièces de canon.

L'ennemi s'appuyait sur trois villages, derrière lesquels était un canal large et profond. Sa gauche était défendue par le Peï-Ho, sa droite par une longue ligne de redoutes à angle droit avec son front de bataille, et venant aboutir à un village nommé Chang-Kia-Houen défendu par une énorme masse de cavalerie. C'est dans ce quadrilatère formidable, dont nous occupions un côté, qu'il fallait s'engager.

De nouveaux pourparlers eurent lieu, on crut qu'on allait traiter. L'intendant Dubut; deux officiers d'administration, MM. Gagey et Ader; le colonel d'artillerie Foullon Granchamps; le R. P. du Luc, interprête; M. de Bastard et M. de Méritens, interprête; M. Chanoine, capitaine d'état-major, fils de M. Chanoine de Dijon, que tu connais; le Caïd Osman, officier de spahis, partirent pour Tong-Tchéou-Fou avec M. Parcks, premier interprète, et M. Lock, premier secrétaire de l'Ambassade Anglaise; M. Brabison, officier d'artillerie anglaise, avec M. le colonel Walker du 1er Régiment des Dragons-Gardes Anglais (King's Dragoons Guards); M. de Norman attaché d'ambassade anglais; le correspondant du

Times, Bowlby; des ordonnances et une escorte de quelques hommes commandés par le lieutenant Anderson se rendirent en avant à Tong-Tchéou, les uns pour y communiquer avec les autorités Chinoises, les autres pour y faire des achats de vivres. J'oubliais dans le nombre le comte d'Escayrac de Lauture, président de la Commission Scientifique.

Ils furent très bien reçus, mais le 18 au matin tout changea. Le Caïd Osman, le capitaine Chanoine, MM. de Bastard et de Méritens partirent à 5 heures et demie avec la petite escorte. Les autres devaient suivre à 9 heures. Ils approchaient de Koat-Soun où ils rencontrèrent M. Parks retournant vers la ville. Il annonça que l'armée Tartare faisait des préparatifs d'attaque, et qu'il allait à Tong-Tchéou prévenir ceux qui y étaient restés. Pendant ce temps le mandarin Hen-Ki était occupé avec le Général en chef; mais on ne pouvait s'empêcher de remarquer son air agité et les coups-d'œil inquiets qu'il lançait sur sa chaise. Nos Messieurs se hatèrent de franchir les lignes ennemies, et à peine avaient-ils rejoint, qu'ils entendirent trois coups de canon. Ils étaient tirés sur le colonel Walker qui revenait avec M. Ader, son ordonnance (le chasseur à pied Ouzouf) et un Sikhe, quand on voulut saisir la bride de son cheval et lui arracher son sabre. Le Colonel se blessa à la main en le retenant par la lame. Au même moment M. Ader reçut trois coups de sabre sur la tête. Le Colonel éperonna son cheval, culbuta tout devant lui, et, bien que

désarmé, s'échappa. C'est alors qu'on lui tira trois coups de canon. Le feu s'ouvrit de suite.

Le mandarin qui était venu au devant de nous et auquel nos diplomates n'avaient pas demandé d'exhiber ses pouvoirs, sous prétexte qu'*entre gens d'un certain monde* cela ne se faisait jamais, n'en avait pas plus qu'à Tien-Sin, et cherchait encore à gagner du temps. M. Gagey rejoignit peu avant, et dit avoir vu au moins 20,000 cavaliers.

Le Général de Montauban, qui allait se mettre à table, courut à droite et fit commencer un mouvement tournant qui trompa les Chinois et les rejeta sur les Anglais. Deux heures après, 100 canons étaient pris, deux mille Chinois tués, et le reste en fuite. Nous avions quelques blessés, dont M. d'Estremont, sous-lieutenant au 7e Chasseurs à cheval, légèrement atteint d'une balle à la figure, et *un seul mort*, le pauvre comte de Damas, lieutenant de chasseurs d'Afrique, beau et chevaleresque officier, s'il en fût, tué d'une balle dans l'aine.

Tu vois que la petite escorte du Général a vigoureusement chargé. Le pauvre Damas a été regretté comme un frère par tous ceux qui le connaissaient. Ses soldats pleuraient à l'enterrement, et Dieu sait pourtant quels sacripants il y a parmi ces vieux Chasseurs d'Afrique à trois chevrons et ces Spahis ! Nos amis Charles de Montauban et le colonel Foley ont bravement chargé de leur côté à la tête de deux escadrons de Sikhes, mis par Sir Hope Grant à la disposition du

Général de Montauban. Les Sikhes ont perdu plusieurs hommes. Le colonel a eu son cheval blessé de trois balles ; tu vois qu'il ne s'est pas épargné.

Le jeune lieutenant Cattley, qui commandait ces deux escadrons est porté pour la Légion-d'Honneur. Les Anglais qui se feraient volontiers écharper pour l'obtenir, sont d'autant plus dans le ravissement que ce ne sera pas une croix de fin de campagne, sur la proposition de Monsieur un tel, mais bien une marque de satisfaction que le Général de Montauban a éprouvée de son énergie qu'il avait pu apprécier personnellement.

A ce propos, je m'étonne chaque jour davantage du sang-froid qu'ont au feu ces Messieurs; ainsi, tiens, prenons pour exemple l'excellent Charles de Montauban. En me racontant sa charge, il me dit ceci : « Les Sikhes chargent admirablement ; nous allions sur un petit bois. C'était *rouge de feu* en-dessous. Si Cattley n'avait pas commandé « Halte ! » ils y allaient, et pas un de nous n'en revenait. C'était plein de Tartares qui faisaient un feu d'enfer. — Cela m'explique pourquoi il nous arrivait tant de balles. » J'avoue que cette péroraison me semble magnifique. Admirer ce que font ses camarades de charge ! Il lui eût semblé tout naturel d'y aller en personne, mais il trouve que les Sikhes étaient beaux en y allant (*avec lui*) ! Et il ne s'aperçoit même pas du compliment qu'il se fait. C'est du reste bien là le soldat français ! — L'affaire que l'on avait d'abord baptisée

du nom de Koat-Soun, a pris le nom de bataille de Shan-Kia-Houen.

Le 21, en marchant en avant après avoir tourné Tong-Tchéou-Fou, on se trouva de nouveau en présence de l'ennemi. On évalue qu'il y avait là 50,000, peut-être 60,000 hommes. L'ennemi était protégé par derrière par un canal que traverse un assez beau pont bien défendu par 10,000 hommes. L'affaire fut chaude, la cavalerie Tartare chargea bravement, mais les fusées et les boulets rayés la rappelèrent bien vite à l'ordre. Un moment, la batterie de 12 fut sérieusement engagée. L'ennemi arriva sur les pièces, plusieurs de nos canonniers furent blessés de coups de sabre. Heureusement les fuséens du capitaine de Laroze ouvrirent le feu sous l'angle le plus faible possible, manœuvre dangereuse qui grâce à l'habileté des chefs fut couronnée d'un succès étonnant. Les Tartares qui, arrivés en colonne serrée comme un troupeau de moutons, s'étaient développés avec une rapidité incroyable, tournoyèrent quelques instants, comme des gens déconcertés, mais grâce au feu, à la fumée et à l'épouvantable bacchanal de ces formidables engins, leurs chevaux s'effrayaient, et au bout de quelques minutes, je ne dirai pas qu'ils s'enfuirent, mais battirent en retraite *au trot*, comme ils étaient venus : Leur aplomb est incroyable sous le feu. Tant qu'on n'est pas sur eux à coups de baïonnette ou de sabre, ils se retirent au pas accéléré sans courir, s'ils sont à pied, au trot s'ils sont à

cheval. Le pont fut enlevé par les Chasseurs à pied. Les Chinois, alors, ne battirent pas en retraite, mais filèrent dans la déroute la plus complète. Je t'ai dit dans quel désordre était leur camp. Chaque jour on découvre de nouveaux cadavres. Je n'exagère pas en disant qu'ils ont eu 2,000 hommes tués, sans compter les blessés qu'ils ont emportés.

Nous sommes ici fort bien installés dans une maison de campagne appartenant, d'après les inscriptions que nous y avons trouvées, à un grand personnage. Un de nos boulets était venu tomber dans la chambre qu'occupe le Général. A un kilomètre d'ici est un monument singulier. Un pont, précédé de colonnes surmontées de monstres, mène à une sorte de portique ou d'arc de triomphe richement sculpté et portant le nom de la famille. Le tout est en marbre blanc. Les boulets n'ont écrêté qu'un des petits chapiteaux de la balustrade du pont. En arrière est un bouquet d'arbres au milieu duquel est une série de cinq tumulus en parfait état, laissant des places vides. C'est le tombeau d'un précepteur de la famille Impériale, mort en 1848. Près du pont de Pa-Li-Kia-Ho, est un autre monument réellement magnifique, en marbre blanc, représentant une colonne sur une tortue. Le Général voudrait l'envoyer à Paris, mais!... P = 18 tonneaux, comme disent nos polytechniciens.

En voici le croquis :



MONUMENT DE PA-LI-KIA-HO.

Le capitaine de Montauban l'a échappé belle, le 21, en allant à une maison où on voulait installer le quartier-général. Sept individus en sont sortis et l'on manqué à dix pas. Alors sont arrivés le Caïd Osman, descendant d'une grande famille Prussienne, qui, sous le nom de Mohamed-Ouled-Caïd-Osman, sert avec la plus grande bravoure dans nos spahis depuis longues années, qui a fait un coup double magnifique, et les chasseurs à pied, qui, eux, ne

les ont pas manqués de plus loin. Les troupes exaspérées par la trahison de l'autre matin n'ont pas fait de prisonniers, et la baïonnette a fait justice d'un grand nombre de ces braves, qui, après vous avoir flanqué leur coup de fusil, se prosternent et baisent la terre à vos pieds. Vous aurez sans doute peine à comprendre qu'on tue un homme à genoux, mais si vous aviez vu ces infâmes gredins, vous le comprendriez. La guerre est toujours une triste chose, mais avec un ennemi perfide et lâche elle devient affreuse, car alors votre sûreté vous ordonne de tuer l'homme qui est à genoux, parce que peut-être est-il à genoux sur le fusil qu'il va vous décharger dans le dos au moment où vous vous éloignerez après lui avoir fait grâce.

Nous nous mettons en marche après-demain, 5 octobre. Il y aura sans doute une petite affaire pour enlever le village où nous devons coucher, et, le 6, on attaquera le camp retranché devant Pé-King. Le bombardement commencera le soir, et le 7 ou le 8 le mot de Pé-King sera rayé de la carte, comme du vocabulaire militaire. Et j'y serai.

Là dessus, je t'embrasse un million de fois. Allons! sois tranquille, on sera prudent. Je serai avec deux ou trois autres (j'allais dire *Pékins*; merci, cela serait trop malsain ce jour-là), disons donc *civils*.

DEVANT PÉ-KING, 9 octobre 1860.

MON BON PÈRE.

Voici un simple bulletin; sur le papier jaune du Fils du Ciel et avec son encre rouge!

5 octobre.

Départ de Pa-Li-Kia-Ho.

6 octobre.

Dispositions de combat devant Pé-King — dont nous allons à 300 mètres, sans voir l'ennemi. L'armée se dirige alors sur le féerique palais d'été, de Yuen-Ming-Yuen. Combat de nuit à l'arrivée. Le comte de Pina, officier d'ordonnance est blessé au bras d'un coup de sabre. Je suis très-fier de ce que je n'ai pas salué les balles qui chantaient à mon oreille. On s'y fait bien vite!

7 et 8 octobre.

Pillage du palais!....... Incendie par les Chinois!

De MM. d'Escayrac, Parks, Lock et autres, point de nouvelles......

Je t'embrasse.

DEVANT PÉ-KING, 15 octobre 1860.

Je prends la plume, mon bon Père, mais sais-je ce que je vais te dire? Je suis ébahi, ahuri, abasourdi de ce que j'ai vu! Les Mille et une Nuits sont pour moi une chose parfaitement véridique maintenant. J'ai marché pendant deux jours sur plus de trente millions de francs de soieries, de bijoux, de porcelaines, bronzes, sculptures, de trésors enfin! — Je ne crois pas qu'on ait vu chose pareille depuis le sac de Rome par les Barbares.

Mais laissons parler la vérité, dût cette vérité me valoir à perpétuité le renom du plus hardi craqueur de France et de Navarre, où l'on dit pourtant qu'il n'en manque pas!

Donc, le 3 octobre je vais faire une excursion à Tong-Tchéou, avec deux camarades. Nous sommes, bien entendu, soigneusement armés. — La ville est laide. — Les rues étroites, mal dallées, fangeuses en beaucoup d'endroits, et placées en contre-bas des maisons. Excepté cela, il n'y a rien qui vaille la peine d'être mentionné.

4 octobre.

Et pourtant le lendemain je retourne à Tong-Tchéou, — Pourquoi? C'est que j'avais acheté une robe de chambre doublée en mouton, couleur locale, acte de prévoyance inspiré par la réputation

du froid qui vous tombe comme une tuile, un beau matin, sans dire gare! Pendant que je payais on m'emballait. De retour au camp, je m'aperçois que l'on a substitué à mon emplette une autre robe de chambre, sale et rapiécée, la bisaïeule de mon acquisition! J'entre chez mon honnête vendeur, je choisis avec le plus beau sang-froid du monde la chose qui me revient le mieux, puis au lieu de lui dire merci, je lance la guenille au nez du susdit et mon pied toujours au même. Il s'était retourné. Cela lui parut excessivement drôle, il se mit à rire aux larmes.—Je ne te raconte cette expédition que comme un trait entre mille du caractère chinois.

5 octobre.

Les Anglais commencent leur mouvement en avant pour prendre notre droite.

L'armée se met en marche à travers un terrain assez boisé. Notre avant garde est formée par les marins débarqués. Le terrain n'est rien moins qu'agréable. La marche de la cavalerie Anglaise dans les champs de sorgho (ces fameux sorghos de M. de Montigny que tu as été des premiers à propager en France,) dont les chaumes se brisent sous les pieds des chevaux, produit un pétillement singulier. On croirait entendre le coassement de milliers de grenouilles. Il faut tenir sa monture bien en main pour éviter de faire connaissance avec cet immense cheval de frise, c'est une attention passablement fatigante.

Vers une heure, arrivés à une briqueterie composée de dix fours d'une vingtaine de mètres de hauteur.— C'est un établissement immense. Le Général se précipite lui-même sur une bande de spahis qui commençaient à piller. On leur reprend leur razzia. Il y avait entr'autres des fourrures magnifiques. Restitution au maître de céans, à sa sublime stupéfaction ! — En revanche, les poulets passent un mauvais quart d'heure.

Dans l'après-midi, les habitants se voyant bien traités, reprennent courage et confiance, et viennent extirper d'un four. . . . leurs femmes, leurs enfants qu'ils avaient eu l'idée lumineuse de cacher là en murant les ouvertures inférieures. Cela nous fait passer quelques minutes de bon temps.

La maison où s'est logé le Général, étant fort exigüe, Irisson et moi dressons bravement ma tente dans la cour. La gaîté et la recherche avec laquelle nous nous installons dans mes six pieds carrés remplace ce qui nous manque d'espace et de confortable. Mais au plus beau moment, au moment où, heureux de notre savoir-faire, nous échangeons les plus cordiales félicitations, crac, le poteau inférieur casse à un pied de terre et la boutique chavire.—Heureusement nous sommes philosophes, et au moyen de quelques briques du propriétaire, artistement ajustées sous les débris du montant, nous réparons tant bien que mal le dégât, et le somme n'y perd rien.—

L'endroit étant facile à défendre, on y laisse le convoi et les bagages.

6 octobre.

L'armée se met en marche sur deux colonnes, les Anglais à droite; nous marchons en obliquant par la droite sur Pé-King. La campagne est couverte de maisons de plaisance entourées de massifs de bois. Le terrain continue à être désagréable. Ce sont tantôt des champs de sorgho, coupés à 40 centimètres de terre, hérissés à croire qu'il pousse des baïonnettes, tantôt des champs de haricots, coupés de demi-mètre en demi-mètre par de petits fossés d'un pied et demi de large et autant de profondeur. Galopez donc sur cet hippodrome ! on devrait bien en donner un pareil à nos gentlemen riders de La Marche, pour voir.. . . . 50 murs irlandais en 500 mètres ! en voilà un steeple chase !.

Vers les neuf heures on fait halte et nous allons retrouver Lord Elgin et sir Hope Grant au sommet d'un four à briques, à environ 200 mètres de la ville. — De camp, nous n'apercevons nulle trace, mais nous voyons parfaitement Pé-King que déjà nous avions entrevu la veille de la briqueterie où nous avions campé. Les murs nous paraissent en bon état, ils sont crénelés et percés un peu au-dessous de petites embrasures carrées. Ils sont, ou semblent entièrement déserts.

On se remet en marche en obliquant davantage à

droite. Les chemins sont, sans exception, des chemins creux. Au bout de trois quarts d'heure, le général Collineau fait dire au Général en chef que sa colonne occupe un camp Tartare abandonné depuis peu.

Au même moment, Sir Hope Grant informe le Général en chef que l'ennemi, au nombre d'environ 10,000 cavaliers s'est retiré dans la direction du Palais d'été Yuen-Ming-Yuen, à quatre lieues de Pé-King, et qu'il marche lui-même dans cette direction. Nous nous mettons en mouvement, et bientôt, la disposition du terrain nous fait dépasser les Anglais à notre insu. Nous suivons quelque temps une route dallée, puis nous nous rejetons brusquement à gauche, sur l'indication de notre guide.

Dans un chemin creux, le capitaine de Montauban qui suivait la crête, revient au galop demander deux ou trois hommes d'escorte. Je grimpe l'escarpement avec deux chasseurs d'Afrique, et nous voilà galopant, sabre en main dans les terres labourées. Parvenus à un petit cimetière, nous y trouvons une dizaine de soldats Chinois qui jettent leurs fusils et leurs chapeaux, escaladent le mur et décampent. Nous les poursuivîmes, j'en culbutai un avec le canon de mon revolver. Un autre fut sabré par un chasseur, et, tout compte fait, nous ramenâmes trois prisonniers. Pauvres diables, nous leur fîmes traverser la colonne de bout en bout, au trot de nos chevaux. Quand j'ai su la blessure du pauvre Pina, j'ai

regretté de n'avoir pas fait feu ! mais tuer des hommes qui fuient. . . . sans résistance. . . .

Peu après, nous trouvons l'artillerie et la cavalerie Anglaises, qui, comme nous, ont perdu la trace de leur général en chef. Nous rendons visite à un assez joli temple. Puis, en route !

Enfin, nous traversons un assez gros village sur un chemin dallé, et nous parvenons devant le fameux Palais d'été.— A notre gauche était un petit lac puis un petit bois dans lequel on campa. En face de nous la route barrée par un mur, tournait à angle droit et venait aboutir à une porte grillée très simple. La cavalerie s'établit auprès de cette porte. Sur la droite de ce prolongement était, au fond d'un vaste hémicycle la grande porte du Palais Impérial. La brigade Collineau s'arrêta au tournant, la brigade Jamin se mit à droite de la route, l'artillerie à gauche. Le Général était resté à cheval surveillant tout. Le chef d'escadron d'état-major Campenon était pendant ce temps allé reconnaître la porte principale avec la 1re compagnie de débarquement commandée par M. de Kenney, lieutenant de vaisseau. Le comte de Pina, officier d'ordonnance du Général, l'accompagnait.

La 5me compagnie de débarquement, commandée par mon excellent ami et camarade Rebel formait la réserve.

Tout à coup quelques coups de fusils se font entendre, et puis arrive à fond de train un de nos

civils qui était allé de l'avant avec les marins, le diable sait pourquoi, car enfin les Pékins devraient rester à leur place à moins d'occasion toute exceptionnelle... Voici donc ce Monsieur qui arrive en criant : Général, au secours, les marins sont cernés, etc., etc. Ce qu'il aurait aussi bien fait, conviens-en, de dire à voix basse.

Deux compagnies partent au pas gymnastique, la fusillade se taisait, mais on entendait très-bien le tam-tam des Tartares. Revient alors M. de Pina, blessé très-grièvement d'un coup de sabre au poignet, qui nous dit que les marins ont besoin de renfort. Peu après survient le maréchal-des-logis de Tocqueville qui annonce que l'ennemi occupe la porte grillée. Les marins avaient tourné la porte principale en sautant par dessus un mur, leur officier, M. Butte, aspirant de 1re classe, le premier de tous; c'était là que l'on se battait.

Les chasseurs et les spahis reviennent au grand trot auprès du Général. Il faisait presque nuit, l'état-major occupait l'angle de la route, quand tout à coup un cri de : « Voilà les Tartares ! » retentit. Les fantassins qui allaient dresser leurs tentes, sautent sur leurs armes. « Ne tirez pas ! à la baïonnette » crie le Général. « Pas de coups de fusil ! » La confusion était au comble. Nous mettons le revolver au poing, mais la pensée de l'obscurité fait donner la préférence au sabre. Le Général domine la position par son merveilleux sang-froid. Tout à coup une déchar-

ge de gingoles part de la porte grillée, les balles nous sifflent aux oreilles. A ma grande satisfaction et sans vanité, je te dirai que le seul effet qu'elles me produisirent fut de me faire retourner pour voir si personne n'était blessé. Je croyais que c'était plus émotionnant. Pendant que le comte de Bouillé et moi cherchions le Général que nous avions perdu dans l'obscurité de la bagarre, deux nouvelles décharges nous arrivent. Par miracle, à une telle distance, il n'y eut d'atteint qu'un aspirant, M. Vivenot, sous-lieutenant de la 5e compagnie de débarquement. Un pauvre mouton fut tué, et le cheval de M. de Bouillé reçut une balle. Si les balles ne m'avaient rien fait, l'idée de me trouver dans l'obscurité au milieu d'une charge de cavalerie, me fit une désagréable impression qui ne dura qu'un instant, et quand je rejoignis le général, je ne rêvais plus que plaie et bosse. Mais les Tartares se sauvèrent au bout de quelques minutes, — et nous pûmes dîner à huit heures. Le soir, par un mal entendu qui avait fait laisser mes bagages en arrière, je couchai par terre au pied d'un arbre, roulé dans ma couverture, avec ma selle pour oreiller et le ciel pour édredon. C'est peu moëlleux et peu chaud, on est de temps en temps réveillé par un cheval échappé qui vous enjambe ou vous flaire; mais, tout compte fait, on dort à ravir.

Tu verras sans doute le pauvre de Pina à son passage à Marseille, c'est un charmant et digne

garçon qui a été excellent pour moi, aussi je sais comment tu l'accueilleras.

7 octobre.

Comment diable m'y prendre pour te raconter ce qui suit? Enfin, je me risque! — Le lendemain matin, c'était le 7 octobre, le Général pénétra dans le Palais suivi de deux compagnies d'infanterie. Nous traversons une cour où gît un Tartare tué la veille par M. de Kenney lieutenant de vaisseau. C'est celui-là même qui avait blessé de Pina. Nous pénétrons d'abord dans la salle du trône... Ce sont d'admirables sculptures, des vases en émail cloisonné de deux à trois siècles, de quatre pieds de haut (qui seront expédiés à l'Empereur et à la Reine Victoria.) Puis des bronzes merveilleux et puis, et puis.... Le Général nous dit qu'il compte sur l'honneur des officiers pour que tout soit respecté jusqu'à l'arrivée des Anglais. Sur ces entrefaites arriva le Brigadier général Pattle et ses officiers, qui commencèrent le déménagement sans plus de façon. Comment en effet avoir été là sans en rapporter une bribe, un souvenir? Ces distractions artistiques sont contagieuses, aussi je vois ranger sans conséquence ici un livre dont la couverture d'or est enrichie de pierres précieuses, là de ravissants petits flambeaux cloisonnés qui auraient fait l'ornement de ta collection, et puis on *rathause* à qui mieux mieux; (*rathau-*

ser, mot du jour, inventé pour la circonstance et qui en supprime plusieurs d'un renom douteux.) Dans deux petites pièces à côté de la salle du trône étaient deux petits oratoires, au centre de l'un d'eux siégeait une pagode en or massif et pierreries de douze pieds de haut ; elle est destinée à l'Empereur. Je vois mettre en ordre des perles fines qui auraient bien pu se perdre, et le déménagement régulier commence.

Nous traversons une partie du parc et arrivons à un autre Palais, où un vieil eunuque, qu'on a de la peine à rassurer, nous guide. Nouvelle salle du trône plus belle que la première. Nous pénétrons de suite dans les petits cabinets : celui où j'entre était plein de bijoux. Un capitaine d'état-major et moi nous prenons chacun une montre fort laide, et pourtant nous avions le choix ; je ne me fais pas scrupule d'y ajouter quelques boîtes d'encre de Chine, l'encre des Fils du Ciel ! et deux boîtes de poudre anglaise.

Maintenant, voici un chagrin : Un interprête anglais a reconnu qu'un papier que j'avais découvert, n'était autre qu'un écrit émanant du *pinceau vermillon*, c'est-à-dire de la main même de l'Empereur. Les papiers furent partagés. J'en gardai une feuille, précieux autographe que je plaçai dans une boîte à encre de Chine. Et on me l'a perdue ! ! (Je dis *on*, pour ne pas humilier le brave Philippe, mon ordonnance.)

Suivons ! L'amour du bibelotage a beau jeu.—Des

éventails, il y en avait de merveilleux, à faire envie aux plus petites mains de l'aristocratie ; j'en choisis en ivoire, qui, sans une très-grande valeur intrinsèque, en possédent une énorme, l'inscription qui est derrière étant un autographe d'un célèbre poëte Chinois mort il y a quelques années. J'en sauve deux. A une vente faite chez les Anglais, quatre de ces éventails ont atteint le chiffre prodigieux de 195 piastres. Enfin chacun fait sa petite part, et c'est un malheur que chacun ne l'ait pas faite plus grosse après ce qui est survenu. . . . .

7 octobre.

Dans l'après-midi, des incendies se manifestent de plusieurs côtés dans les maisons voisines. En allant fouiller avec deux officiers, nous trouvons des mèches entre les coussins. Les Chinois mettent le feu : — Le Palais est ouvert et tout le monde pille décidément, je regrette vraiment de l'apprendre un peu trop tard.

Le gros des Anglais n'est pas encore arrivé. Le matin nous avons entendu des coups de canon ; c'est le général Grant qui tire, tant pour nous indiquer sa position, que pour rallier sa cavalerie égarée. La veille, le Général de Montauban pour arriver au rendez-vous, avait forcé de l'avant, et pendant ce temps, le général Grant nous avait plantés là et campait tranquillement de son côté. On ne traite pas la chose avec plus de sans-façon.

J'ai trouvé le garde meuble, un bazar sans pareil, que nos soldats pillaient, scène curieuse, déplorable, drôlatique. Presque tout était cassé, c'est une des singulières joies du soldat, qui dans son choix fait preuve du goût le plus excentrique. J'ai sauvé quelques jolis cloisonnés, mais qu'en ferai-je? — J'ai vu là d'admirables porcelaines brisées en miettes des vieux laques, des craquelés, des ivoires, des jades, qui macadamisaient le sol, des vases émaillés avec lesquels on jouait aux boules, cela faisait mal à voir, c'était à en pleurer! Plus loin était un magasin de soieries, je t'en montrerai quelques échantillons ramassés par terre; dans trois cours il y avait deux pieds de soieries brochées d'or, brodées merveilleusement, des choses d'une splendeur inouïe, et tout cela foulé aux pieds sans vergogne! On enveloppait ses bibelots dans des brocarts qui valaient plus de cinq louis le mètre, ainsi du reste! — Ah! si tu avais vu le dais du trône, taillé dans je ne sais quel bois précieux, tour de force de sculpture où la bizarrerie chinoise avait épuisé toutes ses fantaisies, et où le roccocotisme le plus extravagant venait se relier avec une habileté surprenante aux ornementations du goût le plus exquis! — Un moment j'ai eu l'idée de t'apporter cette pièce curieuse, tu aurais fait envie au Musée Impérial, et il ne m'a manqué pour cela qu'un fiacre ou une méchante voiture à bras (avec les bras, bien entendu!)— Le lendemain j'étais grand seigneur, j'avais mon fourgon, comme

une dame *lancée* qui part pour Vichy . . . . . mais le pauvre dais gisait en mille morceaux et j'en étais pour mes regrets. — Et que de choses comme cela !

8 octobre.

Le lendemain, promenade à cheval. La rathauzade continue. Nous accompagnons le Général à une pagode en marbre admirablement sculptée d'où l'on découvre une des plus belles vues possibles. Nous dénichons aussi un Palais Louis XV. Il y avait là le matin encore les tapisseries des Gobelins, représentant la toilette chinoise, l'arrivée des Européens en Chine, etc., etc., présent du roi Louis XV à l'Empereur Kang-Hi, mais elles ont été mises en sûreté ! ! Plus loin, c'est une collection de portraits des beautés de la cour de Louis XV, avec les noms au bas. — Crevés hélas !

Voici la poste, résumons : Aujourd'hui 15 octobre notre position est : — Nous occupons une porte de la ville sans coup férir. Le délai pour le traité expire ce soir, — demain bombardement de la ville !

A bientôt, mon bon père!

PÉ-KING, 19 octobre 1860.

Ma dernière lettre a été brusquement écourtée, mon bon père, à cause du départ anticipé de la poste. Je reprends donc où j'en étais resté.

8 octobre.

Comme je te le disais, la rathauzade continue. Les troupiers s'acharnent à briser ce qu'ils ne peuvent emporter ! . . . C'est comme une soif furieuse qui les a pris ! Les tortures subies par nos malheureux prisonniers y sont pour beaucoup, le soldat entend les venger à sa façon ; n'ayant pas de Chinois sous la main, il s'en prend aux chinoiseries. . . . . . . Je t'ai dit aussi que nous allions nous promener à cheval à une pagode admirablement sculptée en marbre, située sur une montagne *artificielle* d'où l'on découvre une vue splendide, les nombreux châteaux, les lacs avec leurs jonques ornées et bariolées, et une île sur laquelle est un palais où se trouvait le sérail. C'est une des plus belles choses qu'on puisse voir. Le palais dont le nom veut dire *Jardin de lumière primitive*, était en vérité la huitième merveille du monde. Dans une pagode nous trouvons les voitures et les harnais anglais apportés comme présents par Lord Mac Cartney, lors de son ambassade, et une collection de selles Chinoises ornées d'or, d'argent et de pierres précieuses. Si à ce moment j'avais eu des moyens de transport, j'en aurai rapporté une ainsi

que deux admirables chimères de bronzes sur lesquelles j'avais mis la main. Mais, ne sachant comment je transporterais au camp ces séductions, il m'a fallu, hélas! laisser tout cela derrière. Ce n'est en effet qu'en revenant que je rencontrai quatre Chinois enmenant leur famille dans une voiture. J'usai sans hésiter du droit du vainqueur, et mettant sabre en main avec les intentions les plus pacifiques du monde, tu le penses bien, et pour calmer le papa qui se fâchait, je fis descendre le contenu et obligeai l'un des Chinois à m'amener le contenant au camp. Là je lui montrai la route d'un geste plein de noblesse, et il décampa plus vite qu'il n'était venu, en ayant l'air heureux et étonné de ce que je ne lui avais pas coupé la moindre tête. Ne vas pas m'accuser d'inhumanité parce qu'en effectuant cette rathauzade je me suis conduit comme un Autrichien en Lombardie. Quatre autres voitures que j'ai rencontrées ensuite en ramenant ma prise, ont subi le même sort, au nom de l'Empereur, et au moins tu y gagneras quelques bibelots d'une certaine valeur artistique, si je les peux faire arriver à bon port.

Dans la même pagode nous trouvons aussi deux obusiers anglais avec leurs munitions, présent soit de Lord Amherst, soit de Lord Mac Cartney, et ces imbéciles de Chinois ayant sous les yeux ces deux excellents modèles, n'ont pas même essayé de les copier; comprend-t-on une routine aussi acharnée? La civilisation moderne ne se fera décidément un

chemin en Chine, qu'à coups de canon, et n'aura pas d'autre moyen d'arrêter cet immense empire sur la pente de décadence où il glisse lentement mais sûrement, car, de nos jours, n'est-ce pas reculer que de rester stationnaire? Et voilà 3,000 ans peut-être que l'empire Chinois s'endort dans le statu quo. Il faudra un rude coup d'épaule pour remettre en mouvement cette énorme masse !

Hélas! de bien tristes trouvailles sont faites ce jour-là ! Les selles des Sikhes, les cantines de l'intendant Dubut, son revolver, le portefeuille de M. Ader, un portrait de femme à M. de Norman, attaché de l'ambassade Anglaise, la selle et les épaulettes du pauvre colonel Grandchamps. Nos troupiers deviennent fous de rage!.....

On a partagé un trésor aux soldats, environ 90 francs par homme, mais qu'est-ce que cela pour eux au prix de ce qu'ils ont razzié en or, en argent, en objets précieux ! — Un soldat vend deux piastres pièce soixante montres, et quelles montres ! Celles que le capitaine *** et moi avions eu la naïveté de respecter. Il y en avait qui étaient de vrais objets d'art.— Un autre m'offre pour 500 piastres un coffret en cuivre, garni de culs de bouteilles, qui vaut bien six francs. Les spahis couchent sur des matelas composés de dix à quinze pièces de soie étendues à terre. Un troupier m'appelle et me prie galamment d'*accepter* une fourrure en petit gris qui le gêne dans son ballot trop lourd ! On n'y met pas plus de

formes. Je veux lui donner une piastre, fi donc! il refuse en me disant qu'il a vingt de ces cachemires là et que ça n'en vaut pas la peine. Je me trouve donc à la tête d'une magnifique robe de chambre doublée en petit gris, l'extérieur en soie bleue, parements de martre, dans laquelle je t'écris comfortablement et princièrement la présente.

Dans la nuit, encore un nouveau trésor est découvert. C'est avec des sacs à distribution qu'on rapporte des bijoux et colliers en corail, des perles fines et encore, et encore! Une perle est estimée seule 10,000 francs par nos connaisseurs; ce que c'est que de s'y connaître. On me donne quelques colliers de corail qui, avec une émeraude très-mal taillée en rose que j'ai colligée la veille comme échantillon du trône, forment tout ce que j'ai de précieux. Ah! si j'avais voulu. . . . .

9 octobre.

Dans la matinée nous nous mettons en route. L'armée présente le plus singulier coup-d'œil. Nous sommes venus sans voitures, il y en a plus de 300, chargées uniquement de butin. Les soldats ont remplacé le couvre-nuque blanc par des turbans en soie rouge pour les grenadiers, jaune pour les voltigeurs, bleue, verte ou rose pour le centre. Puis, sur le sac, des ballots énormes. Si on leur faisait porter la moitié de cela, ils jetteraient de beaux cris. L'armée n'a eu

ni faim ni soif pendant deux jours, c'est à pouffer de rire !

D'autres, plus ingénieux, campent leur butin sur le dos d'un paysan, venu pour satisfaire sa curiosité, ou plutôt pour voler. Puis, tenant en laisse le moyen de transport par son appendice caudal, ils s'en vont fièrement, en criblant de quolibets le camarade qui, comme le sage de la Grèce, porte *tout* avec lui.

Exemple :



Celà s'appelle :

ENTREPRISE DE DÉMÉNAGEMENTS CHAUVIN ET Cie,

POUR LA CAMPAGNE ET L'ÉTRANGER.

A moitié route, par une pluie fine et pénétrante arrivent au galop deux officiers Anglais annonçant quatre prisonniers Français rendus par les Chinois.

Ce sont de simples soldats. Le comte d'Escayrac, plus malade, est à leur camp. Les malheureux font pitié à voir. Le récit de leurs souffrances est affreux. Malheur aux Chinois qui se trouveront à présent à portée de la baïonnette, les camarades sont à venger!

A 10 heures, nous campons, près de Pé-King, dans une assez pauvre maison.

10 octobre.

Le lendemain arrive en voiture le pauvre d'Escayrac, dans quel état grand Dieu! les mains paralysées, des plaies saignantes aux poignets, quelques haillons sur le dos. On a jeté de l'eau sur les cordes qui le liaient, on y a mis des tourniquets, tu ne peux au reste manquer de voir dans les journaux le récit de sa captivité, de son long supplice. Et que M. Itier vienne encore nous parler de ses bons Chinois! — Je demande et j'obtiens du Général la permission d'aller chercher où il sera, même aux grand'gardes, le frère de M. d'Escayrac, officier au 102e. Je le rencontre heureusement près du quartier-général. Nous avions tous les larmes aux yeux. Par bonheur, ces bourreaux n'avaient pas pensé à lui ôter ses bottes, cela a sauvé l'articulation du pied. Oh! il sera vengé, lui et les autres, il le faut! — Vraiment il y a des moments où l'on se sent féroce!

Du 9 au 12, jour de l'arrivée des derniers prisonniers rendus vivants, je n'ai pas besoin de te dire dans quelle inquiétude nous sommes. Qui allons-

nous revoir ? Qui devons-nous pleurer ? Les Sikhes sont interrogés avec soin à mesure qu'on les rend. L'excellent commandant Reboul, des Chasseurs de l'Impératrice, notre commissaire au quartier général anglais, est toute la journée à cheval pour apporter les moindres renseignements. C'est une fièvre que tu devines sans peine.

11-12 octobre.

Le camp présente l'aspect d'un vaste magasin de bric-à-brac. — D'autres prisonniers arrivent. Un trainglot français nommé Petit, grièvement blessé et demi fou, est avec eux. M. Parks et M. Lock ont été rendus à la liberté avec le pauvre d'Escayrac, ils n'ont pas souffert.

Enfin on nous rend six Français sur treize ! — Les autres sont morts. Six cadavres sont rendus. On reconnaît aux bandes du pantalon le colonel Grandchamps, le malheureux Dubut, un chasseur à pied, le brave Dusouf, un trainglot, et un soldat d'administration. — Le pauvre abbé du Luc a disparu, mais des chrétiens Chinois affirment que, le 21 septembre, le général Shem-Pao a fait couper la tête à deux Européens qu'ils décrivent exactement, près de Pa-Li-Kia-Ho. Or les Sikhes affirment que le lieutenant Brabison et un Français qui parlait Chinois, ont été séparés d'eux à Pa-Li-Kia-Ho. Les corps ayant été dévorés par les chiens ne peuvent être renvoyés. Les Anglais ont également tous leurs morts, moins

Brabison. La moitié des individus qu'on leur a pris sont morts comme les nôtres. Il y a des détails atroces. On les a gardés quatre jours les quatre membres amarrés ensemble, sans leur donner même à boire. Un attaché d'ambassade anglais, M. de Norman a vécu 17 jours. Tous ses doigts sont tombés l'un après l'autre rongés, par la gangrène. Les vers de ses blessures étaient entrés dans son corps et le dévoraient vif! Le pauvre Ader avait des vers dans le nez et les oreilles quand il est mort. Quant aux autres, Dieu seul sait ce qu'ils ont souffert. Oh! vengeance! vengeance! c'est le cri de l'armée et ce sera celui de la France et de l'Angleterre!

Pendant ce temps on ouvre les travaux de la tranchée par la construction d'une batterie de brèche, à 75 mètres de la place, sans opposition de la part des Chinois. Le feu ne s'ouvrit pas, la ville se rendit partiellement.

Ouvrir la tranchée à 75 mètres de la place ne manquait déjà pas, tu en conviendras, d'une certaine originalité, et d'un certain aplomb. Mais le joli fut que le Chef d'escadron d'Artillerie Schenegaens, alla mesurer les 75 mètres à grandes enjambées.

Quand il fut au pied du mur il engagea la conversation avec les Chinois qui étaient en haut. S'il avait eu une pelotte de ficelle à leur jeter, je parie qu'il prenait la hauteur.



CRAPELET

Batterie de brêche française à Pé-King

Dans le Temple de la Terre

12 OCTOBRE 1860

Typ. Arnaud et Comp., Marseille.

13 octobre.

Le 13 au matin, une porte de Pé-King est livrée. Un bataillon Français et un bataillon Anglais vont l'occuper. J'obtiens la faveur d'y aller. Le Général ne s'y rend point encore. C'est tout au plus si vingt curieux passent la porte. Nous arrivons au milieu d'une masse énorme de Chinois et de Tartares sans armes, que la police Chinoise fait ranger à grands coups de fouet. Jamais je n'oublierai l'émotion d'orgueil que j'ai ressentie en entrant avec nos troupes victorieuses dans la capitale de cet immense Empire si hermétiquement fermé jusque-là. Au moment où le drapeau tricolore fut hissé, tous les sabres sortirent instinctivement du fourreau, et un immense cri de Vive l'Empereur ! Vive la France ! s'éleva comme un tonnerre. C'était vraiment sublime d'exaltation !

Bien en a pris aux Chinois de se rendre. S'il nous avait fallu faire la brêche dans cette énorme maçonnerie, nous eussions consommé toutes les munitions des deux armées, et peut-être n'eussions-nous pas réussi. — Le feu jaillissait à chaque coup de pioche, quand les Anglais coupèrent le haut du rempart pour s'y retrancher.

Une bonne plaisanterie ! Le nom de la porte : *Nang-Tinn-Men* veut dire : Porte de la Paix profonde.

Nous occupons la porte, mais aux termes de la capitulation, nous ne la dépasserons pas, je ne puis

donc encore te parler de la ville. Si le 19 au soir, le traité qui nous laissera pénétrer dans la ville n'est pas connu, nous démolissons Pé-King, et ce ne sera plus qu'un nom dans l'histoire, comme jadis Ninive, Palmyre et Babylone.

Le général Grant est venu cet après midi se concerter avec le Général à l'endroit du bombardement. Le Général ayant accordé jusqu'au 23, a refusé catégoriquement de prendre part à quoique ce fût avant cette date. Le feu d'artifice est donc remis au 23. Si le traité n'est pas signé alors, Pé-King ne sera plus qu'un fait historiqne.

14 octobre.

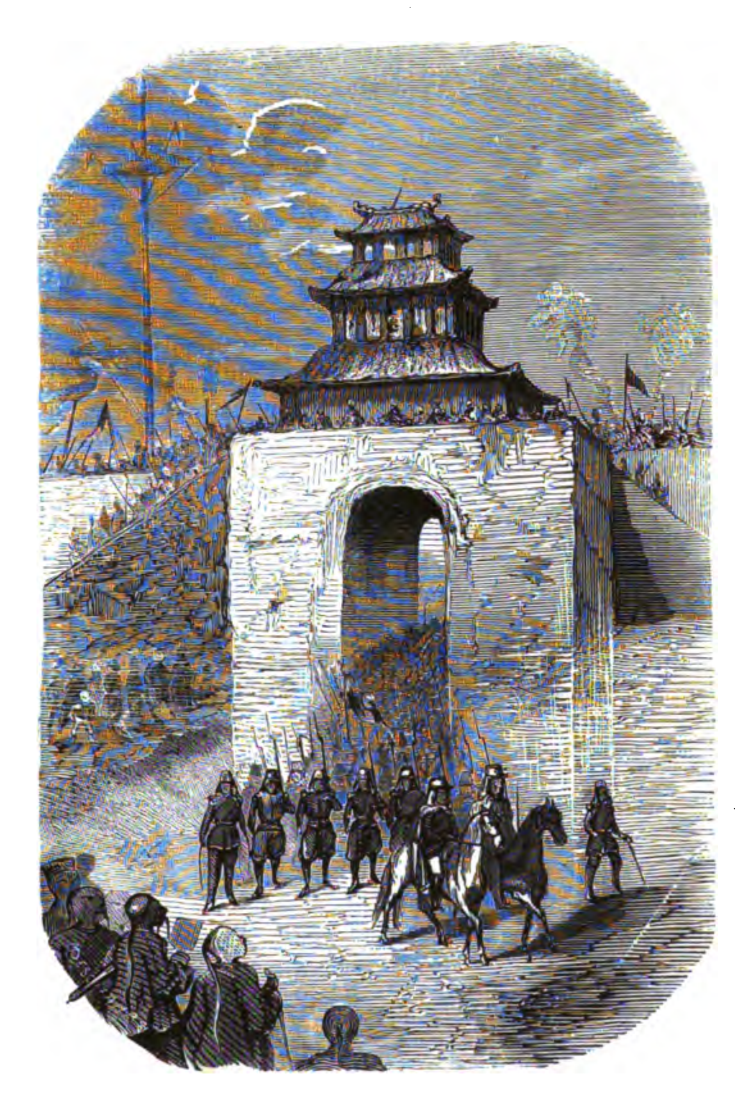
Nous déménageons pour venir occuper deux fort jolies maisons à 500 mètres de la porte. Nos troupes occupent un espèce de camp barraqué tartare, tout près de là. Nous sommes à merveille. Le temps se refroidit, je ne me plains donc pas d'un gîte plus chaud.

15 octobre.

Pluie à verse, je t'écris.

16 octobre.

Il fait beau, on voit la neige sur les montagnes. Il gèle la nuit. Mais grâce à ma fourrure je brave les frimas, j'affronterais la Bérésina !



Entrée des Alliés à Pé-King

13 OCTOBRE 1860.

Imp. Arnaud et Comp. Marseille

17 octobre.

La neige épaissit sur les montagnes. Il fait un froid de loup. Nous allons par un temps gris et une bise glaciale à l'enterrement des prisonniers Anglais. Tous les officiers Français, une centaine environ, qui ont pû se procurer des chevaux, suivent le Général en chef. A notre grande satisfaction, nous sommes presque aussi nombreux que les Anglais. On enterre ces malheureux au cimetière Russe, à deux kilomètres d'ici. Par moment, il nous arrive des bouffées cadavériques affreuses. Ce long convoi, précédé par trois prolonges d'artillerie portant les cercueils, est d'une tristesse navrante, que l'aspect de cette longue plaine de sable, coupée çà et là par quelques bonquets d'arbres d'un vert sombre, et ce ciel lugubre ne contribuent pas à diminuer.

18 octobre.

Le matin, arrivent à notre camp les trois derniers cercueils : MM. Dubut, Osouf, chasseur à pied et . . . . . . soldat d'administration. Car bien que j'aie parlé de ces malheureux à une autre date, on ne les a rendus tous qu'en plusieurs fois. On ne les reconnaît qu'aux restes de vêtements qu'ils portent encore. Leurs membres horriblement contournés attestent les atroces souffrances qu'ils ont subies. — L'enterrement aura lieu après le traité ou la prise, dans l'ancien cimétière des Jésuites français, dans

Pé-King. Le Cimetière n'est pas entretenu, mais a été respecté par les Chinois. — Dans l'après-midi, le Général a une entrevue avec deux mandarins à bouton rouge (1re classe), Tsin et Tchong. Ils sont laids et sales. Un tas de magots à boutons bleus, blancs, dorés, en cristal, etc., les suivent. Les chefs pénètrent seuls chez le Général, je me vois forcé d'intervenir auprès d'un de leurs aides-de-camp qui injuriait fort un de nos coolies. Je lui demandai simplement ce qu'il voulait, mais comme le ton fait la chanson, un bouton plus important que lui le mit à la raison chinoisement, en me faisant une foule de protestations auxquelles je dus mettre fin en lui tournant le dos. C'est dans cette entrevue que le Général accorda un dernier délai.

Voilà, mon bon père, ce que je puis te dire quant à présent, et pourtant je résume la situation :

L'Empereur est à Tjé-Hol en Tartarie. On dit aujourd'hui qu'il s'est empoisonné. Suivant une autre version, il aurait abdiqué en faveur de son frère, le prince Kong qui est ici à Pé-King, mais cet infortuné bien que favorablement disposé pour nous, qu'il a pourtant bernés tout le temps, a une peur bleue et on ne sait jamais où il est. Il change de gîte chaque soir. Ce qui ne le rassure pas, c'est l'acte de vandalisme des Anglais qui, hier 18 octobre, ont été démolir les restes de Yuen-Ming-Yuen et les incendier. Cet admirable palais, ou plutôt ces admirables palais, qui, bien que dépouillés de leurs richesses passées

n'en restaient pas moins une merveille, ne sont plus qu'un monceau de cendres. C'est détruire pour le plaisir de détruire, et le Général de Montauban, non-seulement ne s'est pas associé à cet acte de sauvagerie, mais a hautement et énergiquement protesté. Dis-le et répète-le. Il y a des choses qu'on ne saurait crier assez haut, et sa protestation restera acquise dans l'histoire à l'honneur de la France et de l'armée Française comme au sien.

Et c'est comme cela que nos alliés prétendent montrer que nous ne sommes pas des Barbares !

Deux bruits : 1° San-Ko-Lin-Sin se serait empoisonné. 2° Le prince Kong demanderait une entrevue au Général sous la protection de l'Ambassadeur Russe.

Mon pauvre Zill est abîmé de rhumatismes, aussi va-t-il fuir le froid et m'attendre au midi le plus tôt possible ; j'aspire à le voir sous un ciel plus propice. Son existence africaine l'a déshabitué des rigueurs du nord. Nous ne partirons guère que le 1er novembre, et alors je te rejoindrai dans le plus bref délai, crois le bien. — Adieu je t'embrasse.

A M. LE COLONEL COLLAVIER D'ALBICI.

PÉ-KING, 20 octobre 1860.

MON CHER COLONEL,

Vous ne vous êtes pas trompé, c'est bien *Pé-King* que vous venez de lire ! Le drapeau français flotte sur les murs de la capitale du Céleste-Empire et je suis sûr que votre cœur de soldat aura tressailli au bruit de ce triomphe.— Une brillante campagne de trois mois aura produit un résultat inouï.— Trois armées de 60,000 hommes chacune, battues dans une série de sept glorieuses affaires, dont je n'ai malheureusement, par suite de maladie et d'un voyage à Tah-Lien-Whan, pu voir que la fin, quarante lieues dans un pays inconnu, couvert et difficile, huit cents canons pris ; voilà notre bilan.— Et, ce qui est plus beau encore, et que nous allons voir, solennellement reconnu dans le traité, avant huit jours : reconsécration et remise aux mains des missionnaires français de l'ancienne église des Jésuites,

au centre de Pé-King. Nous y enterrerons nos six compatriotes, morts victimes de la trahison et de la barbarie des Chinois! Un septième manquera, le vertueux abbé du Luc; mais ce sera la plus belle vengeance de ce martyre que le rétablissement de la Croix à côté du palais du Fils du Ciel.

A propos de palais, nous venons de piller et les Anglais d'incendier la huitième merveille du monde, le chef-d'œuvre de plusieurs dynasties, le palais de Yuen-Ming-Yuen, la plus belle chose que j'aie vue de ma vie et que je verrai jamais. Je n'essaie pas de vous le décrire ici, ce serait presque un volume. Peut-être ma plume abordera-t-elle plus tard cette difficile tâche, mais en tout cas, j'essayerai de vous donner verbalement une idée de ces splendeurs à mon retour à Marseille.

. . . .

Vous aurez appris par les journaux le pillage dont je vous ai parlé plus haut, et, sans aucun doute, on aura fait suivre ce récit de commentaires plus ou moins flatteurs pour nous. Mais sans entreprendre l'apologie d'un fait de ce genre, permettez-moi d'en faire ressortir le côté moral et utile. C'était le seul moyen que de frapper l'esprit des mandarins et surtout la cour. Piller et brûler Pé-King n'était rien en comparaison. Qu'importait en effet à celui qui est tellement au-dessus de tous, que nul ne peut lever les yeux sur lui? Tandis qu'à Yuen-Ming-Yuen, c'était directement l'Empereur que nous

frappions. Nous ne faisions du mal qu'à un homme et nous laissions derrière nous un souvenir éternel de notre vengeance et un sentiment de terreur chez les grands, qui pourra assurer notre tranquillité dans l'avenir. Si dans quelques jours (le 25 probablement) nous allons conclure la paix, nous la devrons en grande partie à cet acte d'énergie d'autant plus frappant que les petits ont été protégés par les plus sévères punitions.

Adieu, etc.

PÉ-KING, 25 octobre 1860.

25 octobre, mon bon père, 25 octobre 1860. Relis bien cette date, et souviens-t'en, car elle marquera dans l'histoire du monde. Un prestige sans exemple, la gloire d'avoir tenu en échec pendant plusieurs siècles la civilisation de l'occident, tout cela s'est effacé sous

« La trace altière
« Du pas de nos chevaux,

comme dit Alfred de Musset. Nous sommes entrés 2,500 environ dans Pé-King, où la paix a été signée. Mais je veux te raconter la chose par le menu.

Ce matin, notre première visite a été pour l'écurie. Nous y avons surveillé en personne le pansage, et pour ne parler que de mon pauvre petit cheval, l'opération était bien nécessaire. Il faut bien être beau quand on va à la cour. Après quoi, inspection des cantines pour arriver à ce résultat. Hier, nous n'avions plus d'habits, cela compliquait donc la chose. Néanmoins, et comment cela se fit-il, le Diable seul le sait, on repêcha une nippe oubliée dans un coin ou dans l'autre, et chacun se trouva à peu près présentable. Je ne parle naturellement pas des Généraux et de l'Ambassade. Le Général était en habit brodé, culottes blanches, chapeau à plumes, etc., grandissime tenue, enfin. Les officiers d'état major avaient des tuniques en bon état. Le capitaine Chanoine seul,

dont les bagages avaient été pillés à Tong-Tchéou, manquait d'aiguillettes. L'Ambassade était en habit noir et casquette, ce qui est assez peu diplomatique. Faisons pourtant une exception en faveur de M. de Mernouillet, deuxième secrétaire, qui est en grand uniforme, et du baron de Méritens, interprête, qui porte un uniforme de commissaire de police, en fort joli état, ma foi. Les officiers ont saisi l'occasion de faire prendre l'air à leurs épaulettes. Le commandant Tricault, du *Duchayla* et M. Jaurès, l'aide-de-camp de l'amiral Charner, sont en habit brodé avec des selles chinoises sur leurs rosses. C'est magnifique ! Nos spahis sont ornés de splendides burnous écarlates, que l'on a fait faire à Tien-Sin. Leurs selles sont recouvertes de housses pareilles. Leurs étriers, étamés à neuf, étincellent au soleil. Des cavaliers d'artillerie forment deux pelotons. Ils ont, d'où celà peut-il sortir? des épaulettes et des fourragères magnifiques. Leur casque blanc est orné d'un turban rouge, celui des chasseurs d'Afrique, d'un turban bleu de ciel. L'infanterie a ses turbans économiques du Palais; Fauchery, le correspondant du *Moniteur*, a le paletot marron des grands jours. Enfin, chacun est dans ses plus beaux atours Nous partons en assez bon ordre ; le Général est précédé des trois drapeaux du 101e, du 102e et du régiment d'infanterie de marine.

Devant le baron Gros, le traité est, moins heureux que M. de Malbrouck, porté sur un coussin de soie.

par quatre sous-officiers seulement. Le baron Gros est porté dans une chaise.

Mais j'ai anticipé ; reprenons : l'Ambassade et les évêques (*) viennent déjeuner au quartier général; *Bartholomeus* (*) *meus* est naturellement à *dexteris meis*. Je passe latiniste en chef. Après quoi nous nous mettons en marche.

A l'entrée en ville, les troupes faisaient la haie, puis se formaient en pelotons derrière le cortége, qui laissaient quelques compagnies de distance en distance. Malgré la confiance illimitée que donne la signature de la paix, quelques canons font partie du cortége. Nous entrons en ville; jusque là tout va très-bien. Mais avant que nous ayons fait cinq cents pas, hommes, chevaux, harnais, uniformes sont de la même couleur, c'est-à-dire du plus beau noir.

Le sol est en effet couvert d'une affreuse poussière noire de deux pieds d'épaisseur, qui a tout-à-fait l'air de charbon en poudre. Ce n'est donc pas à travers le prisme enchanteur du triomphe, mais bien à travers le voile de crêpe qui se dépose sur mes lunettes que je vois la ville. Ne sois donc pas étonné si je ne suis que modérément enthousiasmé. Du reste, elle est

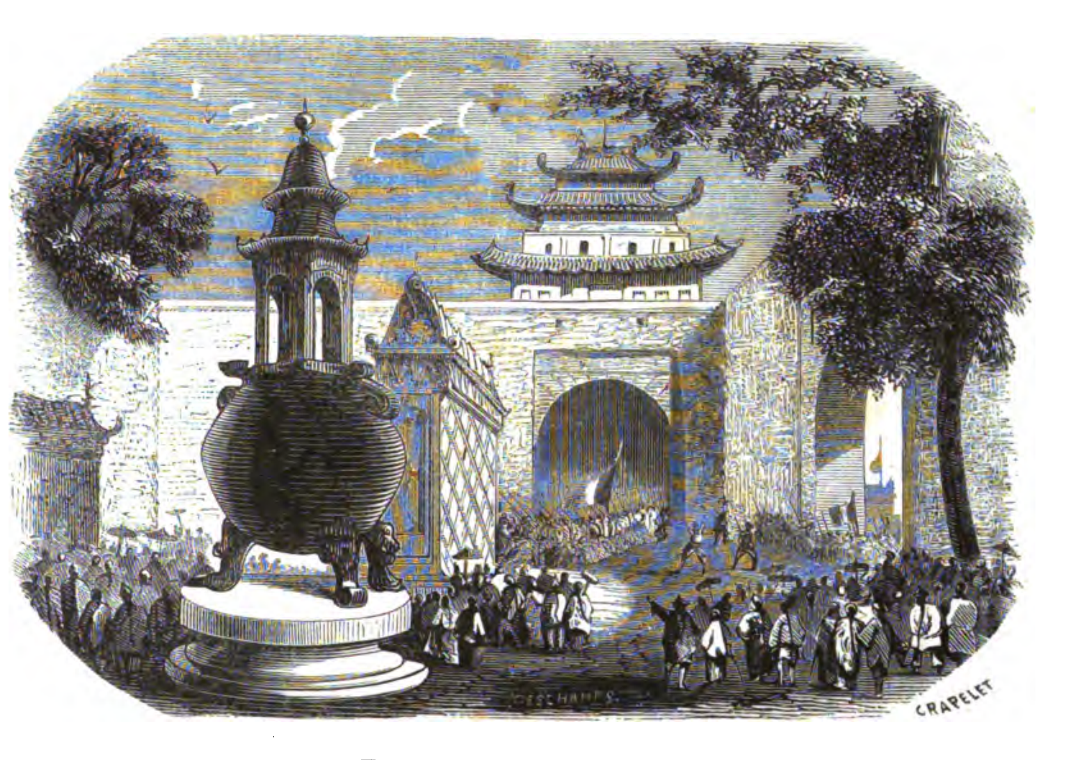
(*) Mgr Mouly, évêque du Pé-Tché-Li, et Mgr Anouilh, évêque du Shan-Tong.

(*) Prêtre chinois, vicaire de Mgr Mouly, qui parlait fort bien latin, et avec qui M. Armand Lucy était dans les meilleurs termes.

laide la ville. Ces immenses rues deux fois larges comme le boulevart sont tantôt en contre-bas des maisons, tantôt en haut d'un remblai. Les maisons n'ont qu'un étage et sont généralement disgracieuses. Mais en revanche quelques unes sont sculptées et dorées comme un boudoir de parvenu. Pé-King a dû être splendide autrefois.

Nous passons en effet de place en place sur une chaussée dallée. Mais hélas! les dalles ont pris toutes les positions, la position horizontale exceptée. On dirait les glaçons d'un fleuve en débâcle. C'est donc un exercice d'équitation assez compliqué que de mainteuir sa monture sur les quatre membres.

Plus loin, c'est un pont en dos d'âne, avec le même dallage fantastique. Il passe sur un canal à sec qui jadis menait l'eau à un grand lac situé entre les collines artificielles du palais, que nous avions vues du haut de la briqueterie, le 5 octobre. Aujourd'hui faute d'entretien, lac et canal sont privés d'eau. Parfois un trou béant nous montre qu'il y a eu des égoûts fort bien construits, comblés aujourd'hui presqu'entièrement. Çà et là des arcs de triomphe en bois, témoignage de satisfaction des empereurs à un personnage quelconque, ou hommage rendu à une vertu. Les uns neufs et brillants de dorures et de peintures, les autres vermoulus et en ruines. Je ne sais si le mot *entretien* existe dans la langue Chinoise, en tous cas, il ne sert pas à désigner une chose commune. Enfin après six interminables kilomètres au



Entrée solennelle à Pé-King

25 OCTOBRE 1860

Typ. Arnaud et Comp., Marseille

milieu de ce nuage brûlant nous arrivâmes au *Hing-Pou* ou tribunal des rites. C'est là que devait se signer la paix. Nous entrâmes dans deux cours au bout desquelles était une vaste salle fort mal entretenue. Trois tables formant fer à cheval et recouvertes de calicot rouge y étaient disposées. Le prince Kong vint au-devant de l'Ambassadeur et du Général qui avaient eu le temps de se débarrasser de la poussière. Il était entouré d'une foule énorme de mandarins de haut grade, deux ou trois cents peut-être. Ses premières paroles furent pour faire remarquer qu'il était venu sans escorte au milieu de celle du Général. (Entre nous soit dit, il devait savoir que peu lui aurait servi d'en avoir une, si nous avions désiré le prendre. Il n'y avait pas si longtemps qu'on avait prouvé à l'armée Chinoise son impuissance.) Tous les mandarins présents étaient de l'ordre civil, sans aucune exception. Les broderies de leurs robes ne représentaient en effet que des oiseaux. Les insignes sont au contraire des quadrupèdes pour les mandarins militaires. Le Prince portait une robe de soie brune. Sur la poitrine, le dos et les épaules, étaient des broderies en forme de médaillons arrondis représentant le dragon à cinq griffes qui est, comme je crois te l'avoir dit, l'insigne particulier de la Famille Impériale. En Chine on trouve des quantités d'objets marqués du dragon, mais à quatre, trois ou deux griffes. Ce n'est que par hasard que l'on trouve quelquefois un objet au dragon à cinq griffes, et dans ce cas, c'est ou le produit

d'un vol, ou une défroque hors de service du Palais Impérial, à laquelle l'usure n'a laissé aucune espèce de prix. Quant au dragon à un autre nombre de griffes, je n'ai pu savoir si l'idée Chinoise était d'en faire un simple ornement, ou s'ils étaient destinés à abuser le public, comme certaines couronnes à neuf perles que l'on aperçoit quelquefois en France.

Pour en revenir au prince Kong, je te dirai qu'il portait en outre un bonnet bordé d'une admirable fourrure en zibeline noire comme du jais, et que ne surmontait aucun bouton, ni aucune plume de paon. Je ne crois pas, comme certains, que ce fût une affectation de sans-façon blessante pour nous. Dans mon opinion, au contraire, cela ne part que du dédain qu'a naturellement pour toutes ces distinctions celui qui est si élevé au-dessus des autres.

Un collier de jade vert complète son costume.

Personnellement, c'est un grand jeune homme mince et pâle. Il a la physionomie fine et intelligente, malgré un masque de marbre. Ses lèvres, qui semblent naturellement minces, pendent d'une manière disgracieuse. Il a l'air très-fatigué; est-ce la peur que nous lui avons faite, est-ce l'opium, est-ce l'abus de la vie? Je crois que tout cela y entre pour quelque chose. Il peut avoir environ vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Il a des mains à faire mourir de jalousie nos jolies femmes. Les menottes d'Amélie de B.... elle-même auraient presque l'air de petites pattes en comparaison. Hier les Anglais ont eu le mauvais goût

de faire attendre le Prince deux heures et demie. Lord Elgin voulait avoir la petite satisfaction tout anglaise de lui faire sentir qu'il était le plus fort. Nous, au contraire, nous sommes arrivés à l'heure ponctuellement convenue, et, sans avoir beaucoup d'empressement, le Prince a, dit-on autour de moi, l'air moins désagréable et moins renfrogné qu'hier. Car les Chinois qui ne sont pas plus bêtes que d'autres, et sont, du reste, les très-humbles serviteurs de l'étiquette, ont parfaitement saisi et apprécié la différence des deux procédés.

Et puis, d'un autre côté, ses terreurs commencent à s'apaiser, il commence à comprendre que si nous sommes des diables, nous ne sommes pas encore aussi farouches qu'on veut bien le dire.

Derrière lui, à droite, est, dans une sorte de tribune, la Princesse sa sœur. C'est une jeune femme d'une beauté admirable, autour de laquelle sont plusieurs autres dames dont quelques-unes fort jolies. N'ayant aperçu jusque là que d'affreux monstres, décorés du nom de femmes à je ne sais quel propos, je fus littéralement émerveillé ; aussi ne sois pas étonné si je ne te dis que peu de choses sur la cérémonie, je n'y prêtais qu'une médiocre attention. Le Prince se mit au sommet du fer à cheval, faisant asseoir les Français à sa gauche, qui est ici la place d'honneur. Les officiers généraux s'assirent seuls. Nous autres, nous grimpâmes sur une espèce d'estrade d'où l'on dominait la scène. En face de nous étaient une grande

quantité de mandarins de tous grades. Quelques-uns avaient des têtes remarquables. Il y en avait surtout un vieux, à longue moustache blanche, bouton de corail et plume de paon qui était splendide. Il semblait fort intelligent, et joignait à cela le plus grand air de dignité du monde.

Quand nous eûmes regardé autour de nous, nous nous occupâmes de la cérémonie.

Le Prince, qui, malgré l'étalage qu'il avait fait de sa confiance en nous, n'était que médiocrement rassuré, se penchait en avant à chaque instant pour mieux voir le Général, et son regard trahissait à la fois la curiosité, l'effroi et l'admiration. Il faut te dire qu'après les salutations de rigueur chacun s'était recouvert. Le Prince avait naturellement salué à la Chinoise, en joignant ses deux poings à la hauteur de la poitrine, les coudes collés au corps, puis les agitant verticalement au moment du salut.

Au bout de quelques minutes, on apporta du thé que l'on offrit au Prince, au Général, à l'Ambassadeur, aux principaux Mandarins et aux officiers supérieurs Français. Le Prince prit sa tasse, l'éleva des deux mains à la hauteur du front, salua l'Ambassadeur et le Général, puis but. A ce moment, il y eut un petit mouvement parmi les Chinois. Tous les regards se fixèrent sur nos deux hauts personnages, une espèce de demi sourire parut sur les lèvres du Prince. Il attendait sans doute un mouvement d'hésitation, de crainte d'empoisonnement, que sais-je ?

Mais il dut être désappointé, car ces Messieurs, saisissant leurs tasses de la main droite, les vidèrent d'un trait sans sourciller, après avoir fait le petit salut qui dans toutes les langues ou plutôt mœurs Européennes veut dire : A votre santé! Quelques minutes après, nouvelle tasse de thé. Cette fois le Général et l'Ambassadeur font le salut chinois, auquel le Prince, qui parut charmé de cette attention, répond à la française.

Pendant ce temps, les simagrées diplomatiques allaient leur train, le traité était lu de part et d'autre au grand amusement du baron de Méritens. Le comte de Bastard de son côté parait singulièrement préoccupé, et fait une petite querelle au comte de Vernouillet (le deuxième secrétaire) qui avait failli remettre le traité avant de tenir l'exemplaire des Chinois.

Tout-à-coup le Prince Kong adresse à l'abbé Delamarre une question d'un air inquiet. Celui-ci lui répond en souriant. Le Prince paraît alors enchanté. Voici ce qui se passait : hier les Anglais avaient eu l'idée, assez bonne du reste, mais un peu extraordinaire, de faire faire par Béato, leur admirable photographe, la photographie de la scène. Si bien qu'au moment où le Prince Kong signait, Lord Elgin fit entendre le commandement de : « fixe ! » L'immobilité peut être le plus beau mouvement du soldat, mais sans contester cette vérité, le Prince trouva cette plaisanterie quelque peu déplacée vis-à-vis d'un homme de son rang, d'autant qu'il semblait croire à

un autre but : Que les Anglais, craignant de lui voir nier plus tard la conclusion du traité, entendaient pouvoir lui en exhiber la preuve matérielle. Il s'informait donc si nous allions procéder à la même cérémonie. Sur la réponse négative, il demande si nous n'avions pas de photographes. Il lui fut dit que nous nous en avions, mais que le Général et l'Ambassadeur n'avaient pas voulu manquer à ce point aux égards qui lui étaient dùs. Le joli de l'affaire, c'est que le hasard nous avait servis à souhait ; nous attendions Béato, et je ne sais pourquoi il n'est pas venu.

Quand le traité fut signé, le baron Gros offrit au Prince Kong deux petits portraits cartes de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, auxquels il avait eu l'attention délicate de joindre le sien.

Enfin on se leva, le Prince s'avança spontanément au devant du Général et du Baron Gros, et leur secoua cordialement la main. Cela fit grande impression, surtout quand on rapproche ce fait du regard de haine qu'il lançait hier à Lord Elgin. Tant mieux s'il a compris notre politique; si, comme on le dit, il a l'esprit élevé, il aura apprécié notre dignité dans la victoire, et nous aurons en lui un appui utile à la cour de Pé-King. Il aura saisi la différence entre ces insulaires avides qui ont encore pris un territoire (la presqu'île de Cow-Loon) en face de Hong-Kong, et nous, qui n'avons demandé qu'une satisfaction morale (le rétablissement du culte catholique). Espérons que, grâce à lui, nous pourrons lutter victo-

rieusement en Chine contre ces dignes marchands d'opium, qui nous adorent peu malgré leurs protestations, et qu'empêche de dormir l'auréole de gloire qu'a placée au front de la France le vainqueur de Magenta et de Solférino. Espérons que, grâce à la modération dont nos chefs ont fait preuve en cette occasion, nous déjouerons aisément en Chine les menées par trop habiles de nos bons voisins, pour qui, en définitive, nous aurons encore versé notre sang et dépensé nos millions. Ce sera la réponse à cette menace pour rire des 500,000 carabines de leurs riflemen, si courageusement déterminés à repousser une invasion fantastique.

Il était important de montrer aux Chinois ce que nous étions et ce que nous valions. Croirais-tu, en effet, que nos chers alliés avaient eu la gentillesse de répandre parmi les Chinois le bruit que nous étions des mercenaires à leur solde !

Mais c'est assez de politique pour un jour.— Parlons du pauvre Zill; il n'a pas assisté à la cérémonie. Il est reparti ce matin en charrette pour Toug-Tchéou, d'où il retournera en jonque à Tien-Sin. Il est fort souffrant, perclus de tous les membres, et entre nous, je ne suis pas tout-à-fait sans inquiétudes. Enfin, avec l'aide de Dieu, espérons qu'il surmontera cette épreuve.

Le retour de la cérémonie s'effectua comme l'allée.

Revenu à la maison, je ne pus m'empêcher de croire, comme le Chichois de Bénédit, qu'on avait ra-

mené le nègre à ma place. Pourtant, je me tâtai, c'était bien moi, et je dus donner un démenti formel à mon miroir. Mais au moment même où je t'écris, malgré trois seaux d'eau, le charmant visage que tu me connais, et dont je suis fier à juste titre, n'a pas encore retrouvé ces lys et ces roses qui en font l'ornement.

Allons, adieu, mon bon Père, je me hâte de clore cette lettre. Notre excellent Général me fait la faveur de la joindre aux siennes qu'emporte le courrier par lequel Lord Elgin rend compte à son gouvernement de la signature de la paix.

Il est impossible d'être meilleur pour moi, et réellement, dans sa position, je lui suis plus reconnaissant que je ne saurais te dire. En effet, avant cette bienheureuse campagne que le traité vient de terminer, je ne soupçonnais pas ce qu'était la guerre pour de vrai. Je n'en connaissais pas beaucoup plus que les rimes : « Gloire et Victoire, Guerriers et Lauriers » de notre poésie classique. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. J'en ai vu un rude échantillon. Je ne parle pas seulement de l'action entraînante, énivrante, en dépit de ses suites fatales, mais le seul mouvement d'une armée, les soucis d'un chef, son immense responsabilité, ses insommies, ses prévoyances, sa touchante sollicitude pour le dernier de ses hommes, ses préoccupations alors qu'il lui faut manœuvrer de conserve avec un chef étranger, indépendant et son égal, voilà l'immense devoir que je vois

peser chaque jour sur notre bon Général. Je le vois s'user à la peine, mais que lui importe; il faut qu'il suffise à tout, il faut que rien ne lui échappe. A présent je sais ce que c'est qu'un général en chef. — Et pourtant, entre nous, la superbe position qui lui avait été faite d'abord s'était trouvée bien amoindrie, et quant à la marine, et quant à la diplomatie, car tu sais qu'il réunissait au départ tous ces pouvoirs dans la main. — Je vois autour de moi une foule de faits qui me font dire que les choses n'auraient peut-être pas été plus mal pour avoir été maintenues telles quelles. Aussi, j'admire le Général; pas un mot de plainte, pas même l'expression bien naturelle du regret qu'il doit éprouver; non, il est soldat avant tout; obéir et commander, il ne sort pas de là. C'est, en vérité, admirable, et je suis tout fier d'avoir vécu ainsi presque sous sa tente, et de m'être vu traité par lui comme un second fils, ainsi qu'il te l'avait promis. Mais il se fait tard, adieu.

TIEN-SIN, le 10 novembre 1860.

Nous voici donc de retour à Tien-Sin, mon bon père, et j'y trouve ta lettre du 9 septembre, qui, cette fois, n'a pas même mis deux mois à me parvenir. C'est pour moi une grande joie, car tu ne peux te figurer ce que c'est que d'être isolé de tout ce qu'on aime, et combien l'éloignement vous fait apprécier à sa juste valeur la vie d'intérieur et de famille. Rien, rien ne peut compenser ce vide que l'on sent ici autour de soi.

Ceci dit et senti, revenons au journal comme d'habitude. Ne t'étonne pas s'il y a des répétitions de ce que je t'aurai dit. C'est écrit, et je copie textuellement.

19 Octobre.

Je t'écrivais donc tout un paquet de lettres.

20, 21, 22 Octobre.

Rien de saillant.

23 Octobre.

— Dans l'après-midi se dirigent vers le quartier général plusieurs voitures chinoises dont une est surmontée du drapeau tricolore. C'étaient deux personnages attendus avec bien grande impatience, Messeigneurs Mouly, évêque de Pé-King et Anouilh évêque du Pé-Tchi-Li, qui, sortant de leurs cachettes,

venaient nous rejoindre. L'un d'eux parlant latin à un prêtre Chinois, celui-ci m'adressa la parole dans cette langue. A ma grande joie, je le compris, et pendant une heure que Sa Grandeur passa chez le Général, nous causâmes comme une paire d'amis. Je me croyais encore très capable d'écrire en latin potable, mais, même en réthorique, je ne me serais jamais cru assez fort pour soutenir une conversation, surtout avec un Chinois ! Te le dirai-je : à la fin, non seulement je ne cherchais plus les mots, mais je m'efforçais de parler élégamment, et les *que retranchés*, les tournures abondaient. Mon ami Barthélemy (pardon, *Bartholomœus*) m'a accablé de compliments sur ma diction élégante ; ma foi ! je ne me croyais pas si « fort en thême. »

— A l'instant même, on m'annonce qn'au lieu de partir à 3 heures, comme il était dit, la poste part à 7 heures, ce matin. Je n'ai donc que quelques minutes, je t'écrirai prochainement plus au long ; voici le journal sommaire :

24 Octobre.

Traité anglais. Photographie de la séance, ce qui déplaît fort au prince Kong. Les évêques dînent chez le Général. Je suis naturellement voisin de mon ami Barthélemy et reparle latin.

25 Octobre.

Nous signons le traité. Le hasard nous sert en

empêchant de photographier. Affreuse poussière noire. Le prince Kong est charmant, plein de dignité. — Je t'écris.

26 octobre.

Je traverse la ville Tartare pour aller voir l'église catholique avec le colonel du génie Dupouet. Fort mauvais état.

27 octobre.

Nous y retournons avec le Général. Pluie.

28 octobre.

Enterrement de nos pauvres prisonniers, à deux lieues. Beaucoup d'Anglais. Toute l'ambassade Russe. Les évêques officient. Revenus par la ville.

29 octobre.

Pluie battante. Trois lieues à cheval pour aller au service funèbre, à la reconsécration de l'église et au *Te Deum* pour la paix. Je t'enverrai le récit de cette imposante et touchante cérémonie.

30, 31 octobre.

Bibelotage à Pé-King avec le Général. J'ai acquis quelques jolies choses.

1er novembre.

En route. Coucher à Pa-Li-Kia-Ho. (Voir la carte).

2 novembre.

Coucher à Ma-Tao. Il gèle, c'est fort désagréable. Le 101e est superbe de gaité; la trainée des calembours a pris feu, gare la mine ! — Sais-tu pourquoi les Chinois laisseront pousser leurs cheveux ? — Parce que nous avons apporté la mort-aux-*ras*. — Sais-tu pourquoi lesdits ne parlent jamais en prose ? — Parce qu'ils ont des vers *à souhait* ! — Sais-tu pourquoi. . . . . . je m'arrête tout court ? — C'est qu'à la distance, tu pourrais bien me tirer l'oreille. Mais le 101e va de l'avant comme à la bataille ! Crap. . . de 101e va ! clamerait le grand Odry !

4 novembre.

Coucher à Po-Kou. Il gèle toujours. Battu la semelle des pieds et des mains. Mangé salé, pas grand chose ! Thé. Nos troupiers ont le froid jovial, ils lui rient au nez, ça leur tient chaud.

5 novembre.

Arrivée à Tien-Sin. Je me réchauffe volontiers.

6, 7, 8, 9 novembre.

Promenade dans Tien-Sin, où je revois mes bons amis de la *Fusée*.

Un gros chagrin ! Un ravissant petit chien s'était emparé de moi, dans le palais, une sorte de King Charles extraordinaire, ayant depuis le milieu du corps

jusqu'au bout de la queue, une vraie toison de soie blanche, à ne pas voir les pattes, et avec cela les oreilles rases, moins une touffe de longs poils horizontaux. La charmante créature couchait sur mon lit. Je l'avais baptisée Hien-Fon du nom de son empereur et maître. — Eh bien ! Un officier anglais m'a volé sans scrupule mon pauvre Hien-Fon ; et mon imbécile de soldat, qui le lui voit entre les mains, n'ose le lui reprendre ! — Si je n'avais pas tant de barbe, je pleurerais de rage.

10 novembre.

Ecrit la présente. Elle va où je voudrais être. Quand donc t'embrasserai-je mon bon père ? Il y a des moments où pour un rien je sauterais à bord de la première coque pour aller me pendre à ton cou : oui, mais la passion de voir, *novi sacra fames*, dirait mon oncle, a demandé satisfaction complète. Et maintenant qu'elle l'a obtenue, je suis bien décidé à m'éloigner le moins possible du foyer. J'en ai assez comme cela.

TIEN-SIN, 12 novembre 1860.

Je t'ai promis de t'envoyer un petit travail sur l'église de Pé-King, — le voici (*).

LES ÉTABLISSEMENTS CATHOLIQUES DE PÉ-KING.

SOUVENIRS DE CAMPAGNES.

« Conformément à la clause de l'édit impé-
« rial rendu le 24 mars 1847, sous le règne de
« l'illustre empereur Tao-Kouang, tous les
« établissements religieux et de bienfaisance
« qui ont été confisqués aux chrétiens leur
« seront rendus avec leurs dépendances. »

(Traité du 25 octobre 1860, art. 6.)

A partir du moment où l'armée française a mis le pied sur les côtes du Céleste Empire, sa marche n'a été qu'une suite non interrompue de victoires et de succès; les brillantes affaires de Tsin-Kou (12 août), Si-Kou (14 août), l'avaient menée devant les fameux forts de Ta-Kou, à l'embouchure du Peï-Ho. Chacun sait qu'ils furent enlevés le 21 août, après une vigoureuse résistance. Ce succès ouvrit à nos soldats les portes de Tien-Sin. Le 9 septembre, le

(*) Cet article a paru dans la REVUE DE MARSEILLE ET DE LA PROVENCE. Je le reproduis sans y rien changer.

Général de Montauban partit pour Pé-King où l'on devait traiter. Il avait fort peu de monde avec lui. Mais peu importait, puisque l'on considérait la paix comme faite. La trahison des Chinois remit tout en question. Néanmoins, cette question fut rapidement tranchée. Les batailles de Koat-Soun (que les Anglais appellent Shan-Kia-Houen) et de Pa-Li-Kia-Ho (18 et 21 septembre) et le combat d'Yuen-Ming-Yuen (6 octobre) conduisirent nos troupes sous les murs de Pé-King.

I.

La tranchée fut ouverte le 10 septembre, à soixante-quinze mètres de la place, et le 13, dans la matinée (jour fixé pour l'ouverture du feu), la porte la plus rapprochée de nos batteries (*Nang-Ting-Men*, Porte de la Paix Profonde) capitula; elle fut occupée à midi. Le lendemain, sans plus tarder, le mandarin à bouton de corail (*) Hen-Ki, gouverneur de la Maison Impériale (fonctions équivalentes comme nature et comme importance à celles de nos ministres d'État) fut informé qu'une des clauses du traité se-

(*) On n'ignore pas que les mandarins sont divisés en classes qui se distinguent par la couleur du bouton qui surmonte le chapeau. Ce bouton, de la grosseur d'une noix, est en corail rose pour la première classe, en corail rouge pour la deuxième; en verre bleu pour la

rait la remise aux missionnaires Français de l'église ou des églises catholiques pouvant exister à Pé-King, et le libre exercice du culte dans tout l'Empire du Milieu.

Hen-Ki n'y vit pas d'objections, mais répondit qu'une seule des deux églises, construites sous le règne de l'empereur Kang-Chi, subsistait encore. C'était l'église portugaise. L'église française, située dans l'enceinte même du palais impérial, avait été rasée. L'autre n'avait été préservée que par la présence d'une inscription due à l'empereur Kang-Chi. En conséquence, dans l'après-midi du même jour (14 octobre), le Général en chef envoya le commandant Campenon, de l'état-major général, et M. Lemaire, premier interprète de l'armée et interprète du consulat de Shang-Haï et Ning-Pô, pour reconnaître l'état du monument. Ces messieurs, après avoir traversé la ville Tartare d'un bout à l'autre, arrivèrent à l'église en question. Les portes en étaient murées, mais elles avaient encore au fronton le signe du salut sculpté dans la pierre. Le mur en

troisième; bleu opaque pour la quatrième; en cristal pour la cinquième; en porcelaine blanche pour la sixième; en cuivre doré pour les trois dernières classes. Il existe aussi une véritable décoration indépendante du grade dont le bouton est l'insigne : elle consiste en une plume de paon à un plus ou moins grand nombre d'yeux, ou en une plume de corbeau, grade très inférieur. Elle part du bouton et fait un assez gracieux effet derrière le chapeau.

pierres sèches de la petite porte de gauche de la façade fut démoli sans peine, par ordre du mandarin inférieur qui les accompagnait, et voici le spectacle qui s'offrit à leurs yeux. Je puis en parler sciemment, ayant accompagné le Général en chef dans sa visite du 26, avant qu'aucune réparation eût été faite.

II.

Cette église a été construite en 1657, d'après les plans d'un jésuite Portugais, le Père Ricci. Elle est du beau style de la Renaissance et précédée d'une cour assez vaste, dans laquelle on a accès par cinq portes : une grande et quatre petites, dont deux sur la façade, à droite et à gauche de la grande, et une sur chacun des côtés. En avant de l'église, à droite et à gauche de la porte, sont deux monuments de forme bizarre, placés sous deux petits toits supportés par quatre piliers carrés. Ce sont deux tortues monstrueuses, portant sur le dos deux colonnes carrées, dont le chapiteau est formé par des dragons enlacés (*). Sur une de leurs faces

(*) Ces monuments, qui ont un sens symbolique en Chine, et que nous avions d'abord pris pour des tombeaux, existent sur tous les points de l'empire, en pierre, en marbre, en granit. Nous en avons rencontré dans le moindre village. Il paraît, toutefois qu'ils n'ont aucun sens religieux, puisque les missionnaires en sanctionnaient l'usage. (Voir la gravure de la page 93.)

est une inscription. Celle de droite est en chinois et en mantchou, celle de gauche est en mantchou seulement. En se retournant, on voit au-dessus de la porte, du côté de la cour, une troisième inscription en chinois, dont voici le sens, que je dois à l'obligeance du Père Delamarre :

« Demeure du Seigneur du Ciel, construite dans « la vingtième année du règne de l'illustre empereur « Kang-Chi, qui a donné pour épigraphe : *Beau « site comprenant toute perfection*. L'Empereur a « donné quarante mille taëls (*) pour sa construc- « tion. Elle a été détruite le neuvième jour de la « première lune de la quarantième année de Kang- « Chi, par le feu du ciel, et l'Empereur a donné de « nouveau la même somme, sur sa cassette, pour la « rebâtir. Elle a souvent reçu les preuves de la mu- « nificence impériale. »

Ce sont ces trois inscriptions qui ont préservé le temple d'une destruction complète, les Chinois poussant aux dernières limites le respect pour les œuvres de leurs empereurs.

Les portes de l'église, également au nombre de cinq, étaient aussi murées. L'une d'elles fut ouverte, et ces messieurs purent pénétrer à l'intérieur. Cette

(*) Le *taël* vaut environ huit francs. C'est une monnaie en forme de lingot concave. Elle porte généralement à l'intérieur les caractères *Fou*, Bonheur, ou *Khi*, Félicité. *Fou*:  *Khi* :

malheureuse église présentait un spectacle navrant, mais pourtant moins désolé encore que ne s'y attendaient les Pères des Missions. Une épaisse couche de poussière et de débris couvrait le sol. Les dalles du parvis étaient brisées jusqu'à moitié de la nef. Sous l'action du temps et des saisons, une partie de la voute s'était écroulée et laissait voir le ciel.

Les murs, sur lesquels on aperçoit encore quelques traces des fresques qui les décoraient jadis, étaient fortement dégradés par la main de l'homme à la hauteur de sept ou huit pieds. La place de l'autel était encore très-visible, bien qu'il eût disparu. Le long du mur pendaient des cadres dorés, dans lesquels sont encore des chassis veufs de leurs toiles, que, d'après leur nombre et leur disposition, je présume avoir été un chemin de croix. Telle est ici la religion : on l'a privée de ses pompes extérieures, mais la foi a survécu, et grâce à nous, on la verra un jour, et ce jour n'est pas éloigné, plus brillante et plus forte que jamais. La voute, dégradée seulement sur le côté gauche de la nef principale, presqu'au dessus du chœur, est encore ornée de fort belles peintures. Au centre de l'arcade, à l'entrée du chœur, se voient les armes royales de Portugal. La tribune où se trouvaient sinon les orgues, du moins les chœurs, existe encore, et là, comme en bas, se remarquent les mêmes ravages. De balustrades, plus, de vitraux aux fenêtres, encore bien moins, ai-je besoin de le dire? Partout où a pu atteindre la main des pro-

fanateurs, l'œuvre de dévastation s'est accomplie féroce, complète, implacable.

Toutes les dégradations, moins celles de la voute, sont l'œuvre des persécuteurs, et on n'en sera pas étonné, en pensant qu'elle n'est fermée que depuis vingt ans.

Monseigneur Mouly, évêque, mais non plus *in partibus*, de Pé-King, que nous avons possédé au milieu de nous, se rappelle y avoir officié, il y a 21 ans.

L'extérieur est en assez bon état, à part quelques parties de la toiture, ce qui se comprend aisément, et un coin du clocher où a poussé un arbre. La cour était devenue un fourré d'arbres, dont quelques-uns sont déjà assez gros. Le Général en chef, satisfait du rapport de ses délégués, décida que la purification de l'église aurait lieu avant son départ, si l'on parvenait à trouver Monseigneur Mouly, obligé, comme on le pense, de se cacher, mais que nous savions être dans les environs.

Il décida, en outre, que l'on y célèbrerait en même temps le service funèbre de nos six compatriotes morts victimes de l'odieuse trahison de Tong-Tchéou, que les journaux auront relatée et flétrie comme elle le mérite, et dont nous avions tiré une si éclatante et terrible vengeance le jour même où elle fut commise, 18 septembre, et le 21 septembre, sur les champs de bataille de Chang-Kia-Wan et de Pa-Li-Kia-Ho.

III.

Dans l'après-midi du 23 octobre, on aperçut plusieurs voitures chinoises se dirigeant vers notre camp. Celle qui marchait en tête portait un drapeau tricolore, et les factionnaires présentaient les armes aussitôt que ceux qu'elles renfermaient s'étaient nommés. C'étaient, à la grande satisfaction du Général de Montauban, Monseigneur Mouly lui-même et Monseigneur Anouilh, évêque du Shang-Tong. Chacun comprend l'accueil qui leur fut fait.

Le drame militaire de la campagne touchait à son dénouement. Le 24 octobre, les Anglais signèrent la paix. Le 25, le traité entre le Céleste Empire et la France fut conclu par le baron Gros, ambassadeur extraordinaire de France, et le Prince Kong, frère de l'Empereur régnant, Hien-Fon. D'accord avec le Général en chef, le baron Gros fit insérer au traité une clause par laquelle étaient formellement reconnus la remise de l'église et le libre exercice du culte catholique. Au premier mot qui lui en fut dit par le représentant de la France, le prince Kong donna son assentiment sans faire la moindre objection.

En conséquence, l'article 6 du traité fut ainsi conçu :

Conformément à la clause de l'Edit impérial rendu le 24 mars 1847, sous le règne de l'Illustre

Empereur Tao-Kouang, tous les établissements religieux et de bienfaisance qui ont été confisqués aux Chrétiens, leur seront rendus avec leurs dépendances.

C'était clair, explicite; non seulement l'église, mais le cimetière, mais les différents emplacements qui avaient été concédés aux Chrétiens par la munificence des Empereurs, nous étaient remis.

Restait maintenant à assurer l'exécution de cette promesse. Le lendemain, sans autre retard, le Général en chef, dont le quartier-général était resté établi dans le faubourg de Nang-Ting-Men, à deux kilomètres de la ville, partit pour aller, en personne, visiter l'église, accompagné du commandant de Bouillé, son aide-de-camp; de deux de ses officiers d'ordonnance, le capitaine de Montauban et le lieutenant Osman; du colonel Dupouet, commandant le génie du corps expéditionnaire; des capitaines Béziat et Drouin, du génie; de M. Lemaire et de moi.

Nous arrivâmes à l'église d'où sortaient le Père Delamarre, des Missions Étrangères, chapelain de l'ambassade, et M. l'abbé de Séré, chapelain de l'armée. Je n'essaierai pas de décrire l'impression profonde que fit sur nous tous l'aspect de cette désolation. Par un mouvement instinctif, tous les fronts se découvrirent dans cette enceinte profanée, et le silence ne fut rompu qu'au bout de quelques minutes. Je ne sais si je fus le seul à éprouver cette émotion, mais, pour mon compte, je fus bien heureux

et bien fier d'avoir pu prendre part à une campagne à laquelle ce pieux résultat devait presque donner le caractère d'une croisade. Après l'avoir visitée, le Général donna des ordres pour que l'église fût nettoyée, qu'une réparation sommaire fût faite aux bas côtés de la nef, qui étaient en plus mauvais état que le reste, et pour qu'on la décorât, en vue de la cérémonie, aussi bien que nous le permettaient le peu de temps et le peu de moyens que nous possédions. Le capitaine Béziat fut chargé de ce travail.

Cette visite, d'après le dire de nos espions, a eu dans la ville un très-grand retentissement, d'autant plus grand même que diverses circonstances, insignifiantes pour nous, se sont trouvées concourir à ce résultat. D'abord, le Général en chef était dans sa chaise à huit porteurs, et l'Empereur seul a le droit de circuler dans Pé-King en chaise à huit porteurs. Ensuite, chose importante dans ce pays où l'étiquette règle les moindres détails, cette chaise était verte, rouge et jaune, couleurs réservées ici aux plus grands personnages. Enfin, ce que les Chinois savent parfaitement distinguer, le nombre des officiers qui l'entouraient contribua à impressionner la population. Voilà pour ce qui parlait aux yeux. Pour l'effet moral, il était plus grand encore. Ce n'est pas peu de chose, en effet, dans ce pays, que de voir un chef se déplacer, surtout quand il est le *Sé-Nouan Mong Tâ-Gen* (Son Excellence le maréchal Mong) le vainqueur de plusieurs armées, presque un être surnaturel.

Le nom du Général Mong-Tou-Pan, veut dire : *Austère Régulateur des Empires*, il s'écrit :



Les Chinois ont l'habitude de désigner les individus par leur premier nom dans le langage familier. Leur langue étant monosyllabique, chaque syllabe de nos noms en est donc un tout entier pour eux.

Aussi traduisaient-ils familièrement cette appellation quasi fatidique par *Mong*.

Sé-Nouan est la plus haute dignité militaire chinoise. C'est généralement ainsi que nous désignions le fameux San-Ko-Lin-Sin.

Tâ-Gen, littéralement : grand homme, est une qualification honorifique qui, d'après le rang de ceux à qui on la donne, équivaut au titre français de Son Excellence.

Les mandarins comprendront désormais qu'en touchant à la religion, ils touchent à la France, et nos pieux missionnaires pourront à l'avenir, espé-

rons-le, continuer en paix leur admirable tâche à l'ombre protectrice de notre drapeau. D'un autre côté, les rebelles ont vu ce qu'il leur en a coûté pour le sac de l'établissement religieux de Si-Ka-Houé, près Shang-Haï, et le meurtre de soixante enfants chrétiens et d'un Père de la mission. Puissent rebelles et impériaux se souvenir que nos armes seront là pour venger tout outrage fait, non-seulement au pavillon français, mais à la Religion !

Le lendemain, 27, le Général accompagné d'un plus grand nombre d'officiers que la veille, se rendit de nouveau à l'église, afin de juger par lui-même de l'état des travaux et d'encourager les travailleurs de sa présence. Il y trouva un assez grand nombre de Chinois envoyés par les mandarins, et une corvée de soldats de la ligne, travaillant avec ardeur et gaité. Nous rencontrâmes sur notre passage, et principalement aux abords de l'église, un assez grand nombre de chrétiens qui nous saluaient du signe de la Croix, et dont les regards joyeux devaient être, pour le Général de Montauban, une première et bien douce récompense. Ces braves gens s'empressaient autour de nous. Ainsi, je m'étais arrêté pour rajuster ma selle ; un homme se précipita pour tenir la bride : c'était un chrétien. Avant que je fusse remonté un joli petit enfant de cinq ou six ans vint me baiser la main. J'étais assez étonné d'une chose aussi en dehors des usages Chinois, quand le bambin me

fit le signe de la Croix, en prononçant très-distinctement la formule latine.

Ici doit prendre place une petite particularité historique que j'ai oublié de mentionner en parlant du monument. L'église avait été fermée, mais, il y a quatre ans encore, elle était restée surmontée d'une croix en fer. A cette époque, le prince San-Ko-Lin-Sin, ayant cru que les rebelles, ainsi qu'on en avait répandu le bruit, portaient une croix sur leurs bannières, la fit enlever. Nous la cherchions vainement, quand des chrétiens vinrent nous dire qu'elle avait été déposée au *Hing-Pou*, tribunal des affaires criminelles. Le Général fit alors prier l'Ambassadeur de la réclamer, attendu que les Chinois, ayant promis de rendre l'église en bon état, ne pouvaient la refuser. Soit mal entendu, soit mauvaise volonté, la croix ne fut pas rendue. Le Général fit alors signifier d'autorité à Hen-Ki d'avoir à la remettre, sûr, en agissant ainsi, de l'approbation de son armée, de la satisfaction de son pays, sûr enfin de l'assentiment de l'Empereur, qui, non content de défendre à Rome le Saint-Père contre l'anarchie, venait encore d'envoyer une armée en Syrie pour arracher les chrétiens aux fureurs des sectateurs de l'Islam. Et vingt-quatre heures après, la croix fut rapportée à l'église.

IV.

Le 28 eurent lieu les funérailles des victimes de la trahison chinoise. C'étaient : MM. Foullon Grandchamps, colonel d'artillerie ; Dubut, sous-intendant militaire; Ader, officier principal d'administration ; X, soldat au train des équipages ; X, soldat d'administration; enfin le brave Ozouf, soldat au 2me bataillon de chasseurs à pied : le colonel Anglais Walker, à côté de qui ce dernier tomba, disait au Général en chef que toutes les décorations de l'Europe, si on avait pu les lui donner, n'auraient pas suffi à récompenser sa valeur. A mon grand regret, j'ignore les noms des deux soldats. Nous partîmes du quartier-général, escortant à cheval les six prolonges d'artillerie qui portaient les cercueils drapés de velours noir. Hélas, il en manquait un! c'eût été pour nous une triste consolation, mais enfin une consolation de rendre les derniers devoirs au malheureux Père du Luc, des Missions Etrangères, qui, pris avec eux, fut décapité peu après l'affaire de Pa-Li-Kia-Ho, sur l'ordre du général tartare Djoué-Lian, suivant les uns, Shem-Pao, suivant les autres. Le Capitaine Anglais Brabison, de l'artillerie, subit le même sort. On ne retrouva d'eux que quelques débris de vêtements et quelques ossements dispersés par les chiens qui les avaient rongés.

Tous les officiers qui avaient pu se procurer des

chevaux formaient le cortège. Environ cent cinquante officiers Anglais, leur général en chef Sir Hope Grant et tous les autres généraux de l'armée Anglaise en tête, se joignirent à nous. Parvenus au cimetière, situé à huit kilomètres de là environ, sur l'autre face de la ville, nous y trouvâmes Monseigneur Mouly, une cinquantaine de prêtres Chinois, le baron Gros et les divers membres de l'ambassade Française, ainsi que tout le personnel de la légation Russe en grand uniforme. Le cimetière, de même que l'église, est précédé d'une vaste cour. Cette disposition, commune aux deux établissements, peut paraître bizarre au premier abord, mais s'explique aisément. On désirait, sans doute, soustraire les cérémonies du culte qui ont lieu à l'extérieur, aux importunités et peut-être même aux insultes des profanes. Quelle que fût en effet la protection que l'on accordât alors à la religion, il fallait, néanmoins, prévenir l'acte de démence de quelque fanatiques.

Ce cimetière était anciennement celui des Pères Jésuites. Il est vaste et bien entretenu, grâce à la mission Russe qui l'avait pris sous sa protection, bien qu'ayant un cimetière à elle, (celui où sont enterrés les prisonniers Anglais). De la part de missionnaires d'une autre communion, c'est là un touchant exemple de tolérance et de fraternité chrétienne, comme n'en ont certainement jamais donné les intolérants missionnaires protestants de l'Océanie, et qu'on signale avec bonheur. Le champ d'asile,

qui est spacieux et planté d'arbres, renferme un assez grand nombre de tombes, les unes fort belles, les autres assez simples, mais qui nous frappèrent vivement. C'étaient, en effet, des noms connus, parfois même des noms français, des noms enfin familiers à nos oreilles, que nous lisions sur les pierres, là, le Père Ricci, le Père Rideau; ici, Adam Schann, précepteur de l'empereur Kang-Chi, et président du tribunal des mathématiques, et bien d'autres. En face de l'entrée s'élève, au fond du cimetière, une sorte de calvaire en rocailles. Il y avait encore là un assez grand nombre de ces tortues que j'ai décrites.

Comme la veille, les chrétiens étaient nombreux sur notre route, et ce n'est pas, je l'avoue, sans une certaine émotion, que je vis, entre autres, une femme s'agenouiller et prier dévotement sur le passage du convoi.

Sa Grandeur Monseigneur Mouly officiait pontificalement, reprenant ainsi possession du cimetière au nom de la religion. Outre son clergé indigène, il avait à ses côtés, comme assistants, MM. les abbés Trégaro et de Séré, aumôniers de l'armée Française, Mahé, aumônier catholique en chef de l'armée Anglaise, et le Père Delamarre. Monseigneur Anouilh, appelé par le prince Kong, n'arriva qu'à la fin de la cérémonie. Dans cette entrevue le Prince se montra pour lui plein de bienveillance et lui promit son appui auprès de l'Empereur. M. l'abbé Trégaro prononça, d'une voix émue, une courte et éloquente oraison

funèbre. Le colonel de Bentzmann, commandant de l'artillerie du corps expéditionnaire, puis le Général en chef, exprimèrent, d'une manière simple et touchante, nos derniers adieux à ces braves camarades que nous allions laisser si loin derrière nous sur une terre étrangère, où notre souvenir seul viendrait parfois les retrouver. — Puis, un feu de file, tout était fini !

Telle fut la cérémonie des funérailles, qui laissera un ineffaçable souvenir dans le cœur de ceux qui y ont assisté.

Le 29 octobre, au matin, eut lieu la double cérémonie de la purification de l'église et du service funèbre.

Le Général s'y rendit en chaise, accompagné de tout son état-major et d'un très-grand nombre d'officiers, beaucoup plus grand même qu'on n'eût pu l'espérer par le temps qu'il faisait. Le soleil des derniers jours avait fait place à une pluie de neige fondue qui nous coupait le visage. Les troupes désignées s'étaient massées depuis le matin aux abords de l'église. Une compagnie d'infanterie faisait la haie dans la cour, débarrassée des arbres qui l'encombraient. Quand nous entrâmes dans le temple, une agréable surprise nous attendait. L'église n'était plus reconnaissable. Au lieu d'une ruine, nous avions devant les yeux une église véritable. Le capitaine du génie Béziat, homme d'autant de goût et de zèle qu'il est aimable compagnon, avait opéré ce prodige en

deux jours. Le sol, hier encore parsemé de fondrières et de moëllons, était recouvert d'épais tapis de feutre qui en dissimulaient les dégradations. Au tour d'un autel établi provisoirement, pendaient de grandes draperies de crêpe semées de larmes blanches. L'autel était étincelant de lumières. Au-dessus, à droite et à gauche se voyaient des peintures religieuses, pieusement volées par les chrétiens lors de la dévastation de l'église, et que ces braves gens s'étaient empressés de rapporter. Dans les grands cadres dorés dont j'ai parlé, étaient des tentures de velours noir, ornées de grandes croix blanches. Au milieu de la nef, se dressait un élégant catafalque recouvert de velours et décoré, comme l'église, de drapeaux aux couleurs nationales. Dans les bas-côtés se pressaient de nombreux chrétiens indigènes; la nef principale et le chœur ayant été réservés pour les officiers qu'attendaient des fauteuils apportés par les fidèles. L'ambassadeur et la légation Française assistaient nécessairement à cette cérémonie, ainsi qu'une partie de la légation Russe, en bourgeois. A notre grand regret et au leur, les officiers Anglais catholiques et protestants, qui avaient, en grand nombre, manifesté le désir de se joindre à nous, en furent empêchés par le mauvais temps, qui rendait les routes presque impraticables. La musique et les chœurs du 101me de ligne étaient dans la tribune et faisaient, tour à tour, retentir les voutes si longtemps silencieuses du temple.

Au service funèbre succéda un *Te Deum* chanté à l'occasion de la paix et de la restitution de l'église. Monseigneur Mouly, qui officiait, assisté de Monseigneur Anouilh, et, comme la veille, de tout son clergé et des aumôniers de l'armée, prit la parole, et d'une voix haletante d'émotion, rendit grâces à Dieu de ce triomphe de la Foi, dû aux armes françaises. Il remercia, au nom de l'Église, le Général en chef et son armée du service qu'ils venaient de lui rendre, et termina en appelant les bénédictions du ciel sur la tête de l'Empereur. On se sépara après le *Domine salvum*.

Tel fut le dernier acte de la campagne du Général de Montauban, acte d'une immense portée, non-seulement religieuse mais politique. Je crois qu'il contribuera plus encore qu'un traité à assurer la durée de la paix. Un traité, en effet, une fois signé, est déposé dans les archives de l'empire, et dès que le temps a un peu effacé l'impression produite, il devient lettre morte pour les mandarins.

Dans le cas présent, au contraire, ils auront sans cesse sous les yeux un temple rouvert par nous, un culte librement exercé sous notre protection, une croix que nous avons relevée et que nous les aurons forcés à respecter. Et ce sera un avertissement permanent aussi terrible pour eux que le *Mané, Thécel, Pharès*, de l'Écriture. Ce sera un monument éclatant qui rappellera constamment le traité à ceux-là même qui pourraient être le plus disposés à l'oublier.

Enfin, nous aurons, par là, montré au monde que la France est et veut toujours être la fille aînée de l'Église, qu'elle défend en Orient comme en Occident, à Rome comme à Damas, à Damas comme à Pé-King. Nous aurons prouvé une fois de plus que partout où flotte le drapeau tricolore, bien plus, partout où sera parvenu le nom Français, la religion chrétienne doit être et sera protégée et respectée. Et nous aurons attiré les bénédictions du Très-Haut sur les Aigles Françaises, en assurant la reconnaissance officielle de son culte et la tranquilité à venir de ses serviteurs, dans ces contrées, qui, naguère encore, n'avaient à offrir à nos généreux missionnaires que les glorieuses mais douloureuses palmes du martyre.

A BORD DE LA *NIÈVRE*, le 27 novembre 1860.

EMBOUCHURE DU PEI-HO.

MON BON PÈRE,

Me voici embarqué depuis plusieurs jours sur la *Nièvre*, le bateau de mon ami Rebel. — J'y suis donc aussi bien que possible. Seulement, combien de temps cela durera-t-il encore, je n'en sais rien, ni lui, ni personne. Depuis huit jours, nous attendons avec impatience que le temps permette d'embarquer le matériel et des passagers qui sont aux forts. Il gèle sans arrêter, et je grelotte rien qu'à penser que, un jour plus tard, j'étais forcé de rester une semaine là-bas. Horreur ! — avec cela, il fait un vent du diable, qui empêche les opérations du chargement.

Le Général est allé au Japon. A notre grand désappointement, les jeunes gens ont été laissés en route pour faire place à des chefs de service. Je ne sais donc pas du tout si j'irai. Il y a bien la ligne régulière des vapeurs de Shang-Haï au Japon, mais Zill est fort malade ! Je ne sais si je pourrai te donner de ses nouvelles aujourd'hui ! — J'attends une lettre du capitaine Fœrster, qui est avec lui sur la *Loire*,

et à qui j'ai écrità bord de l'Amiral. J'espère avoir sa réponse ce soir, quand on enverra à l'ordre. Je ne voudrais pas que Zill vînt au Japon l'hiver, je trouve son état bien grave. . . .

J'avais laissé ma dernière lettre en train. Je continue sans commentaire, ni plus ni moins qu'un roman feuilleton de l'Amiral Dumas-seul.

24 octobre.

Ce jour-là , ai-je dit, les Anglais signent la paix; c'est chose à laquelle ils s'entendent. Le Général, qui avait failli être asphyxié dans la nuit par un poële, et qui était sorti pour aspirer l'air, nous mena sur les remparts de la ville. Défense expresse avait été faite aux officiers Français de se joindre aux Anglais. L'entrée devait avoir lieu à midi, aussi Lord Elgin, avec une politesse diplomatique, qui, à ce qu'il paraît, n'est pas celle des rois, arriva-t-il à deux heures et demie. Le cortége se composait en grande partie de Sikhes, plus, d'une ribambelle d'officiers et de panaches. Lord Elgin était dans une chaise verte, rouge et jaune, entouré de vingt-quatre porteurs tout de rouge habillés. Somme toute, c'était assez joli, mais les Sikhes d'infanterie ont l'air de gueux et nuisaient à l'ensemble. Ce que les Anglais firent d'assez ingénieux, mais de très-impolitique, fut d'emmener leur photographe. Cela blessa beaucoup le Prince Kong.

Le soir, les Évêques dînent chez le Général. Mon

ami Barthélemy est encore mon voisin. L'après-midi, j'accompagne le colonel Dupin sur les remparts où il va faire de la photographie. Nous allons assez loin, j'y gagne de faire premier plan.

24 octobre.

Je t'écris après la signature de la paix. La religion catholique est reconnue. Ainsi donc, Anglais et Français, nous sommes arrivés à nos fins selon notre instinct, — ils se sont battus pour leur commerce, et nous pour notre idée, — ils ont rouvert les portes à l'opium, et nous à nos missions.— Rule Britannia ! — Vive l'Empereur !

A ce propos, que je te dise une bien triste chose! — Du pauvre comte de Bastard, j'ai une bien mauvaise nouvelle à te donner ! Il n'a pu résister aux doubles émotions de son naufrage à Ceylan et de sa mission à Tong-Tchéou, que je t'ai racontée ; sa raison s'est égarée, et depuis le 19 novembre, jour où le mal s'est déclaré, aucune amélioration ne s'est manifestée. Le *Duchayla* parti hier, le ramène en France avec M. le baron Gros. Le commandant Dubut va être profondément affligé du sort de son ami !

Je passe notre journée du 25.

26 octobre.

Nos relations particulières, pour si peu qu'elles existent avec les Chinois de la haute volée, sont sur un bon pied, et à cet endroit, je te dois une explication. J'ai dû toujours te paraître faire assez peu

de cas des Chinois, n'est-ce pas? Distinguons : assurément le vulgaire, le populaire, est sans énergie, sans caractère; chez lui, les qualités essentielles, qui font l'homme, manquent absolument, mais la portion élevée de la nation, et elle est nombreuse, les mandarins, les gradés supérieurs, les lettrés enfin, comme on les appelle, sont des hommes d'une instruction profonde. Il leur faudrait peut-être moins de littérature et plus de science d'utilité pratique, mais les mœurs et coutumes de la cour ont noyé le caractère dans un vague où l'on aurait de la peine à le repêcher. Il n'en est pas moins vrai que la connaissance qu'ils ont de leur immense histoire, leur appréciation des hommes et des choses, démontrent que, chez eux, il se rencontre des facultés auxquelles il n'a manqué qu'une existence politique plus libérale. Ils se fussent alors montrés à la hauteur de nos capacités Européennes. D'après ce que j'en ai pu voir par le trou de la serrure, la classe supérieure n'aurait rien à envier à celle de nos pays et, certes, tous les examens pour nos baccalauréats ne sont que de la Saint-Jean au prix de ceux qu'on leur impose.

Voilà du bien sérieux pour mon tempérament, mais c'était une réparation que je devais. J'ai dû m'exécuter ! Et comme disent les Arabes : « Ce qui est écrit est écrit ! »

A la prochaine la suite du journal. Je n'ai plus de place et de temps que pour t'embrasser, et puis encore, et puis encore. . . .

A BORD DE LA *DRYADE* (rade de Ché-Fu),

7 décembre 1860.

Je vais au Japon ! mon bon père. C'est une bonne fortune sur laquelle je ne comptais plus guères. Voici comment la chose s'est faite : comme je te l'avais dit, le Général n'avait pu m'emmener avec lui à Nangasaki, il a dû te l'écrire lui-même. Il n'y devait séjourner que vingt-quatre heures. J'avais donc fait contre fortune bon cœur et pris mon parti en brave. Le temps se passait gaiement à bord de la *Nièvre*, lorsque je t'ai écrit, quand j'apprends que, par suite de je ne sais quelles difficultés avec le gouvernement Japonnais, on allait envoyer chez lui, pour lui en donner le spectacle gratis, ce qui le flattera infiniment sans doute, quatre bâtiments de types différents, à savoir : la frégate la *Renommée*, le transport à deux ponts la *Dryade*, l'aviso le *Monge* et la canonnière la *Dragonne*. A cette nouvelle, je ne fais ni une ni deux, je saute à bord de l'*Impératrice-Eugénie*, où, grâce à l'empressement du commandant Du Quilio, ami, comme tu sais, de ton excellent ami le commandant Dubut, j'obtins de l'Amiral Charner un ordre d'embarquement pour la *Dryade*. L'amiral était d'ailleurs très-bienveillant pour moi depuis le voyage de Tong-Tchéou, pendant lequel Irisson et moi l'avions suivi, et où, de concert, nous lui avions amené un des Chinois du comte

d'Escayrac, par qui furent donnés les premiers détails sur la trahison de Tong-Tchéou.

Deux heures après j'étais à bord, installé comme un vieux loup de mer. Le soir, au premier coup de piston, le grelin de remorque d'une canonnière que nous devions emmener à Ché-Fu, se prit dans l'hélice, mais le lendemain (4 décembre) nous étions partis avec le jour. Au soir, nous arrivions devant Ché-Fu, où nous ne sommes entrés que le lendemain matin, c'était hier. Nous faisons le charbon, et demain matin, en route pour le Japon ! Nous marchons peu, nous mettrons donc environ cinq jours pour aller à Nagasaki. Nous y passerons six autres jours. Après quoi, nous reviendrons ici, ce qui, vu les vents contraires, sera l'affaire de seize à dix-sept jours. Je prendrai alors le premier courrier pour retourner à Sang-Haï. Je suis d'autant plus heureux de la faveur qui m'est faite, qu'elle ne l'a été à personne autre. Tous les officiers qui l'avaient demandée, ont reçu pour réponse que leur présence était nécessaire à bord, s'ils étaient marins, à leur corps, s'ils étaient de l'armée. Je fais du reste ce voyage en excellente compagnie, avec notre ami M. Bouchet-Rivière d'Arc, qui est aide-de-camp de l'Amiral Protet, dont la *Dryade* porte le pavillon. Zill, que je suis allé voir sur la *Loire*, où il est bien installé et bien soigné, allait un peu mieux. Je le voudrais déjà à Canton, où il fait plus chaud ; car, au dire des médecins, c'est de la chaleur, et rien que de la chaleur qu'il lui faut.

Le pauvre M. de Bastard est pis que jamais ! Sa raison est complétement perdue. J'en désespère, et peut-être vaudrait-il mieux...... C'est désolant !

La petite excursion que je vais faire, allongera mon voyage de six semaines environ, mais quand pareille occasion se présente, on la saisit aux cheveux. Voir le Japon, juge donc ! ça m'aurait manqué. Aussi je suis certain que tu approuveras ma résolution, je t'embrasserai mille fois de plus au retour.

A BORD DE LA *DRYADE* (Rade de Ché-Fu).

Le 30 décembre 1860.

Sais-tu bien, mon bon Père, que voici une année qui s'est écoulée tout entière loin de toi. C'est la première, et je te jure bien qu'il ne dépendra pas de moi que ce ne soit la dernière. Car, sans être atteint de nostalgie, j'aspire de toutes mes forces à voir arriver la fin de mon voyage.

Mais quittons ce sujet, et parlons du Japon d'où je reviens.

Me voici donc à bord de la *Dryade*, frégate de l'amiral Protet, dont l'aide-de-camp, notre ami M. Bouchet-Rivière m'a accueilli on ne peut plus cordialement. C'est te dire si j'ai été bien. C'est par lui que j'ai eu indirectement de tes nouvelles, et Dieu sait le plaisir qu'elles m'ont fait. J'en attendais depuis bien longtemps. La petite poste est bien fautive, quand elle s'y met. — Au reste, j'en aurai en masse à Shang-Haï, dans cinq ou six jours. —

« Mais, » vas-tu me dire, « comment se fait-il » que, devant prendre la première occasion de Ché- » Fu pour Shang-Haï, tu m'écrives, non de Shang- » Haï, mais de Ché-Fu ? » — Voici le pourquoi : en revenant de Nagasaki, nous avons eu d'assez gros temps. Quelques voiles ont même été emportées. Ce temps persistant, l'*Écho*, ancien *Saïgon*, sur lequel je dois partir, est retenu ici, car nous devons

remorquer l'*Européen*, qui a son arbre de couche cassé, (encore une fabrication anglaise),— et on ne veut pas se risquer à l'emmener par mauvais temps.

Je ne sais donc si j'arriverai à Shang-Haï assez tôt pour t'écrire.

Je vais maintenant te parler de mon voyage à Nagasaki. Nous y sommes arrivés le 13 au matin, après avoir failli 1° ne pas trouver l'entrée, qui avait le mauvais esprit de ne pas vouloir se présenter d'elle-même où on la cherchait ; 2° nous flanquer à la côte, ce qui eût été plus sérieux. Nous avons trouvé sur rade deux navires de guerre Anglais, une frégate Russe et le *Forbin* ayant à bord le Général de Montauban qui repartait le lendemain matin pour Shang-Haï.

Il revenait d'une excursion dans la Mer Intérieure, où il avait poussé jusqu'à une ville appelée, je crois, Ossaka. Il est, nous ont dit ces Messieurs du *Forbin*, impossible de se faire une idée des splendides panoramas que l'on y rencontre à chaque pas.

Le pays leur a paru fort bien cultivé et fort bien entretenu. Quant à Ossaka, ils n'ont pu y débarquer. Somme toute, ils sont enchantés.

Tu te figureras difficilement quelque chose de plus beau que la rade de Nagasaki. J'aurais voulu te tenir là avec ton bon pinceau. Cette rade qui court du Nord au Sud est bien fermée. Le fond y est raisonnablement profond et d'une bonne tenue. L'entrée se trouve entre deux rochers élevés, et se prolonge

ainsi pendant deux milles. Ces rochers sont bien boisés et couverts de maisons de campagne, car le Japonnais entend la vie à merveille. Çà et là, sur la côte et sur les îlots, vous apercevez de petites cabanes blanches, couvertes d'un toit noir et portant sur leurs murailles les armes du Gouvernement Japonnais : trois feuilles d'arbre blanches dans un rond rouge, (de gueules à trois feuilles d'argent sur leur tige, diraient nos héraldiques). La façade qui regarde la mer est ouverte. Si l'on y donne un coup de longue-vue, on distingue la silhouette menaçante d'une belle et bonne pièce de canon. Ces batteries sont assez nombreuses et pourraient, par la hauteur à laquelle elles sont placées, rendre fort difficile, en cas d'évènement, l'accès de la passe qu'elles enfilent. Chemin faisant, nous vîmes une frégate Japonnaise. C'est un bibelot des plus originaux. Imagine-toi une vieille hourque hollandaise, avec un gréement Européen en assez bon état. Les voiles sont ornées d'une large bande noire. La coque est peinte en rouge sang de bœuf au-dessus de la flottaison, et en noir au dessous. Elle porte une douzaine de canons en batterie, et a été enjolivée sur l'arrière d'un monument fort élevé. Cela a un faux air des anciens bâtiments du temps de Louis XIV. Toutefois il ne faut pas croire que ce soit là toute la marine Japonnaise. Il a aussi sur rade un fort joli yacht et un charmant petit bateau à vapeur, cadeau du Roi de Hollande. Ce petit bâtiment de 120 chevaux de force, n'a à bord que des Japon-

nais : capitaine, officiers, *mécaniciens*, tous sont indigènes.

A ce propos, il faut que je te raconte un piquant épisode de mon séjour à Nagasaki. Un jour, en revenant de terre, je trouve un Japonnais porteur de deux sabres (ce qui est l'indice de la noblesse de 1re classe), attablé au carré devant un verre d'absinthe qu'il sirotait avec componction. Il causait en anglais avec un enseigne du bord M. Mac-Guckin de Slane, (parfaitement Français, n'en déplaise à son nom). Naturellement je me mêle à la conversation. Notre ami qui comprend et lit fort bien l'anglais et le Hollandais, nous dit aussi qu'il savait l'écrire. Je lui tendis mon carnet, il inscrivit son nom et le mien écrits dans les deux langues. Il s'appelle Immamoëra. Il me dit qu'il était ingénieur, et comme je lui demandais s'il était l'ingénieur (*engineer*, en anglais : mécanicien) du petit vapeur, il me répondit qu'il était ingénieur constructeur, qu'au Japon on construisait des machines de diverses sortes ; nous lui proposâmes d'aller visiter celle du bord, nous y restâmes une heure, et je t'assure qu'il s'y montra homme très-intelligent et possédant à fond son affaire. Il nous fit plus d'une observation qui nous stupéfièrent. Tout ce que je vois est, ma foi, on ne peut plus favorable au peuple Japonnais, que je préfère aux Chinois. Nous nous rendîmes à terre dans des sampans, qui marchent comme le diable et ont une assez jolie forme. Ils se manœuvrent à

l'aide d'une godille placée à l'arrière et d'une autre godille placée à l'extrémité d'une traverse qui dépasse sur le côté. C'est fort original et le résultat est bon.

La concession Hollandaise est placée sur la petite île de Décima qui présente exactement la forme d'un éventail. Tu sais qu'ils y étaient cloîtrés au nombre d'une trentaine. Un seul navire venait tous les ans chercher sa cargaison, et renouveler la petite colonie. Les Hollandais n'avaient pas le droit d'aller se promener seuls en ville sans être suivis par des *Yacounines* ou agents de police. Ils ne pouvaient également amener de femmes avec eux, mais la facilité, pour ne rien dire de plus, des mœurs du pays compensait ce désagrément. Il y avait néanmoins peine de mort contre le Japonnais qui serait entré en rapports avec eux sans la permission des magistrats. Aussi les Européens savaient-ils bien que tous leurs serviteurs étaient autant d'espions. Les promenades en ville dont je te parle étaient bien rares, et exigeaient également une autorisation spéciale. Cela devait être à périr d'ennui. Je te fais grâce des formalités insultantes auxquelles ils étaient soumis : désarmement absolu du navire et des passagers, visite de leurs effets, soi-disant pour empêcher l'introduction des Bibles, etc., etc. C'est bien le cas de s'écrier : « *Auri sacra fames*, à quoi ne contrains-tu les avides humains ! » Quant à la fameuse cérémonie qui consistait à fouler aux pieds

le crucifix en débarquant, je n'ai pu en vérifier l'authenticité. Je te disais que chaque domestique était un espion. Il ne faut pas pour cela t'imaginer que les reclus de Décima fussent servis par des gens tarés. Bien au contraire, l'espionnage est ici dans les mœurs. Chacun espionne son voisin, et cela, sans se cacher le moins du monde. Cela se fait ouvertement, et comme la chose la plus naturelle. Ainsi, tiens, en veux-tu des exemples? Chaque fonctionnaire a auprès de lui un Monsieur dont l'unique occupation est de l'observer pour rendre compte au gouvernement de ses faits et gestes. Et il n'y a pas de danger qu'un homme en faute essaie de corrompre son observateur. Ce serait inutile, car, vint le gouvernement à apprendre la peccadille par une autre voie, les deux têtes tomberaient. A moins toutefois que les coupables ne s'ouvrîssent eux-mêmes le ventre, ce qui est le genre de suicide le plus usité ici.

Autre exemple : Les quartiers sont divisés en groupes de cinq maisons, qui ont un chef. Ce chef est obligé, à des époques fréquentes, tous les mois, je crois, de faire au chef du quartier un rapport des plus circonstanciés sur chacun des habitants de son petit district. Je tiens ce curieux détail, comme beaucoup d'autres que je te donnerai dans cette lettre, de Charles de Montauban, qui est resté trois mois dans ces pays ci.

Cette organisation a un autre avantage : quand

un individu se présente pour habiter un nouveau local, il doit d'abord être accepté par ses voisins. Le chef du groupe prend des renseignements auprès de celui de ses collègues dont dépendait le postulant, puis il statue. Il n'y a donc exactement que les gens absolument sans aveu qui n'aient au Japon ni feu ni lieu. J'en excepte naturellement les ordres mendiants qui sont nombreux au Japon. J'en ai vu deux ici. L'un porte un large chapeau rabattu ; l'autre se coiffe d'un cylindre en osier, percé de trous à la hauteur des yeux. C'est dans cet équipage et la besace au dos, comme les capucins de Marseille, qu'ils s'en vont quêter de porte en porte.

Mais me voici bien loin de Décima : La concession est propre, bien percée, les rues y sont bien entretenues, les maisons à un étage ont quelque chose de gai, malgré leur extrême simplicité. Décima est éclairée la nuit, et sillonnée sans cesse par des veilleurs qui frappent continuellement l'un contre l'autre deux petits morceaux de bois, qui rendent un son clair. Cela écarte les malfaiteurs au cas où il s'en trouverait, et montre en même temps que les gardiens sont à leur poste.

C'est à Décima qu'est le bazar. En quelques minutes on voit là tout ce que produit l'industrie japonnaise; les magnifiques laques de Miako, aux reliefs d'or et d'argent; les laques de Nagasaki, incrustées de nacre ; des porcelaines si légères, qu'en les touchant, on croit tenir du vent; des bronzes où la

nature est prise sur le fait; des étoffes rayées, médiocres; des albums de gravures sur bois et sur cuivre, d'un dessin étonnant et d'une puissance qui rappelle à la fois les crayons de Callot et de Gustave Doré. On y trouve aussi des armures en acier laqué, qui sont quelque chose de prodigieux; des miroirs en acier poli, qui le disputent aux produits de Saint-Gobain; et puis les fameux sabres japonnais, qui vous fendent un homme en deux, de la tête aux jambes, ni plus ni moins que Durandal elle-même. Nous avons tous appris à nous y connaître plus ou moins, plutôt moins que plus, cependant. Voici néanmoins le principe : toute lame est bordée du côté du tranchant d'une ligne grisâtre. Eh bien, plus cette ligne est irrégulièrement dentelée et plus ces espèces de damasquinures vont loin, plus l'arme a de prix. Il n'est pas rare d'en voir vendre de très-simples de 600 à 800 itchibous (1,200 à 1,600 francs) la paire. C'est en effet le grand luxe des Japonnais, qui ne se chamarrent pas d'or comme les Chinois, mais portent des étoffes rayées, sombres, qui ne sont pas très-belles, mais qui ont du caractère. Puis, ce sont de merveilleux ouvrages en papier : des boites charmantes, des sacs, des bourses imitant le maroquin et le cuir à s'y méprendre. Vraiment, si on pouvait apprendre comment ils le font, ce serait une fortune. Les relieurs s'arracheraient les produits du bienheureux importateur. Les Japonnais ont, du reste, une habileté étonnante pour travailler le papier. Ils

font des vêtements entiers en papier imperméable, et, avec leur papier ordinaire tordu, ils font des ficelles d'une solidité incroyable et d'une résistance prodigieuse. Leur végétal est à conquérir.

Plus loin, ce sont des tasses clissées en rotin merveilleusement fin. Je n'ai cru que c'était véritablement du rotin qu'après en avoir vu une, dont la porcelaine était brisée. On dirait un tissu de cheveux.

La ville japonnaise est construite sur le versant d'une colline, et coupée à chaque instant de murs de soutènement et de canaux, qui divisent les quartiers. Les rues dallées sont larges et bien percées. Les maisons sont propres et bien tenues.

Le sol des habitations est toujours recouvert de nattes fines. Comme les habitants mangent, dorment et vivent sur ces nattes, ce serait une grande impolitesse, un manque de savoir-vivre complet, que de pénétrer dans une maison avec ses chaussures. Il est vrai que les Japonnais, voyant notre réserve, nous invitaient souvent en souriant à entrer comme nous étions.

De la concession, nous allâmes chez la marchande de porcelaines à la mode dans l'escadre, la jolie Omatsa, jeune et fraîche personne de dix-sept à dix-huit ans, qui abusait de ses grands yeux noirs, de ses belles dents blanches et de la protection d'un de nos amis, pour nous demander, avec le plus gracieux sourire, il est vrai, des prix ébouriffants. Cœur de roche, je restai insensible et n'achetai rien !

Les Japonnaises, en effet, ne ressemblent en rien aux Chinoises. Il y en a de fort jolies. J'en vis le soir de charmantes au jardin de thé, le Musard, le Mabille de Nagasaki, si ce n'est qu'on n'y danse qu'en particulier, l'orchestre étant inconnu. Les Japonnais y vont en famille, dîner, passer la soirée. Pendant ce temps, ces demoiselles chantent, dansent, font de la musique. Et comme leur métier n'entraîne aucune espèce de réprobation, les maris font remarquer à leurs femmes, qui les accompagnent, comme celle-ci chante bien, comme celle-là danse avec grâce. C'est du reste un des premiers caractères qui sautent aux yeux du voyageur, que l'absence complète de sentiment moral au Japon. La jeune fille s'y vend publiquement et sans honte, ou plutôt s'y loue au mois sans aucun obstacle, appartînt-elle aux plus grandes familles. Et cela ne les empêche pas le moins du monde de se marier, mais alors la plus légère infidélité serait punie par la mort des deux complices. Rien n'est plus ordinaire que de rencontrer dans la rue des individus de l'un ou de l'autre sexe, qui, sortant du bain, rentrent chez eux dans le costume de nos premiers pères, leurs vêtements sur le bras. J'ai vu des jouets, que l'on met entre les mains des enfants, et qui sont à faire rougir les antiquités du cabinet secret du Musée de Naples; et quand on achète un objet, il faut d'abord le retourner en tous sens, pour s'assurer qu'il n'y a point sur quelque côté une fantasmagorie quelconque justiciable de la correctionnelle.

auxquels la naissance a refusé ce droit obtiennent l'autorisation d'en porter un seul.

Mais ne va pas croire que les meurtres soient plus fréquents qu'ailleurs, dans ce pays où tant de gens sont armés. Il y a en effet peine de mort contre celui qui, non pas dégaînerait, mais toucherait son sabre dans une querelle, et l'on voit des Japonnais en venir aux coups, le sabre au côté, sans penser à le tirer. Ils connaissent pourtant le duel, mais le vainqueur, et le vaincu, s'il n'y a pas eu mort d'homme, ont généralement la tête coupée ensuite, ce qui est déshonorant. On préfère donc infiniment aller se tuer à la porte de son ennemi.

C'est une très-grave insulte que de toucher le sabre d'un Japonnais, et je m'attirai ce qui devait être sans doute de forts mauvais compliments, d'un jeune homme à qui j'avais pris son arme pour l'examiner. Heureusement ce n'était qu'un roturier et il n'avait pas la paire, sans quoi je ne sais ce qui fût arrivé.

Les sabres, du reste, ne constituent pas l'unique distinction de la noblesse. Les nobles ont seuls le droit de porter certaines jupes et certaines pélerines; les vilains sont condamnés à perpétuité au pantalon et à la veste.

Chaque famille a d'ailleurs ses armoiries distinctes et avérées. Les couleurs n'y jouent aucun rôle. C'est simplement un médaillon rond ou ovale, dans lequel est une arabesque découpée qui se détache sur le

fond sombre du vêtement. Hommes et femmes, nobles et manants, les portent sur chaque épaule et sur le dos.

Le gouverneur avait invité l'Amiral Protet à dîner. Celui-ci lui rendit la politesse. Le gouverneur, dûment salué par la frégate, qui avait hissé pavillon japonnais au grand mât, se rendit à bord avec une suite nombreuse, sur son yacht que remorquaient un un grand nombre de sampans. Nous fîmes boire de l'absinthe à sa suite, qui me parut y prendre goût, et du Hazier, le second du bord, fit un peu de fantasia au moment de rentrer les couleurs. Le commandement de « Envoyez » fut prononcé avec solennité ; M. de Courthille, l'aspirant de quart, fit porter les armes à la garde d'une voix plus retentissante que de coutume, et chacun se découvrit avec plus de cérémonie que d'habitude. L'effet produit sur les Japonnais fut bon. Ils comprirent que les honneurs rendus au pavillon s'adressaient à la France absente. Mais ce fut tout, ils ne parurent pas étonnés. Ils ont en effet des carabines à tige, copiées sur un modèle français, dont l'Amiral Guérin avait fait cadeau à leur gouvernement, il y a quelques années ; et il paraît qu'ils manœuvrent à l'européenne avec une grande précision et une grande intelligence.

Je m'aperçois que je t'ai décrit leur costume sans te parler de leur coiffure. A l'inverse des Chinois, ils se rasent le sommet de la tête, laissant croître

les cheveux les faces, qu'ils tressent et enroulent sur le derrière de la tête de manière à former deux cornes et une sorte de cimier qui avance jusqu'au front.

Pendant le repas, l'un des chefs demanda à M. Bouchet-Rivière les noms de l'Amiral, du commandant de Sedaiges et le sien. Tu penses que les voilà tous les trois à rêver sabres admirables, boites en laque phénoménale, bronzes incomparables, et autres merveilles. Le lendemain, un cadeau arriva pour M. Bouchet-Riviere. C'était un remercîment de son voisin. Horrible! horrible! c'etaient dix éventails en papier blanc, qui valaient bien deux *timpos* la pièce (environ vingt-cinq centimes). Tu penses que l'envie, ce monstre au teint pâle *et crochu*, qui nous dévorait de sa dent venimeuse, a fait place à la plus franche gaîté et aux plus amicales moqueries.

Je te parle là de *timpos*, comme plus haut, d'*itchibous*, voici ce que c'est: l'itchibou est une charmante monnaie quadrangulaire en argent, de 15 millimètres sur 10, et de deux millimètres d'épaisseur. Elle est en argent fin, et le gouvernement Japonnais la donne à raison de trois itchibous à la piastre. C'est en effet lui qui se fait notre changeur, et, dans le but de restreindre le commerce étranger, il n'en donne qu'une certaine quantité par jour à chacun. Aussi accusons-nous audacieusement 33 officiers et 1200 hommes d'équipage!

L'itchibou se subdivise en 16 timpos, monnaie de cuivre rouge, ovale, fort jolie. L'échange se fait à

la douane. J'y ai été par curiosité. Les employés sont assis ou, pour mieux dire, accroupis à terre; ils ont devant eux de petites tables et écrivent rapidement. Ils ont, du reste, quatre écritures, l'une peu usitée, où les mots sont représentés par les caractères chinois, mais se prononcent différemment, le japonnais étant une langue polysyllabique, fort harmonieuse du reste. C'est l'italien de l'extrême Orient. Une autre écriture est spécialement réservée aux femmes.

Ces barrières apportées au commerce tomberont, je n'en doute pas, l'une après l'autre devant l'irrésistible pression morale qu'exerce la civilisation occidentale. Mais il y aura du tirage, comme on dit. Le gouvernement Japonnais étant le véritable propriétaire du commerce dont les marchands ne sont, paraît-il, que les fermiers, trouvera toujours moyen d'éluder les concessions qu'il aura pu faire à cet égard. C'est du reste, et heureusement, un gouvernement intelligent, qui comprend ce que nous valons, et ne rencontre guère d'opposition que dans une féodalité aveugle et puissante. C'est-à-dire, non; elle n'est pas aveugle, elle comprend que le contact avec l'Europe est forcément l'introduction de nos idées, et que cette introduction sera sa perte. Elle s'y oppose donc, mais quelque jour, ceci ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute, le Japon aura son Louis XI ou son Richelieu, qui comprendra tout ce que le pouvoir, déjà si fort, peut gagner à un chan-

gement d'état des choses et entrera franchement et ouvertement dans la voie du progrès. Mais halte-là ! me voilà lancé dans la haute philosophie politique ; il est temps de virer de bord sur cette mer dangereuse, et de revenir au présent. Pour cela, copions mes notes telles quelles, elles te diront tout, dans leur style télégraphique.

Végétation admirable, salubrité à faire envie, chevaux bons, quoiqu'un peu vicieux, c'est-à-dire, méchants entr'eux. Ils avaient néammoins appris à merveille, à Ché-Fu leur métier d'artilleurs, au grand ébahissement des Anglais. Le Général leur en avait donné le spectacle après quatre jours seulement de dressage. Sir Hope Grant ne pouvait comprendre un pareil résultat.

Les bateaux *plats*, qui servent au commerce du pays, sont à un seul mât avec une grande voile carrée noire et blanche. Ils ont l'arrière ouvert. C'est une prescription du Gouvernement qui veut empêcher ainsi ses sujets de gagner la haute mer et de s'éloigner. Tu sais qu'il y a peine de mort contre ceux qui enfreignent cette défense.

Les moyens de transport terrestres sont, outre les bêtes de somme, chevaux et bœufs (je n'ai vu ni ânes ni mulets, mais je n'affirme pas qu'il n'y en ait pas), les *norimons*, caisse cubique, dans laquelle on s'accroupit, munie à la partie supérieure d'un anneau où passe un bambou, à l'aide duquel deux hommes l'emportent. C'est le rudiment, et un laid rudiment de la chaise à porteurs.

Le soir, chacun est précédé d'une lanterne, que porte un serviteur, à moins qu'on ne s'en charge soi-même. Les grands ont un cortége nombreux d'estafiers, porteurs de lanternes sur lesquelles sont peintes leurs armes. C'est une fort jolie chose à voir que ce défilé aux flambeaux, et, de loin, les rues ont l'air d'être parsemées d'une foule de vers luisants qui sautent. Les Japonnais sont, du reste, d'une grande complaisance et pleins d'égards pour l'étranger. Le jour, ils nous cédaient avec courtoisie le haut du pavé, la nuit, dès qu'ils s'apercevaient que nous les suivions pour profiter de leur luminaire, ils s'arrangeaient pour nous éclairer gracieusement, s'arrêtant aux mauvais pas pour nous les faire franchir, puis allant reprendre la tête de colonne.

Pour ma part, j'espère bien d'un peuple, qui, il y a six ans encore, était séparé par ses lois du reste du monde, et, dans ce court espace de temps, est devenu aussi tolérant, je dirai même aussi bienveillant pour l'étranger. Partout, j'ai rencontré le Japonnais prévenant, gracieux, homme de bonne compagnie, se gardant avec scrupule d'une indiscrète curiosité, paraissant même embarassé si nous semblions nous apercevoir qu'il nous considérait. Jamais dans un magasin, je n'ai trouvé cette grossièreté du Chinois, dont on ne peut venir à bout qu'à l'aide de Martin-bâton. Dans la population, jamais de ces regards insultants, où se peignent la haine et le

mépris, que nous ménagent si peu ceux mêmes des fils du Céleste Empire, qui à Hong-Kong ou à Shang-Haï vivent de notre pain. Je suis bien persuadé de la véracité de l'un des deux négociants Français établis à Nagasaki, lorsqu'il me disait: « Au Japon, il n'arrive malheur aux Européens que par leur faute, s'ils molestent l'indigène; mais on risque fort d'être assassiné si l'on se mêle des affaires politiques. » Dans mon opinion, en effet, les Japonnais sont un peuple, qui, bien qu'avec des mœurs différentes, sera bientôt à la hauteur de la vieille Europe, En tous cas, il sera certainement bien au-dessus du Turc et du Grec. Une bonne régénération politique, et le Japon prendra son rang parmi les nations civilisées.

Aussi, savent-ils bien ce qu'ils font, les Russes, qui ont noué là de si bonnes relations; ils se ménagent un allié puissant, dont l'amitié aura son poids le jour où le destin pèsera dans sa balance le sort de la Russie et celui de l'Angleterre. Puissions-nous entrer dans la voie qu'ils nous ont tracée; ce sera la meilleure parade aux bottes du cabinet de Saint-James, dont les efforts ambitieux, ne tendent à rien moins qu'à asservir la Chine comme il a asservi l'Inde. Ces efforts viendront se briser contre ce formidable triangle dont les trois sommets s'appelleront Saïgon, Yeddo et Pétropaulowski.

Les Russes ont déjà retiré un premier avantage de cette politique. Ils ont fondé à Nagasaki, en face

de la ville, un établissement pour la réparation de leurs navires. La proximité des houillères du Japon leur donne de grandes facilités Nous avons brûlé du charbon japonnais en venant ici, et il est, ma foi, fort bon.

Je saute à pieds joints, sans transition, de la haute politique à des détails d'une minime importance, à une boisson japonnaise ; leur *saki*, est une sorte de petit vin blanc dans lequel on fait infuser du cubèbe. C'est un excellent breuvage, mais je crois que nos estomacs européens s'en ressentiraient fort, au bout de peu de temps.

Un dernier mot pour clore ma lettre : les fonctionnaires sont ici comme les sabres, par paire. Chaque poste a deux titulaires. Ils laissent leur famille au siége du Gouvernement, comme une sorte d'otages, et remplissent tour à tour pendant six mois leurs fonctions. Pendant l'autre semestre, ils viennent rendre compte de leur administration à Yeddo, et là, une cour des Comptes apure la gestion en faisant tomber quelques têtes, à moins, bien entendu, de suicide préalable.

Mais en voilà assez, je suis d'ailleurs au bout de mon rouleau. Il ne me reste qu'à t'embrasser mille et mille fois comme je t'aime, c'est-à-dire de toute mon âme et de tout mon cœur.

Adieu.

SHANG-HAI, 20 janvier 1861.

Mon Bon Père,

Me voici arrivé à Shang-Haï sur l'*Écho*, l'ancien *Saïgon*, acheté aux Américains; une bonne affaire, cette fois; et bien que j'aie eu quelque peu le mal de mer, ça ne compte pas avec un aussi aimable commandant que le comte de Vautré. Nous avons remorqué cette grande guimbarde d'*Européen*, jusqu'au large du cap Shang-Tong (celui-là même que Lord Mac-Cartney avait baptisé cap Mac-Cartney). Après quoi nous sommes partis le nez dans le vent et la queue en trompette, détalant à raison de 11 à 12 nœuds. Enfin, et cela n'a pas été long, nous sommes arrivés à l'embouchure du Yang-Tzé. Là, naturellement M. de Vautré mouilla à la tombée de la nuit, et nous nous réunîmes au salon. Tout-à-coup entre un timonier qui annonce un grand navire à tribord devant, faisant route pour nous passer sous le vent, c'est-à-dire, vu notre évitage debout au vent et au courant, nous passer à l'arrière. « C'est bien, » dit le commandant; et nous nous remettons à savourer notre grog. Mais voilà qu'un juron épicé nous arrive

suivi du commandement « Filez de la chaîne des deux bords , » poussé par le second du bord, M. Joucla. Comprenant ce qui se passait, nous sautons sur le pont. Mon imbécile de trois-mâts ayant changé d'avis, avait voulu nous passer au vent, mais la brise ayant molli, il dérivait sur nous avec la vitesse d'un courant de huit à neuf nœuds. Nous eûmes beau filer de la chaîne, le choc eut lieu, mais je fus étonné de sa faiblesse. Le commandant courut devant. En deux minutes la hache eut raison des haubans de grand mât de l'abordeur qui nous empêchaient de nous dégager. Mais son boute-hors de bonnette basse s'était engagé de la manière la plus extraordinaire avec notre vergue de petit perroquet. Il fallut de nouveau faire jouer la hache, et, comme de juste, ce fut la vergue du Yankee, car c'en était un, qui paya les pots cassés.

Enfin, vers minuit, il para et alla mouiller un peu plus loin. Le lendemain matin, une petite visite nous apprit que c'était le *Star King*, de Boston. Le capitaine s'engagea à payer nos dégâts. Mais effrayé de voir la fausse étrave de l'*Écho* brisée, il décampa avec son gréement en désarroi, préférant le danger au désagrément du quart d'heure de Rabelais, et réglant son compte, comme disent les Anglais, avec le perroquet de fougue, (With the mizen top-sail).

Nous remontâmes rapidement le fleuve, nous réjouissant de l'élévation de la température. A Ché-

Fu, en effet, il n'y avait que neige et glace. Pendant que je me rendais de la *Dryade* à l'*Écho*, la bourrasque de neige était tellement violente que je perdis de vue les deux navires, et que mes canotiers furent obligés d'attendre quelques minutes pour s'y reconnaître. Nous ne savions plus, en vérité, de quel côté nous diriger.

A notre arrivée, une bonne nouvelle : les listes de promotions et de décorations du *Moniteur*. Le général Collineau, les colonels de Bentzmann, de Vassoigne, O'Malley et autres. Vive l'Empereur !

On est en ce moment assez occupé des *Taï-Pings* ou rebelles. Ils voudraient, dit-on, renouveler leur attaque d'août sur Shang-Haï ; le moment serait mal choisi, conviens-en, car ils trouveraient une réception aussi chaude que peu amicale. Du reste, ils sont encouragés par les négociants Anglais, qui les avaient appelés en août, ce qui n'a point empêché l'armée de la Reine et les nôtres de leur envoyer des coups de fusil. Ils donnent beaucoup de soucis au gouvernement Chinois, et les nouvelles qui se succèdent et se contredisent, comme c'est leur droit, laissent planer la plus parfaite incertitude sur le résultat définitif de cette immense insurrection. — Les Rebelles sont des bandes de pillards et d'assassins qui mettent le pays à sac et ruinent le commerce. Ils ne laissent pas un mûrier derrière eux, pas un ver à soie, et lorsqu'ils ont ruiné une population, celle-ci n'a d'autre ressource que de se joindre à eux, et d'aller porter ailleurs la

dévastation. Nos alliés sont, du reste, on ne peut plus satisfaits de ce tohu-bohu, vu leur savoir faire pour pêcher en eau trouble. Supposons, en effet, que le siége de l'Empire se déplace, qu'il se transporte à Nang-King, — comprends-tu le coup?

Ils sont les maîtres du cours du Yang-Tzé-Kiang, le fameux Fleuve Jaune, jusqu'à Nang-King point central du commerce de la Chine; le tour est donc fait. Ils imposent leur suprématie, leur protectorat si tu veux, et on sait ce que *protectorat* veut dire dans le vocabulaire de la puissance Anglaise. Demande-le plutôt aux Iles Ioniennes et aux Rajahs de l'Inde. Ce n'est pas plus difficile que cela. Est-ce là le fruit que la France doit attendre de sa victoire? — Je ne sais trop; en tous cas le plus clair et le plus net pour nous dans tout ceci, à mon point de vue, le voici: si quelque chose peut faire contrepoids à la convoitise de nos braves alliés, bien autrement soucieux que nous du positif, c'est le rétablissement du culte Catholique, qui est notreœ uvre à nous autres. La prépondérance morale que nous assurent nos Missionnaires, nous donne un avantage certain sur une puissance qui prend pour base de la sienne, le criminel commerce de l'opium. C'est à nous de tirer parti de cet avantage, résultat le plus solide, le plus carré, le plus français, de notre glorieuse campagne.

Croiras-tu que ces bons alliés n'ont pas assez de mouvements oratoires contre nous à raison de la chose du Palais de Yuen-Ming-Yuen? C'est de la

haute comédie ! c'est l'éternelle histoire de la paille et de la poutre. Que nos soldats aient pillé bel et bien, c'est vrai, mais qui donc a saccagé ces palais d'or et d'ivoire, brûlé ces merveilles qui couvraient 25 à 30 kilomètres carrés de surface, réduit en cendre cette bibliothèque, trésor de l'intelligence de trente siècles? Ils sont fiers au contraire de cet acte de vandalisme, qu'ils appellent de l'énergie, et par lequel Lord Elgin a, du premier coup, égalé Erostrate et le Calife Omar. C'est du reste le digne fils de celui qui sciait en deux les marbres du Parthénon au profit des brouillards de la Tamise. Qui donc a commis tout cela malgré l'énergique, l'historique protestation de notre Général en chef? Allons donc! nous connaissons cette vertueuse indignation.

Il me semble que me voici un peu bien lancé dans la politique; mais la faute en est aux Anglais qui, par leur *nationalisme* exclusif, font du peuple Anglais tout entier un immense égoïste

Je ne terminerai pas sans te donner des nouvelles un peu meilleures, grâce à Dieu, du pauvre Zill, et, comme il me faut trouver des tiennes quelque part que le vent nous pousse, je veux de tes lettres à Singapour, à Manille, à Java, que sais-je? — Mais avant de clore ma lettre, que je te raconte une précieuse découverte! — J'ai trouvé, je crois, la vraie cause, la cause fatale de l'infériorité relative des Chinois; la voici : la langue chinoise ne possède pas l'R.—A preuve, dis-moi ce qu'aurait fait l'un de

nous, pour peu qu'un conquérant, en vertu du droit du plus fort, se fut avisé de lui camper sur le dos une montagne de bibelots? — Ce qu'il eût fait? — Ça se devine de reste. — Mais ce que nous savons aussi, c'est que les *troun de l'air* et les *tonnerres!* auraient ronflé comme des tuyaux d'orgues. Un Chinois, lui, aurait conservé sa placidité débonnaire et se serait résigné. Eh bien! là est le nœud de la question. Quel effet eût-il produit sur un voltigeur avec un «*tloun de l'aile!*» un «*saclés tonnelles?*» — Il eût provoqué son hilarité, ni plus ni moins. — Donc, l'R est l'âme du langage, c'est la lettre d'énergie et de passion. Un peuple qui ne possède pas l'R, un peuple à qui manque ce petit frôlement magnétique de la laugue contre le palais, est incapable de décocher un bon juron, *ore rotundo!* il n'a pas de sang bleu dans les veines : c'est un peuple enfant, ou retombé en enfance! — S'ils découvraient cela, ces bons Chinois, demain, ils prononceraient même *colonel* avec deux R ; demain, notre poignée d'hommes verrait beau jeu, perdue dans cet empire de 400 millions d'*ânes*! Aussi ne le dirai-je qu'à toi : qu'ils demeurent Chinois après comme avant, *per omnia sæcula*....... Mais c'est assez plaisanter, allons! au revoir mon excellent père. Ah! comme je t'embrasserai de bon cœur, va!

LETTRE

DU GÉNÉRAL DE MONTAUBAN

A

S. E. M. LE MARÉCHAL MINISTRE DE LA GUERRE.

..... Décembre 1860.

En quittant Tien-Tsin, le 22 novembre, je me rendis directement à Ché-Fu, dont je visitai la garnison. J'y trouvai tout en bon ordre et fort bien tenu : un petit cercle avait même été créé par le commandant de Laplane, du 101e, que j'y avais laissé comme commandant supérieur, quand l'armée quitta ce camp pour se rendre dans le Nord. L'hôpital était dans le meilleur état et les relations avec les habitants continuaient à être parfaites.

Il faisait un froid rigoureux à Ché-Fu et les montagnes y étaient couvertes de neige; aussi ai-je réduit la garnison autant que cela était possible, et la position ne sera plus occupée que par 250 hommes, poste intermédiaire suffisant entre Tien-Tsin et Shang-Haï, et sur lequel doivent s'établir les communications qui ne peuvent plus, jusqu'à nouvel ordre, avoir lieu que par terre, le Peï-Ho étant gélé.

Le lendemain je quittai Ché-Fu, très-satisfait de ce que j'avais vu.

J'étais à quarante-huit heures de Nagasaki, le temps était beau, et je résolus d'aller visiter ce port important du Japon, ne pouvant aller à Jeddo d'une manière officielle. Je n'ai pas eu à regretter ma résolution, car j'ai fait un voyage que, jusqu'à ce jour, il a été donné à bien peu d'Européens d'accomplir.

Je partis à bord de l'aviso le Forbin, *mis à ma disposition depuis le commencement de la campagne. En quittant cette affreuse mer de Chine, on entre dans la mer Bleue du Japon aussi hospitalière aux voyageurs que celle de Chine leur est hostile.*

Pour arriver dans la magnifique rade de Nagasaki, on traverse un bosphore tout aussi riche que celui de Constantinople. Les deux rives sont garnies de forts et défendues par des batteries dont les pièces sont sous des toits; les montagnes, en amphithéâtre de chaque côté, sont couvertes d'arbres verts et de cultures en gradins, que soutiennent des murs en pierres. La rade est excellente, et forme un grand bassin entouré par la ville du côté de l'ouest, et à l'est par différents établissements industriels dont un appartient aux Russes.

L'aspect de la ville est assez triste; les maisons sont en bois et la plupart à un seul étage; mais lorsqu'on pénètre à l'intérieur, on est tout surpris de trouver une propreté remarquable, des rues larges, avec des maisons bien alignées.

Les hommes sont généralement petits, mais vigoureux ; ceux d'une certaine classe sont très-bien tenus et portent deux sabres, l'un grand, l'autre en guise de poignard, et ils mettent un certain luxe à ces armes. Les gens du peuple travaillent presque complètement nus. Les femmes sont également de petite taille, et contrairement aux usages chinois, se laissent voir dans les rues comme dans leur intérieur. Les jeunes filles, dont quelques-unes fort jolies, ne témoignent aucune crainte des étrangers et causent volontiers avec ceux qui parlent leur langue. Lorsqu'elles se marient, elles doivent laquer en noir leurs dents et se rougir les lèvres, ce qui est affreux à voir, et d'autant plus à regretter qu'elles ont presque toutes de belles dents blanches tant qu'elles restent filles.

Les habitants de Nagasaki ont les mœurs très-douces, sans exclure une certaine finesse, apanage des peuples méridionaux de l'Orient. Ils sont polis et même prévenants jusqu'à l'obséquiosité, industrieux et travailleurs.

La ville, adossée à une montagne couverte de beaux arbres, est bâtie sur plusieurs plans couronnés par une magnifique pagode qui offre un coup-d'œil des plus pittoresques. Les quartiers se relient entre eux par des escaliers ou des ponts : aussi ne connaît-on là d'autres moyens de transport que les bêtes de somme, bœufs ou chevaux.

Il existe une classe de mendiants qui ont, de père

en fils, le privilége de mendier et ne peuvent avoir d'autre profession. Leur costume est fort propre et leur tête est couverte d'un très-grand chapeau à larges bords qui retombent au-dessous des yeux. Le costume et le chapeau sont blancs, et la vie de ces mendiants se passe à s'arrêter devant chaque porte et à frapper avec une petite baguette en fer sur un instrument en métal pour indiquer leur présence. Il est rare que le propriétaire ne leur donne pas quelque menue monnaie.

Tout se passe avec l'ordre le plus parfait dans cette ville, et je pense qu'il doit en être de même dans toutes les autres villes du Japon. La police est faite par des jacounines *ou officiers, car tout employé du gouvernement a un rang militaire et porte le double sabre en usage dans le pays. Très-polis, d'ailleurs, ces officiers sont inflexibles pour l'accomplissement de leurs devoirs. Il y va de la vie pour les plus légères infractions, et ils se punissent eux-mêmes en s'ouvrant le ventre par des incisions en croix.*

Les bonzes, contrairement à ce qui a lieu en Chine, paraissent très-puissants. Ils sont d'ailleurs instruits et marchent à la tête de la population. Leur habillement tout de crêpe et de soie, avec une espèce de chasuble dorée, est d'une grande richesse et a quelque analogie avec celui de nos évêques lorsqu'ils officient.

Le commerce français est représenté à Nagasaki par deux négociants seulement; les Hollandais et

les Russes sont plus avancés au Japon que les autres puissances. Les premiers, depuis de très-longues années, avaient des relations bien établies avec le gouvernement Japonnais ; obligés de quitter la ville de Irado ou Firando, dans la Mer Intérieure, ils ont obtenu la concession de l'île de Désima dans Nagasaki même. Ils ont fait là de belles constructions et y ont établi un bazar qui renferme les plus jolis objets d'art, soit anciens, soit nouveaux du Japon. Seulement, ils sont obligés de mettre ces objets sous le nom de marchands Japonnais, hommes de paille, qui leur évitent les tracasseries sans nombre de la douane.

Quant aux Russes, ils se sont fait concéder un emplacement de l'autre côté de la rade, et ils y commencent des travaux d'installation. Déjà des hauts fourneaux y sont construits, et un colonel du génie y réside à poste fixe avec plusieurs officiers. Je crois qu'ils s'occupent de l'extraction du charbon de terre existant en assez grande quantité dans le pays. C'est là une des richesses minéralogiques de ce pays qui doit en renfermer beaucoup d'autres et surtout de métallurgiques.

La vie animale est à très-bas prix à Nagasaki, où le poisson, le gibier, les légumes et les fruits abondent ; mais la viande de bœuf et celle de mouton y sont très-rares.

Le climat y est doux : jamais on ne voit de neige ; il pleut assez souvent pendant l'hiver.

Nagasaki est renommé pour la vente des belles laques qui se fabriquent à Miako; par les vieilles laques, devenues si rares aujourd'hui, et qui jouissent d'une grande réputation; par sa porcelaine, qui vient également de Miako, et par sa fabrique d'armes.

Après un temps d'arrêt de quatre jours à Nagasaki, ne pouvant me rendre à Jeddo, je tentai d'aller à Osaka, dans la Mer Intérieure. Aucun étranger n'avait encore pénétré dans cette villes et l'on racontait des merveilles de la Mer Intérieure.

Tout ce qu'on m'avait dit sur les beautés du pays que cette mer traverse est encore bien au-dessous de la vérité. Je doute que l'on puisse faire un plus joli voyage et plus curieux. Pour le résumer en quelques lignes, je dirai que de Nagasaki à Osaka on navigue constamment dans une succession de cinq ou six lacs de Genève bordés de montagnes du plus riant aspect, couvertes d'arbres d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses, portant, les uns un feuillage vert, les autres des fleurs de toutes variétés. Au pied de ces montagnes, des villes et des villages qui se succèdent sans interruption, et des ports remplis de jonques de toutes formes et de toutes couleurs.

La Mer Intérieure est couverte de jonques de commerce et de bateaux de pêcheurs, le poisson étant la principale nourriture des habitants. Les maisons sont entourées de jardins plantés d'orangers couverts de fruits, de bananiers, de pommiers, etc., etc.

Après trois jours d'une marche de dix à douze nœuds à l'heure à travers les bassins successifs (nous ne marchions que le jour), nous arrivâmes devant Osaka, mais en grande rade, les bâtiments de fort tonnage ne pouvant approcher de la terre.

Je fis demander au Gouverneur l'autorisation de visiter la ville pour quelques officiers Français.

Le Gouverneur était à la campagne, et on nous dit qu'on allait lui expédier un courrier.

Le lendemain, quatre officiers Japonnais vinrent à bord dans une assez belle jonque de l'État. Ils visitèrent le bâtiment avec la plus grande curiosité et parurent supris de voir à bord de si gros canons. Tout frappait l'imagination de ces hommes intelligents qui, malgré les traditions défavorables aux Européens, ne pouvaient se dissimuler notre immense supériorité.

Après avoir attendu vingt-quatre heures la réponse du Gouverneur et pressé par le temps, je donnai l'ordre du retour à Nagasaki, me contentant d'admirer de loin, à longue-vue, cette ville, qu'aucun Européen n'a jamais visitée, et qui a un très-grand développement.

Je quittai Nagasaki le 14 au matin, et j'arrivai, le 16 au soir à Shang-Haï, où, quelques jours avant, étaient arrivées les troupes venant du Peï-Ho.

Je m'empresse de vous adresser ce récit hâté d'un

voyageur encore sous l'impression des choses nouvelles et curieuses qu'il a vues et qui cependant peuvent donner lieu à quelques observations utiles.

G^al^ DE MONTAUBAN.




443157
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

